

ITARD  
069

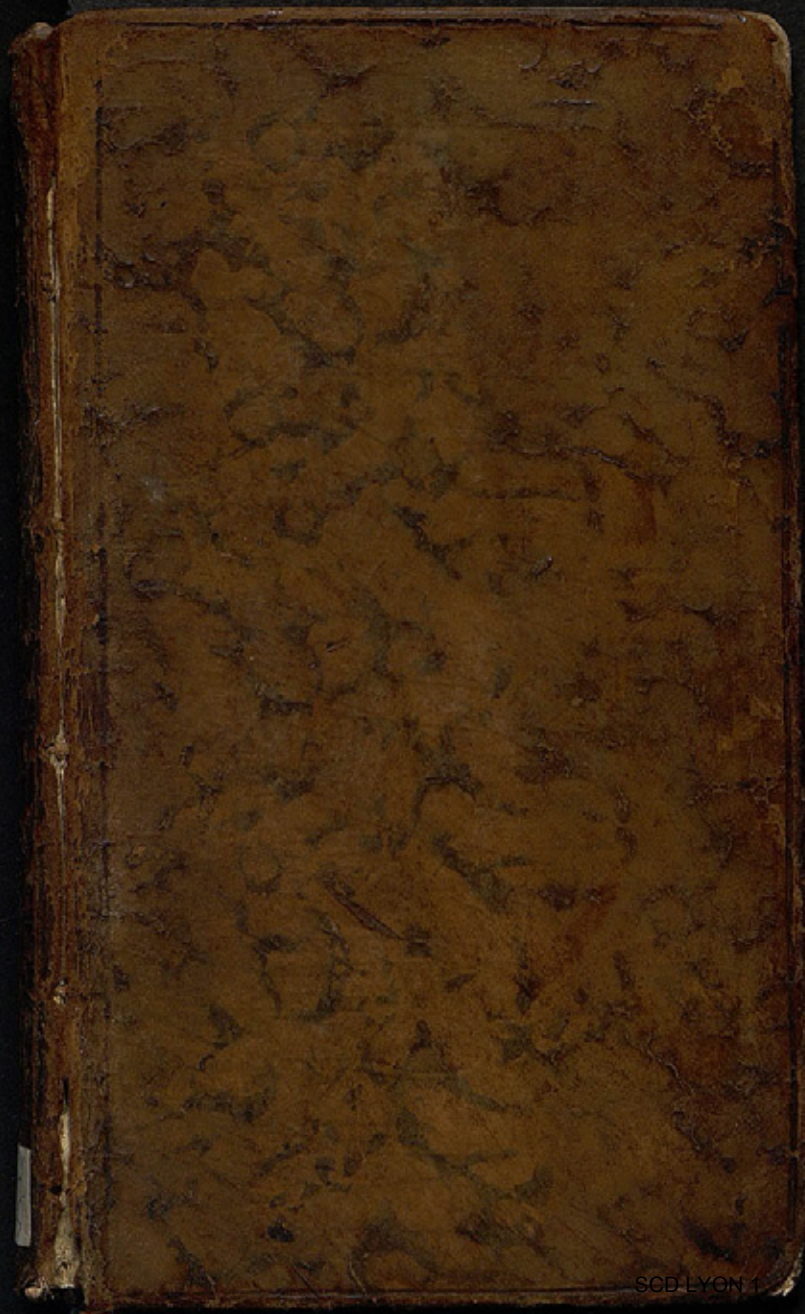
SCD LYON 1

SCD LYON 1

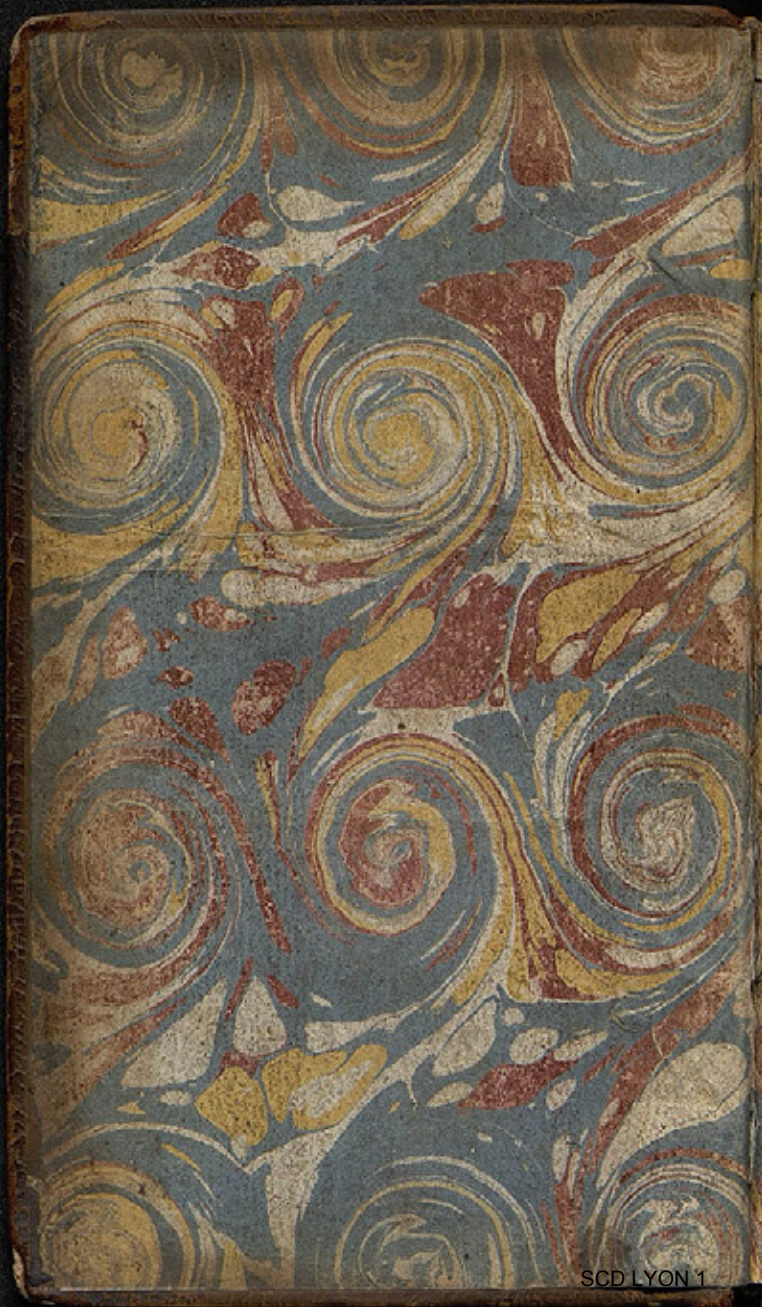


SCD LYON 1

SCD LYON 1



SCD LYON 1











ITARD 063

*MÉLANGES*  
DE  
LITTÉRATURE,  
*D'HISTOIRE,*  
ET DE  
PHILOSOPHIE.

WILLIAMSON

DE

THE UNIVERSITY OF

EDINBURGH

1873

EDINBURGH

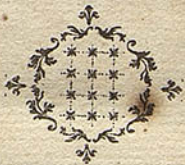


MÉLANGES  
DE  
LITTÉRATURE,  
D'HISTOIRE,  
ET DE  
PHILOSOPHIE.

NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de plusieurs Notes sur la Traduction  
de quelques morceaux de Tacite.*

TOME QUATRIÈME.



SCD LYON 1  
MATHÉMATIQUES

A AMSTERDAM,  
Chez ZACHARIE CHATELAIN & Fils,  
Imprimeurs-Libraires.

---

M. DCC. LXIII.

1789

1790

1791

1792

1793

1794

1795

1796

1797

1798

1799

1800





ESSAI  
SUR LES ÉLÉMENTS  
DE PHILOSOPHIE,  
OU SUR  
LES PRINCIPES  
DES CONNOISSANCES HUMAINES.

---

I.

*Tableau de l'esprit humain au milieu  
du dix-huitieme siecle.*



L semble que depuis environ  
trois cens ans, la nature ait  
destiné le milieu de chaque  
siele à être l'époque d'une  
révolution dans l'esprit humain. La  
prise de Constantinople au milieu du

*Tome IV.*

A

quinzieme siecle a fait renaître les Lettres en Occident. Le milieu du seizieme a vu changer rapidement la religion & le systême d'une grande partie de l'Europe ; les nouveaux dogmes des Réformateurs , soutenus d'une part & combattus de l'autre avec cette chaleur que les intérêts de Dieu bien ou mal entendus peuvent seuls inspirer aux hommes ; ont également forcé leurs partisans & leurs adversaires à s'instruire ; l'émulation animée par ce grand motif a multiplié les connoissances en tout genre ; & la lumiere , née du sein de l'erreur & du trouble , s'est répandue sur les objets même qui paroissoient les plus étrangers à ces disputes (a). Enfin Descartes au milieu du dix-septieme siecle a fondé une nouvelle Philosophie , persécutée d'abord avec fureur , embrassée ensuite avec superstition , & réduite aujourd'hui à ce qu'elle contient d'utile & de vrai (b).

(a) Je prens ici l'époque du Protestantisme au Concile de Trente , commencé en 1545 , & qui a tracé pour ainsi dire la ligne de séparation entre les Catholiques & les Protestans.

(b) La Philosophie de Descartes n'a proprement commencé à se répandre qu'après sa mort , arrivée en 1650.



Pour peu qu'on considère avec des yeux attentifs le milieu du siècle où nous vivons, les événemens qui nous occupent, ou du moins qui nous agitent, nos mœurs, nos ouvrages, & jusqu'à nos entretiens; on apperçoit sans peine qu'il s'est fait à plusieurs égards un changement bien remarquable dans nos idées; changement qui par sa rapidité semble nous en promettre un plus grand encore. C'est au tems à fixer l'objet, la nature & les limites de cette révolution, dont notre postérité connoîtra mieux que nous les inconvéniens & les avantages.

Tout siècle qui pense bien ou mal, pourvu qu'il croye penser, & qu'il pense autrement que le siècle qui l'a précédé, se pare du titre de Philosophe; comme on a souvent honoré du titre de sages ceux qui n'ont eu d'autre mérite que de contredire leurs contemporains. Notre siècle s'est donc appelé par excellence le siècle de la Philosophie; plusieurs Ecrivains lui en ont donné le nom, persuadés qu'il en jailliroit quelque éclat sur eux; d'autres lui ont refusé cette gloire dans l'impuissance de la partager.

Si on examine sans prévention l'état actuel de nos connoissances, on ne peut disconvenir des progrès de la Philosophie parmi nous. La Science de la nature acquiert de jour en jour de nouvelles richesses; la Géométrie en reculant ses limites, a porté son flambeau dans les parties de la Physique qui se trouvoient le plus près d'elle; le vrai système du monde a été connu, développé & perfectionné; la même sagacité qui s'étoit assujetti les mouvemens des corps célestes, s'est portée sur les corps qui nous environnent; en appliquant la Géométrie à l'étude de ces corps, ou en essayant de l'y appliquer, on a su appercevoir & fixer les avantages & les abus de cet emploi; en un mot depuis la Terre jusqu'à Saturne, depuis l'Histoire des Cieux jusqu'à celle des insectes, la Physique a changé de face. Avec elle presque toutes les autres Sciences ont pris une nouvelle forme, & elles le devoient en effet. Quelques réflexions vont nous en convaincre.

L'étude de la nature semble être par elle-même froide & tranquille, parce que la satisfaction qu'elle procure est un sentiment uniforme, continu &



fans secouffes , & que les plaifirs , pour être vifs , doivent être séparés par des intervalles & marqués par des accès. Néanmoins l'invention & l'usage d'une nouvelle méthode de philosopher , l'espece d'enthousiasme qui accompagne les découvertes , une certaine élévation d'idées que produit en nous le spectacle de l'univers ; toutes ces causes ont dû exciter dans les esprits une fermentation vive ; cette fermentation agissant en tout sens par sa nature , s'est portée avec une espece de violence sur tout ce qui s'est offert à elle , comme un fleuve qui a brisé ses digues. Or les hommes ne reviennent guere sur un objet qu'ils avoient négligé depuis long-tems , que pour réformer bien ou mal les idées qu'ils s'en étoient faites. Plus ils sont lents à secouer le joug de l'opinion , plus aussi dès qu'ils l'ont brisé sur quelques points , ils sont portés à le briser sur tout le reste ; car ils fuyent encore plus l'embarras d'examiner , qu'ils ne craignent de changer d'avis ; & dès qu'ils ont pris une fois la peine de revenir sur leurs pas , ils regardent & reçoivent un nouveau systême d'idées comme une sorte de récompense de

leur courage & de leur travail. Ainsi depuis les principes des sciences profanes jusqu'aux fondemens de la révélation, depuis la Métaphysique jusqu'aux matieres de goût, depuis la Musique jusqu'à la Morale, depuis les disputes scholastiques des Théologiens jusqu'aux objets du commerce, depuis les droits des Princes jusqu'à ceux des peuples, depuis la loi naturelle jusqu'aux loix arbitraires des Nations, en un mot depuis les questions qui nous touchent davantage jusqu'à celles qui nous intéressent le plus foiblement, tout a été discuté, analysé, agité du moins. Une nouvelle lumière sur quelques objets, une nouvelle obscurité sur plusieurs, a été le fruit ou la suite de cette effervescence générale des esprits, comme l'effet du flux & reflux de l'Océan est d'apporter sur le rivage quelques matieres, & d'en éloigner les autres.





## I I.

*Dessein de cet Ouvrage.*

**E**N observant le tableau que nous venons de présenter, il semble que la raison se soit comme reposée durant plus de mille ans de barbarie, pour manifester ensuite son réveil & son action par des efforts réitérés & puissans. Ces révolutions de l'esprit humain, ces secousses qu'il reçoit de tems en tems de la nature, sont pour un spectateur philosophe un objet agréable, & sur-tout instructif. Il seroit donc à souhaiter que nous en eussions un tableau exact à chaque époque. Si cette partie intéressante de l'Histoire du monde eût été moins négligée, les Sciences n'auroient pas avancé si lentement; les hommes ayant sans cesse devant leurs yeux les progrès ou le travail de leurs prédécesseurs, chaque siècle, par une émulation naturelle, eût été jaloux d'ajouter quelque chose au dépôt que lui auroient laissé les siècles précédens; il en eût été de chaque Science comme de l'Astro-

A iv

nomie , qui s'enrichit & se perfectionne tous les jours des observations nouvelles ajoutées aux anciennes.

Une Société de Gens de Lettres a essayé de faire pour notre siecle & pour les suivans , ce que nous reprochons avec raison à nos ancêtres de n'avoir pas fait pour nous. Le plan de l'Encyclopédie a été formé dans cette vue. Nous avons tâché de faire sentir ailleurs (c) les secours que nos contemporains & nos descendans en pourront tirer , quand ce ne seroit que pour en faire une meilleure. Ce que le Public a déjà vu de cet Ouvrage fait desirer qu'il ne soit ni opprimé par ses ennemis , ni abandonné ou dégradé par ses Auteurs. Mais soit que nos contemporains aient l'avantage d'achever heureusement une si grande entreprise , ou que l'honneur en soit réservé à la génération suivante & à des tems plus favorables , il sera permis au moins de mettre sous les yeux des Gens de Lettres les projets qui peuvent tendre à l'améliorer. Dans la multitude des vérités que l'Encyclopédie embrasse , & qu'en vain on chercheroit

(c) Voyez le Discours préliminaire de l'Encyclopédie , & la Préface du troisieme Volume du même Ouvrage. Tom. I. de ces *Mélanges*.



à saisir toutes ensemble, il en est qui s'élevent & qui dominent sur les autres, comme quelques pointes de rochers au milieu d'une mer immense. Ces vérités qu'il importe le plus de connoître, étant réunies & rapprochées dans des élémens de Philosophie qui serviroient à l'Encyclopédie comme d'introduction, l'utilité de ce grand Ouvrage en deviendrait sans doute plus générale & plus assurée. Entrons là-dessus dans quelque détail.

L'Histoire générale & raisonnée des Sciences & des Arts renferme quatre grands objets ; nos connoissances, nos opinions, nos disputes & nos erreurs. L'Histoire de nos connoissances nous découvre nos richesses, ou plutôt notre indigence réelle. D'un côté elle humilie l'homme en lui montrant le peu qu'il fait, de l'autre elle l'élève & l'encourage, ou elle le console du moins, en lui développant les usages multipliés qu'il a su faire d'un petit nombre de notions claires & certaines. L'Histoire de nos opinions nous fait voir comment les hommes, tantôt par nécessité, tantôt par impatience, ont substitué avec des succès divers la vraisemblance à la vé-

rité ; elle nous montre comment ce qui d'abord n'étoit que probable, est ensuite devenu vrai à force d'avoir été remanié , approfondi , & comme épuré par les travaux successifs de plusieurs siècles ; elle offre à notre sagacité & à celle de nos descendans des faits à vérifier , des vues à suivre , des conjectures à approfondir , des connoissances commencées à perfectionner. L'Histoire de nos disputes montre l'abus des mots & des notions vagues, l'avancement des Sciences retardé par des questions de nom, les passions sous le masque du zèle, l'obstination sous le nom de fermeté : elle nous fait sentir combien les contestations sont peu faites pour apporter la lumière, combien même lorsqu'elles roulent sur certains objets, elles sont turbulentes & dangereuses ; cette étude, la moins utile pour augmenter nos connoissances réelles, devoit être la plus propre à nous rendre sages ; mais sur cela comme sur tout le reste l'exemple des autres est toujours perdu pour nous. Enfin l'Histoire de nos erreurs les plus remarquables, soit par leur ressemblance avec la vérité, soit par leur durée, soit par le nombre ou l'importance



des hommes qu'elles ont séduits , nous apprend à nous défier de nous-mêmes & des autres ; de plus , en montrant les chemins qui ont écarté du vrai , elle nous facilite la recherche du véritable sentier qui y conduit. Il semble que la nature se soit étudiée à multiplier les obstacles en ce genre. L'esprit faux s'égaré en préférant à une route simple des voies difficiles & détournées ; l'esprit juste se trompe quelquefois, en prenant, comme il le doit, la voie qui lui semble la plus naturelle : l'erreur doit alors en quelque manière précéder nécessairement la vérité ; mais l'erreur même doit alors devenir instructive, en épargnant à ceux qui nous suivront des pas inutiles. Les routes trompeuses qui ont séduit & perdu tant de grands hommes, nous auroient, comme eux, éloignés du vrai ; il étoit nécessaire qu'ils les tentassent pour que nous en connussions les écueils. Ainsi le Philosophe spéculatif profite de l'égarement de ses semblables, comme le Philosophe pratique des fautes & du malheur d'autrui. Ainsi les Nations que le joug de la superstition & du despotisme retient encore dans les ténèbres, profiteront un jour, si elles

A vj

peuvent enfin briser leurs chaînes, des contradictions que les vérités de toute espece ont effuyées parmi nous; éclairées par notre exemple, elles franchiront en un instant la carrière immense d'erreurs & de préjugés, où mille obstacles nous ont retenus durant tant de siècles, & passeront tout-à-coup de l'obscurité la plus profonde à la vraie Philosophie que nous n'avons rencontrée que lentement & comme à tâtons.

Mais des quatre grands objets que nous venons de présenter à nos Lecteurs, & qui font la matiere importante de l'Encyclopédie, il n'en est point qui puisse nous éclairer davantage, & qui par conséquent soit plus digne d'être transmis à nos descendans, que le tableau de nos connoissances réelles; il est l'histoire & l'éloge de l'esprit humain; le reste n'en est que le roman ou la satyre. Ce tableau est le seul que l'empreinte de la vérité rend immuable, tandis que les autres changent ou s'effacent. Il semble même que les trois autres objets, quoique très-utiles, ne soient qu'une espece de ressource à laquelle nous avons recours au défaut d'un bien plus solide. Plus on acquiert



de lumieres sur un sujet , moins on s'occupe des opinions fausses ou douteuses qu'il a produites ; on ne cherche à savoir l'Histoire de ce qu'ont pensé les hommes , que faute d'idées fixes & lumineuses auxquelles on puisse s'arrêter : par cette apparence vraie ou fausse de savoir , on tâche de suppléer autant qu'il est possible à la Science véritable. C'est pour cela que l'Histoire des Sophismes est si courte en Mathématique , & si longue en Philosophie.

Rien ne seroit donc plus utile qu'un Ouvrage qui contiendrait, non ce qu'on a pensé dans tous les siècles , mais seulement ce qu'on a pensé de vrai. Ce plan bien approfondi , est moins immense qu'il ne paroît. Il ne s'agit point ici de rassembler cette foule de connoissances particulieres , isolées, & souvent stériles , que les hommes ont acquises sur chaque matiere ; il ne s'agit point de montrer en détail le chemin long , pénible & tortueux que les Inventeurs ont suivi ; ils'agit de fixer & de recueillir les principes de nos connoissances certaines ; de présenter sous un même point de vue les vérités fondamentales ; de réduire les objets de chaque Science

particuliere pour les parcourir plus aisément, à des points principaux & bien distincts; d'éviter également dans cette décomposition, l'esprit minutieux & borné qui laisse le tronc pour les branches, & l'esprit trop avide de généralités, qui perd & confond tout en voulant tout embrasser & tout réduire.

Dans le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, discours dont nous supposerons ici tous les principes, nous nous sommes contentés d'expliquer comment les différens objets de la nature, considérés d'abord séparément & successivement unis & rapprochés ensuite, combinés, approfondis, décomposés & recomposés, ont mené les hommes d'une Science à l'autre. Obligés de nous tenir dans une espece de lointain pour embrasser cette perspective immense, & composée de parties si nombreuses & si disparates, nous n'avons pu y jeter qu'un coup d'œil rapide & général; dans des élémens de Philosophie on doit se placer à cette juste distance qui permettra d'examiner successivement les parties principales du tableau, celles qui peuvent être saisies à la vue simple par un Observateur



attentif, les masses & les objets principaux.

Notre dessein dans cet Essai n'est point de parcourir en détail les différentes matieres qui doivent entrer dans les élémens dont nous parlons ; nous ne voulons que les exposer sommairement, & en faire comme une espece de table ; nous nous bornerons à indiquer l'ordre suivant lequel il nous paroît qu'on doit disposer ces matieres, & les principes par lesquels on doit les traiter. Ce n'est ici que le simple projet d'un Ouvrage que nous aurons peut-être le courage d'entreprendre, si le Public donne son approbation à l'espece d'esquisse que nous allons lui en offrir.

---

### I I I.

#### *Objet & Plan général.*

**L**A Philosophie n'est autre chose que l'application de la raison aux différens objets sur lesquels elle peut s'exercer. Des élémens de Philosophie doivent donc contenir les principes fonda-

mentaux de toutes les connoissances humaines ; or ces connoissances sont de trois especes , ou de faits , ou de sentiment , ou de discussion. Cette dernière espece seule appartient uniquement & par tous ses côtés à la Philosophie , mais les deux autres s'en rapprochent par quelques-unes des faces sous lesquelles on peut les envisager. La Science des faits de la nature est un des grands objets du Philosophe ; non pour remonter à leur première cause , ce qui est presque toujours impossible , mais pour les combiner , les comparer , les rappeler à différentes classes , expliquer enfin les uns par les autres , & les appliquer à des usages sensibles. La Science des faits historiques tient à la Philosophie par deux endroits , par les principes qui servent de fondement à la certitude historique , & par l'utilité qu'on peut tirer de l'Histoire. Les hommes placés sur la scène du monde , sont appréciés par le sage comme témoins , ou jugés comme acteurs ; il étudie l'univers moral comme le physique , dans le silence des préjugés ; il suit les Ecrivains dans leur récit avec la même circonspection que la nature dans ses phéno-



menes ; il observe les nuances qui distinguent le vrai historique du vraisemblable , le vraisemblable du fabuleux ; il reconnoît les différens langages de la simplicité , de la flatterie , de la prévention & de la haine ; il en fixe les caracteres ; il détermine quels doivent être , suivant la nature des faits , les divers degrés de force dans les témoignages , & d'autorité dans les témoins. Eclairé par ces regles aussi fines que sûres , c'est principalement pour connoître les hommes avec qui il vit qu'il étudie ceux qui ont vécu. Pour le commun des Lecteurs, l'Histoire est l'aliment de la curiosité ou le soulagement de l'ennui ; pour lui elle n'est qu'un recueil d'expériences morales faites sur le genre humain ; recueil qui seroit plus court & plus complet s'il n'eût été fait que par des sages , mais qui tout informe qu'il est , renferme encore les plus grandes leçons ; comme le recueil des observations médicales de tous les âges , toujours augmenté & toujours imparfait , forme néanmoins la partie la plus essentielle de l'art de guérir.

Les vérités de sentiment appartiennent au goût ou à la Morale , & sous

ces deux points de vue elles présentent au Philosophe des objets importans de méditation. Les principes de Morale sont liés au systême général de la Société, à l'avantage commun du tout & des parties qui le composent; la nature qui a voulu que les hommes vécutent unis, les a dispensé du soin de chercher par le raisonnement les regles suivant lesquelles ils doivent se conduire les uns par rapport aux autres; elle leur fait connoître ces regles par une espece d'inspiration, & le leur fait goûter par le plaisir intérieur qu'ils éprouvent à les suivre, comme elle les porte à perpétuer leur espece par la volupté qu'elle y attache. Elle conduit donc la multitude par le charme de l'impression, la seule espece d'impulsion qui lui convienne; mais elle laisse au Sage à pénétrer ses vues. Aussi tandis que les autres hommes se bornent aux sentimens que la nature leur a donnés pour leurs semblables, le sage cherche & apperçoit l'union intime de ces sentimens avec son intérêt propre; il la découvre à ces mêmes hommes qui ne la voyoient pas, & affermit par-là les liens qui les unissent.

Il porte une analyse semblable dans



Les vérités de sentiment qui ont rapport aux matieres de goût. Eclairé par une Métaphysique subtile & profonde, il distingue les principes de goût généraux & communs à tous les peuples, d'avec ceux qui sont modifiés par le caractère, le génie, le degré de sensibilité des nations ou des individus; il démêle par ce moyen le beau essentiel d'avec le beau de convention; également éloigné d'une décision machinale & sans principes, & d'une discussion trop subtile, il ne pousse l'analyse du sentiment que jusqu'où elle doit aller, & ne la resserre point non plus trop en deçà du champ qu'elle peut se permettre; il étudie son impression, s'en rend compte à lui-même & aux autres, & quand il a mis, si on peut parler de la sorte, son plaisir d'accord avec la raison, il plaint sans orgueil, & sans chercher à les convaincre, ceux qui ont reçu soit de la nature, soit de l'habitude, une autre façon de sentir.

Puisque la Philosophie embrasse tout ce qui est du ressort de la raison, & que la raison étend plus ou moins son empire sur tous les objets de nos connoissances naturelles, il s'ensuit qu'on ne

doit exclure des Elémens de Philosophie qu'un seul genre de connoissances, celles qui tiennent à la Religion révélée. Elles sont absolument étrangères aux Sciences humaines par leur objet, par leur caractère, par l'espece même de conviction qu'elles produisent en nous. Plus faites, comme l'a remarqué Pascal, pour le cœur que pour l'esprit, elles ne répandent la lumière vive qui leur est propre que dans une ame déjà préparée par l'opération divine; la Foi est une espece de sixieme sens que le Créateur accorde ou refuse à son gré; & autant que les vérités sublimes de la Religion sont élevées au-dessus des vérités arides & spéculatives des Sciences humaines, autant le sens intérieur & surnaturel par lequel des hommes choisis saisissent ces premières vérités, est au-dessus du sens grossier & vulgaire par lequel tout homme apperçoit les secondes.

Mais si la Philosophie doit s'abstenir de porter une vûe sacrilege sur les objets de la révélation, elle peut & elle doit même discuter les motifs de notre croyance. En effet les principes de la Foi sont les mêmes que ceux qui servent de fondement à la certitude historique;



avec cette différence que dans les matieres de Religion les témoignages qui en font la base doivent avoir un degré d'étendue, d'évidence, & de force, proportionné à l'importance & à la sublimité de l'objet. C'est donc à la raison à établir en ce genre les regles de critique qui serviront à écarter les preuves foibles, à distinguer celles qui pourroient être communes à toutes les Religions d'avec celles qui ne sont propres qu'à la seule vraie, à donner enfin aux véritables preuves toute la lumière dont elles sont susceptibles. Ainsi la Foi doit rentrer par ce moyen dans le domaine de la Philosophie, mais elle n'y doit rentrer que pour jouir d'un triomphe plus assuré.

Trois grands appuis font la base du Christianisme; les prophéties, les miracles & les martyrs. La Philosophie détermine la qualité que ces appuis doivent avoir pour être inébranlables. Elle borne les prophéties à deux conditions essentielles, celle d'avoir précédé indubitablement les faits prédits, & celle de les annoncer avec une clarté qui ne permette pas de se méprendre sur l'accomplissement. Elle prouve qu'il

ne peut y avoir de vrais miracles que dans la seule Religion véritable ; elle donne les moyens d'apprécier, soit en les expliquant, soit en les niant, les prétendus prodiges dont les fausses religions s'appuient. Enfin le sage qui n'ignore pas que l'erreur a ses martyrs, remarque en même tems que l'avantage de la vérité doit être d'en avoir un plus grand nombre ; ainsi pour distinguer ceux qui ont donné leur vie par conviction de ceux qui l'ont prodiguée par fanatisme, il n'établit point d'autre règle que celle de compter les suffrages.

Sur ces différens objets le Philosophe se contente d'établir les principes, & en laisse aux Théologiens l'usage & l'application ; ce détail seroit étranger à des Elémens de Philosophie qui ne doivent contenir que des germes de vérités premières, sans mélange & sans controverse ; les preuves de la Religion ont d'ailleurs été développées par un si grand nombre d'Ecrivains, que les lumières de la Philosophie semblent n'avoir plus rien à y ajouter, & que de nouveaux écrits sur ce sujet seroient plus louables que nécessaires.

Mais un objet qui intéresse & qui



regarde particulièrement le Philosophe, c'est de distinguer avec soin les vérités de la Foi d'avec celles de la raison, & de fixer les limites qui les séparent. Faute d'avoir fait cette distinction si nécessaire, d'un côté quelques grands génies sont tombés dans l'erreur, de l'autre les défenseurs de la Religion ont quelquefois supposé trop légèrement qu'on lui portoit atteinte. Cette discussion nous écarteroit trop de notre sujet, & mérite par son importance d'être la matière d'un écrit particulier.

---

## I V.

*Méthode générale qu'on doit suivre dans des Elémens de Philosophie.*

Nous n'avons fait jusqu'ici que fixer en général les différens objets qui appartiennent à des Elémens de Philosophie. Examinés plus en détail, ces objets peuvent se réduire à quatre, l'espace, le tems, l'esprit & la matière. La Géométrie se rapporte à l'espace, l'Astronomie & l'Histoire au tems, la Méta-

physique à l'esprit, la Physique à la matiere, la Méchanique à l'espace, à la matiere & au tems, la Morale à l'esprit & à la matiere réunis, c'est-à-dire à l'homme, les Belles-Lettres & les Arts à ses goûts & à ses besoins. Mais quelque différentes que ces Sciences soient entr'elles, soit par leur étendue, soit par leur nature, il est néanmoins des vues générales qu'on doit suivre dans la maniere d'en traiter les élémens; il est ensuite des nuances différentes dans la maniere d'appliquer ces vues générales aux élémens de chaque Science particuliere; c'est ce qu'il faut développer.

Tous les êtres, & par conséquent tous les objets de nos connoissances, ont entr'eux une liaison qui nous échappe; nous ne devinons dans la grande énigme du monde que quelques syllabes dont nous ne pouvons former un sens. Si les vérités présentoient à notre esprit une suite non interrompue, il n'y auroit point d'élémens à faire, tout se réduiroit à une vérité unique dont les autres vérités ne seroient que des traductions différentes. Les Sciences seroient alors un labyrinthe immense, mais sans mystere, dont l'Intelligence suprême embrasseroit



brafferoit les détours d'un coup d'œil, & dont nous tiendrions le fil. Mais ce guide si nécessaire nous manque ; en mille endroits la chaîne des vérités est rompue ; ce n'est qu'à force de soins, de tentatives, d'écarts même que nous pouvons en saisir les branches : quelques-unes sont unies entr'elles, & forment comme différens rameaux qui aboutissent à un même point ; quelques autres isolées, & comme flottantes, représentent les vérités qui ne tiennent à aucune.

Or quelles sont les vérités qui doivent entrer dans des Elémens de Philosophie ? Il y en a de deux sortes ; celles qui forment la tête de chaque partie de la chaîne, & celles qui se trouvent au point de réunion de plusieurs branches.

Les vérités du premier genre ont pour caractère distinctif de ne dépendre d'aucune autre, & de n'avoir de preuves que dans elles-mêmes. Plusieurs Lecteurs croiront que nous voulons parler des axiomes, & ils se tromperont ; nous les renvoyons à ce que nous en avons dit ailleurs, (*d*) que ces sortes de

(*d*) Discours préliminaire de l'Encyclopédie, page 46.

Tome I.

principes ne nous apprennent rien à force d'être vrais, & que leur évidence palpable & grossière se réduit à exprimer la même idée par deux termes différens; l'esprit ne fait alors autre chose que tourner inutilement sur lui-même sans avancer d'un seul pas. Ainsi les axiomes, bien loin de tenir en Philosophie le premier rang, n'ont pas même besoin d'être énoncés. Que devons-nous donc penser des Auteurs qui en ont donné des démonstrations en forme? Un Mathématicien moderne, célèbre de son vivant en Allemagne comme Philosophe, commence ses Elémens de Géométrie par ce théorème, *que la partie est plus petite que le tout*, & le prouve par un raisonnement si obscur, qu'il ne tiendrait qu'au Lecteur d'en douter.

La stérilité & une vérité puérile sont le moindre défaut des axiomes; quelques uns de ceux même dont on fait le plus d'usage, ne présentent pas toujours des notions justes, & sont capables d'induire en erreur par les fausses applications qu'on en peut faire. Pour n'en citer qu'un seul exemple, que signifie ce principe si commun, *qu'il faut exister simplement avant que d'exister*,



*de telle ou telle maniere?* comme si l'existence réelle n'emportoit pas une certaine maniere déterminée d'exister? L'idée d'existence simple, sans qualité ni attribut, est une idée abstraite qui n'est que dans notre esprit, qui n'a point d'objet au dehors; & un des grands inconvéniens des prétendus principes généraux, est de réaliser les abstractions.

Quels sont donc dans chaque Science les vrais principes d'où l'on doit partir? Des faits simples & reconnus, qui n'en supposent point d'autres, & qu'on ne puisse par conséquent ni expliquer ni contester; en Physique les phénomènes journaliers que l'observation découvre à tous les yeux; en Géométrie les propriétés sensibles de l'étendue; en Méchanique l'impénétrabilité des corps, source de leur action mutuelle; en Métaphysique le résultat de nos sensations; en Morale les affections premières communes à tous les hommes. La Philosophie n'est point destinée à se perdre dans les propriétés générales de l'être & de la substance, dans des questions inutiles sur des notions abstraites, dans des divisions arbitraires

& des nomenclatures éternelles; elle est la Science des faits, ou celle des chimeres.

Non-seulement elle abandonne à l'ignorante subtilité des siècles barbares ces objets imaginaires de spéculations & de disputes, dont les écoles retentissent encore : elle s'abstient même de traiter des questions dont l'objet peut être plus réel, mais dont la solution n'est pas plus utile au progrès de nos connoissances. La Géométrie, par exemple, étant la même pour toutes les sectes de Philosophie, il résulte de cet accord que les vérités géométriques ne tiennent point aux questions si agitées sur la nature de l'étendue; le Philosophe ne cherchera donc point dans la solution de ces questions les premiers principes de la Géométrie; il portera sa vue plus haut & plus loin. Puisque les propriétés de l'étendue, démontrées en Géométrie, sont admises sans contradiction, il en conclura qu'il est sur la nature de l'étendue des idées communes à tous les hommes, un point commun où les sectes se réunissent comme malgré elles, des principes vulgaires & simples d'où elles partent toutes sans s'en apperce-



voir; principes que les disputes ont obscurcis ou fait négliger, sans en étouffer le germe. Ce sont ces notions communes & primitives, dégagées des nuages que le Sophisme cherche à y répandre, que le Philosophe faisira pour en faire la base des vérités géométriques. De même quoique le mouvement soit l'objet de la Méchanique, le Philosophe apperçoit sans peine que la Métaphysique obscure de la nature du mouvement est entièrement étrangere à cette Science : il suppose donc l'existence du mouvement, tel que tous les hommes le conçoivent, tire de cette supposition une foule de vérités utiles, & laisse bien loin derriere lui les Scholastiques s'épuiser en vaines subtilités sur le mouvement même. Zénon chercheroit encore si les corps se meuvent, tandis qu'Archimede auroit trouvé les lois de l'équilibre, Huyghens celles de la percussion, & Newton celles du systême du monde.

On voit par ces réflexions, qu'il est un grand nombre de Sciences où il suffit pour arriver à la vérité de savoir faire usage des notions les plus communes. Cet usage consiste à développer les idées simples que ces notions renferment, &

c'est ce qu'on appelle *définir*. Ainsi ce n'est pas sans raison que les Mathématiciens regardent les définitions comme des principes, puisque dans les Sciences où le raisonnement a la meilleure part, c'est sur des définitions nettes & exactes que la plupart de nos connoissances sont appuyées. Les définitions sont donc un des objets auxquels on doit donner le plus de soin dans des élémens de Philosophie; & puisqu'elles ne consistent qu'à savoir démêler dans chaque notion les idées simples qui y sont contenues, il faut, pour apprendre à définir, savoir d'abord distinguer les idées composées de celles qui ne le sont pas.

A proprement parler, il n'y a aucune de nos idées qui ne soit simple; car quelque composé que soit un objet, l'opération par laquelle nous le concevons est unique; ainsi c'est par une seule opération simple que nous concevons un corps comme une substance tout à la fois étendue, impénétrable, figurée & colorée. Ce n'est donc point par la nature des opérations de l'esprit qu'on doit juger du degré de simplicité des idées; c'est la simplicité de l'objet qui en décide; & cette simplicité n'est pas déter-



minée par le petit nombre des parties de l'objet, mais par celui des propriétés qu'on y considère. Ainsi quoique l'espace soit composé de parties, & par conséquent ne soit pas un être simple, cependant l'idée que nous en avons est une idée simple, parce que toutes les parties de l'espace étant de même genre, les idées partielles que renferme l'idée de l'espace sont aussi entièrement semblables. Il en est de même de l'idée du tems. Mais l'idée de corps est composée, parce qu'elle renferme les idées différentes & séparables d'impénétrabilité, de figure & d'étendue.

Les idées simples peuvent se réduire à deux especes. Les premières sont des notions abstraites; l'abstraction en effet n'est autre chose que l'opération par laquelle nous considérons dans un objet une propriété particulière, sans faire attention aux autres; telles sont les idées déjà citées d'étendue & de durée; telles sont encore celles d'existence, de sensation, & d'autres semblables. La seconde espece d'idées simples renferme les idées primitives que nous acquérons par nos sens, comme celles des couleurs particulières, du froid, du chaud, & ainsi du reste.

B iv

On ne fauroit mieux rendre les idées simples que par le terme qui les exprime; une définition ne feroit que les obscurcir. Mais toutes les notions qui renferment plusieurs idées simples doivent être définies, ne fût-ce que pour développer ces idées. Ainsi dans la Méchanique on ne définira, ni l'espace, ni le tems; mais le mouvement doit être défini, parce que l'idée du mouvement renferme celle du tems & de l'espace.

Les idées simples qui entrent dans une définition, doivent être tellement distinctes l'une de l'autre, qu'on ne puisse en retrancher aucune sans rendre la définition incomplete. C'est à quoi on ne fauroit apporter trop d'attention, pour ne pas faire regarder comme deux idées distinctes ce qui n'est individuellement que la même. Suivant ce principe une définition sera d'autant plus claire, tout le reste d'ailleurs égal, qu'elle sera plus courte; on peut même, pour l'abrégé encore, y faire entrer des idées composées, pourvu qu'elles aient été définies. En tout genre la briéveté bien entendue sert plus qu'on ne pense à la clarté; elle ne differe point de la précision qui consiste à n'employer que les



idées nécessaires, à les disposer dans l'ordre convenable, & à les exprimer par les termes qui leur sont propres.

La plûpart des Philosophes ont prétendu que les définitions avoient pour objet d'expliquer la nature de la chose définie. Cette notion, si on veut y attacher quelque sens, retombe dans celle que nous avons donnée, & qui nous paroît beaucoup moins équivoque. En effet non-seulement nous ignorons la nature de chaque être en particulier, nous ne savons pas même bien distinctement ce que c'est que la *nature* d'un être en lui-même. Mais la nature des êtres envisagée par rapport à nous, n'est autre chose que le développement des idées simples renfermées dans la notion que nous nous formons de ces êtres. On voit par-là combien est futile la question tant agitée, s'il y a des définitions *de chose*, c'est-à-dire, des définitions qui expliquent l'essence des êtres, ou s'il n'y a que des définitions *de nom*, c'est-à-dire, de simples explications de ce qu'on entend par un mot. Les définitions dont il s'agit ici ne sont proprement ni dans l'un ni dans l'autre cas; elles sont plus que des définitions de nom, & moins

que des définitions de chose; elles expliquent la nature de l'objet tel que nous le concevons, mais non tel qu'il est.

On ne doit proprement appeller définitions de nom, que celles de certains termes particuliers aux sciences, termes de pure convention qu'il suffit d'expliquer, & dont l'usage est inconnu au vulgaire. Les Sciences sont forcées de se servir de ces sortes de termes, soit pour abrégér les circonlocutions, & contribuer à la clarté par ce moyen, soit pour désigner des objets peu connus sur lesquels le Philosophe s'exerce, & que souvent il se produit à lui-même par des combinaisons singulieres & nouvelles. Ces mots ont simplement besoin d'être expliqués par d'autres plus simples & d'usage commun. Mais les termes scientifiques n'étant inventés que pour la nécessité, on ne doit pas les multiplier au hasard; on ne doit pas surtout exprimer d'une manière savante ce qu'on dira aussi-bien par un terme que tout le monde peut entendre. On ne sauroit rendre la langue de la raison trop simple & trop populaire: non-seulement c'est un moyen de répandre la lumière sur un plus grand espace, c'est



Ôter encore aux ignorans un prétexte de décrier le savoir. Plusieurs s'imaginent que toute la science d'un Mathématicien consiste à dire *corollaire* au lieu de *conséquence*, *scholie* au lieu de *remarque*, *théorème* au lieu de *proposition*. Ils croient que la langue particulière de chaque science en fait tout le mérite, que c'est une espèce de rempart inventé pour en défendre les approches; ne pouvant forcer la place, ils se vengent en insultant les dehors. Au reste le Philosophe en parlant le plus qu'il lui est possible la langue du Peuple, ne proscriit point avec rigueur la langue établie. Il est dans les choses d'usage des limites en deçà desquelles il s'arrête; il ne veut ni tout réformer, ni se soumettre à tout, parce qu'il n'est ni tyran ni esclave.

C'est ainsi qu'on doit se conduire dans le choix, le développement & l'énonciation des principes fondamentaux de chaque science, de ceux qui forment, comme nous l'avons dit, la tête de chaque portion de la chaîne. Nous les appellons *principes*, parce que c'est là que nos connoissances commencent. Mais bien loin de mériter ce nom par eux-mêmes, ils ne sont peut-être que des

conséquences fort éloignées d'autres principes plus généraux que leur sublimité dérobe à nos regards. N'imitons pas les premiers habitans des bords de la Mer, qui ne voyant point de terme au-delà du rivage, croyoient qu'il n'y en avoit pas.

A l'égard des vérités qui se trouvent aux points de réunion des différentes branches de la chaîne, elles ne sont des principes, ni en elles-mêmes, ni par rapport à nous, puisqu'elles sont le résultat de plusieurs autres vérités. Mais elles doivent entrer dans des élémens par le grand nombre de vérités qu'elles produisent; & elles peuvent à cet égard être traitées comme des principes du second ordre. On reconnoitra donc ces principes au double caractère, d'avoir au-dessous d'eux un grand nombre de vérités de détail, & d'être eux-mêmes dépendans de deux ou de plusieurs vérités primitives. Si cette dépendance ne s'apperçoit pas du premier coup d'œil, on remplira l'intervalle par quelques vérités destinées à former la liaison, & qui doivent, non pas se toucher immédiatement, mais être disposées entr'elles à cette juste distance qui permet à l'esprit



le passage facile de l'un à l'autre. Ces vérités qui doivent mener des premiers principes à ceux du second ordre, auront pour l'ordinaire elles-mêmes quelques autres vérités au-dessous d'elles dans des branches collatérales; & par-là elles feront faciles à reconnoître pour celles qu'on doit employer par préférence dans des élémens de Philosophie.

---

## V.

## L O G I Q U E.

Puisque les vérités fondamentales qui font la substance des Elémens, ne sont pas toutes des vérités premières, & qu'il y en a qui ont besoin de combinaison pour être saisies & prouvées, il faut donc avant toutes choses connoître les regles suivant lesquelles cette combinaison doit se faire. Elle ne consiste que dans le chemin continu & successif que fait l'esprit du connu à l'inconnu; c'est ce qu'on appelle *raisonner*. L'art de raisonner, qu'on a nommé *Logique*, est donc la première Science qu'on doit traiter dans les élémens de Philosophie, & qui en forme comme

le frontispice & l'entrée. Nous avons sur la Logique des écrits sans nombre ; mais la science du raisonnement a-t-elle besoin de tant de regles ? Pour y réussir il est aussi peu nécessaire d'avoir lu tous ces écrits , qu'il l'est d'avoir lu nos grands traités de morale pour être honnête homme. Les Géometres sans s'épuiser en préceptes sur la Logique, & n'ayant que le sens naturel pour guide, parviennent par une marche toujours sûre aux vérités les plus détournées & les plus abstraites ; tandis que tant de Philosophes, ou plutôt d'Ecrivains en Philosophie, paroissent n'avoir mis à la tête de leurs ouvrages de grands traités sur l'art du raisonnement, que pour s'égarer ensuite avec plus de méthode ; semblables à ces joueurs malheureux qui calculent long-tems, & finissent par perdre.

Ce n'est point, comme nous l'avons déjà dit, à l'usage illusoire des axiomes que les Géometres doivent la sûreté de leurs raisonnemens & de leurs principes ; c'est au soin qu'ils ont de fixer le sens des termes, & de n'en abuser jamais, à la maniere dont ils décomposent leur objet, à l'enchaînement qu'ils fa-



vent mettre entre les vérités. Il est vrai qu'ils ont un avantage ; c'est de travailler sur un sujet palpable, & simplifié le plus qu'il le peut être par l'abstraction qu'on fait d'un grand nombre de ses qualités. Mais si dans les autres Sciences les intervalles entre les vérités sont plus grands, plus fréquens, plus difficiles à remplir, la méthode sera toujours uniforme pour parvenir à la connoissance des vérités qui nous sont soumises. Elle consiste à observer exactement leur dépendance mutuelle ; à ne point remplir par une fausse généalogie les endroits où la filiation manque ; à imiter enfin ces Géographes qui en détaillant avec soin sur leurs cartes les régions connues, ne craignent point de laisser des espaces vuides à la place des terres ignorées.

Toute la Logique se réduit à une règle fort simple. Pour comparer deux ou plusieurs objets éloignés les uns des autres, on se sert de plusieurs objets intermédiaires ; il en est de même quand on veut comparer deux ou plusieurs idées. L'art du raisonnement n'est que le développement de ce principe, & des conséquences qui en résultent.

On voit d'abord que ce principe sup-

pose un fait aussi certain qu'inexplicable, c'est que notre esprit peut non-seulement avoir plusieurs idées à la fois, mais encore appercevoir à la fois l'union ou la discordance de ces idées. C'est un des mystères de la Métaphysique, que cette multiplicité instantanée d'opérations dans une substance aussi simple que la substance pensante.

Tout raisonnement qui fait voir avec évidence la liaison ou l'opposition de deux idées, s'appelle *démonstration*; les Mathématiques n'emploient que des raisonnemens de cette espèce; quelques-unes des autres Sciences en fournissent aussi des exemples, quoique moins fréquens; mais le comble de l'erreur seroit d'imaginer que l'essence des démonstrations consistât dans la forme géométrique, qui n'en est que l'accessoire & l'écorce, dans une liste de définitions, d'axiomes, de propositions & de corollaires. Cette forme est si peu essentielle à la preuve des vérités mathématiques, que plusieurs Géometres modernes l'ont abandonnée comme inutile.

Cependant quelques Philosophes trouvant cet appareil propre à en imposer, sans doute parce qu'il les avoit



féduits eux-mêmes, l'ont appliqué indifféremment à toutes sortes de sujets; ils ont cru que raisonner en forme, c'étoit raisonner juste; mais ils ont montré par leurs erreurs, qu'entre les mains d'un esprit faux ou de mauvaise foi, cet extérieur mathématique n'est qu'un moyen de se tromper plus aisément soi-même & les autres. On a mis jusqu'à des figures de géométrie dans des traités de l'ame; on a réduit en théorèmes l'énigme inexplicable de l'action de Dieu sur les créatures; on a profané le mot de *démonstration* dans un sujet où les termes même de *conjecture* & de *vraisemblance* seroient presque téméraires. Aussi il ne faut que jeter les yeux sur ces propositions si orgueilleusement qualifiées, pour découvrir la grossièreté du prestige, pour démasquer le Sophiste travesti en Géometre, & pour se convaincre que les titres sont une marque aussi équivoque du mérite des ouvrages, que du mérite des hommes.

Il seroit sans doute à souhaiter qu'on n'employât jamais que des démonstrations rigoureuses; il seroit à souhaiter du moins, que dans les cas où cette

lumière manque, on se bornât à avouer simplement son ignorance; mais dans la plupart des Sciences, telles que la Physique, la Médecine, la Jurisprudence & l'Histoire, il est une infinité de cas, où sans être ni éclairés ni convaincus, nous sommes forcés d'agir & de raisonner comme si nous l'étions. Ne pouvant alors atteindre au vrai, ou du moins s'assurer qu'on y est parvenu, il faut en approcher le plus qu'il est possible. On imite les Mathématiciens qui n'ayant pas, pour résoudre exactement un problème, ou assez de choses données, ou une méthode assez complète, essayent de le résoudre à peu près. Mais comme dans ces solutions même le Mathématicien connoît les limites qui l'éloignent ou qui l'approchent du vrai, ainsi on doit apprendre dans les matieres purement conjecturales à ne pas confondre avec le vrai rigoureux ce qui est simplement probable, à saisir dans le vraisemblable même les nuances qui séparent ce qui l'est davantage d'avec ce qui l'est moins. Tel est l'usage de cet esprit de conjecture plus admirable quelquefois que l'esprit même de découverte, par la sagacité qu'il sup-



pose dans celui qui en est pourvu ; par l'adresse avec laquelle il fait entrevoir ce qu'on ne peut parfaitement connoître, suppléer par des à-peu-près à des déterminations rigoureuses, & substituer lorsqu'il est nécessaire la probabilité à la démonstration, avec les restrictions d'un Pyrrhonisme raisonnable.

L'art de *conjecturer* est donc une branche de la Logique, aussi essentielle que l'art de démontrer, & trop négligée dans les élémens de Logique ordinaires. Néanmoins plus l'art conjectural est imparfait par sa nature, plus on a besoin de regles pour s'y conduire; c'est même, à parler exactement, le seul qui exige des regles; ajoutons qu'elles sont insuffisantes, si par un fréquent usage on n'apprend à les appliquer avec succès. Pour acquérir cette qualité précieuse de l'esprit, deux choses sont nécessaires; s'exercer aux démonstrations rigoureuses, & ne pas s'y borner. Ce n'est qu'en s'accoutumant à reconnoître le vrai dans toute sa pureté, qu'on pourra distinguer ensuite ce qui en approchera plus ou moins. La seule chose qu'on ait à craindre, c'est que l'habitude trop grande & trop continue du vrai absolu

& rigoureux n'émouffe le sentiment sur ce qui ne l'est pas ; des yeux ordinaires, trop habituellement frappés d'une lumière vive , ne distinguent plus les gradations d'une lumière foible , & ne voient que des ténèbres épaisses où d'autres entrevoient encore quelque clarté. L'esprit qui ne reconnoît le vrai que lorsqu'il en est directement frappé , est bien au-dessous de celui qui fait non-seulement le reconnoître de près , mais encore le pressentir & le remarquer dans le lointain à des caracteres fugitifs. C'est là ce qui distingue principalement l'esprit *géométrique*, applicable à tout, d'avec l'esprit purement *géometre*, dont le talent est restreint à une sphere étroite & bornée. Le seul moyen d'exercer avantageusement l'un & l'autre , & de les faire marcher comme d'un pas égal, est de ne pas borner ses recherches aux seuls objets susceptibles de démonstration ; de conserver à l'esprit sa flexibilité , en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs , & en tempérant l'austérité des mathématiques par des études moins sévères ; de s'accoutumer enfin à passer sans peine de la lumière au crépuscule.



## V I.

*MÉTAPHYSIQUE.*

**L**A Logique étant l'instrument général des Sciences & le flambeau qui doit nous y guider, voyons présentement suivant quel ordre & de quelle manière nous devons porter ce flambeau dans les différentes parties de la Philosophie.

Nos idées sont le principe de nos connoissances, & ces idées ont elles-mêmes leur principe dans nos sensations; c'est une vérité d'expérience. Mais comment nos sensations produisent-elles nos idées? Première question que doit se proposer le Philosophe, & sur laquelle doit porter tout le système des élémens de Philosophie. La génération de nos idées appartient à la Métaphysique; c'est un de ses objets principaux, & peut-être devoit-elle s'y borner; presque toutes les autres questions qu'elle se propose sont insolubles ou frivoles; elles sont l'aliment des esprits téméraires ou des esprits faux;

& il ne faut pas être étonné si tant de questions subtiles, toujours agitées & jamais résolues, ont fait mépriser par les bons esprits cette Science vuide & contentieuse qu'on appelle communément Métaphysique. Elle eût été à l'abri de ce mépris, si elle eût su se contenir dans de justes bornes, & ne toucher qu'à ce qu'il lui est permis d'atteindre; or ce qu'elle peut atteindre est bien peu de chose. On peut dire en un sens de la Métaphysique que tout le monde la fait ou personne, ou pour parler plus exactement, que tout le monde ignore celle que tout le monde ne peut savoir. Il en est des ouvrages de ce genre comme des piéces de théâtre; l'impression est manquée quand elle n'est pas générale. Le vrai en Métaphysique ressemble au vrai en matiere de goût; c'est un vrai dont tous les esprits ont le germe en eux-mêmes, auquel la plûpart ne font point d'attention, mais qu'ils reconnoissent dès qu'on le leur montre. Il semble que tout ce qu'on apprend dans un bon livre de Métaphysique, ne soit qu'une espece de réminiscence de ce que notre ame a déjà su; l'obscurité, quand il y en a, vient toujours de la faute de



l'Auteur , parce que la Science qu'il se propose d'enseigner n'a point d'autre langue que la langue commune. Aussi peut-on appliquer aux bons Auteurs de Métaphysique ce qu'on a dit des bons Ecrivains , qu'il n'y a personne qui en les lisant , ne croie pouvoir en dire autant qu'eux.

Mais si dans ce genre tous sont faits pour entendre , tous ne sont pas faits pour instruire. Le mérite de faire entrer avec facilité dans les esprits des notions vraies & simples , est beaucoup plus grand qu'on ne pense , puisque l'expérience nous prouve combien il est rare ; les saines idées métaphysiques sont des vérités communes que chacun fait , mais que peu d'hommes ont le talent de développer ; tant il est difficile , dans quelque sujet que ce puisse être , de se rendre propre ce qui appartient à tout le monde. Je ne crains point que ces réflexions blessent nos Métaphysiciens modernes ; ceux qui n'en font pas l'objet y applaudiront , ceux qui pourroient l'être croiront qu'elles ne les regardent pas ; mais les Lecteurs sauront bien distinguer les uns des autres.

L'examen de l'opération de l'esprit

qui consiste à passer de nos sensations aux objets extérieurs, est évidemment le premier pas que doit faire la Métaphysique. Comment notre ame s'élançe-t-elle hors d'elle-même, pour s'affirmer de l'existence de ce qui n'est pas elle ? Tous les hommes franchissent ce passage immense, tous le franchissent rapidement & de la même manière ; il suffit donc de nous étudier nous-mêmes, pour trouver en nous tous les principes qui serviront à résoudre la grande question de l'existence des objets extérieurs. Elle en renferme trois autres qu'il ne faut pas confondre. Comment concluons-nous de nos sensations l'existence de ces objets ? Cette conclusion est-elle démonstrative ? Enfin comment parvenons-nous, par ces mêmes sensations, à nous former une idée des corps & de l'étendue ?

La première de ces questions ayant pour objet une vérité de fait, c'est-à-dire, la conclusion que nous tirons de nos sensations à l'existence des objets, la solution en est susceptible de toute l'évidence possible. Cette conclusion est une opération de l'esprit dont les Philosophes seuls s'étonnent, mais dont  
ils



ils ont bien droit de s'étonner ; & le peuple qui rit de leur surprise , la partage bientôt pour peu qu'il réfléchisse. Pour expliquer cette opération , il est nécessaire de se mettre en quelque sorte à la place d'un enfant qui vient de naître , & de suivre le développement de ses idées. Ce Cours d'ignorance , si on peut l'appeller de la sorte , est beaucoup plus utile que ce qu'on appelle quelquefois si gratuitement Cours de science dans nos écoles.

Nous ne prétendons point blâmer l'analyse qu'un Philosophe moderne a faite de nos sens , en examinant ce que chacun d'eux pris séparément peut nous apprendre , & ce qu'ils nous apprennent étant réunis. Nous croyons seulement que cette méthode seroit trop longue pour des Elémens. On doit y prendre l'homme tel qu'il est , & non tel qu'à la rigueur il auroit pu être.

Mais pour prendre l'homme tel qu'il est , il n'est pas nécessaire de le considérer avec tous ses sens ; il suffit de lui supposer celui qui paroît essentiellement attaché à l'existence de nos corps, celui dont aucun homme n'est jamais absolument privé , le toucher en un

mot. Le Philosophe suivra donc l'intention de la nature, en s'attachant au toucher comme à celui de nos sens qui nous fait vraiment connoître l'existence des objets extérieurs. D'ailleurs l'iménétrabilité, cette qualité essentielle des corps, ne nous est connue que par le toucher; nouvelle observation qui indique le toucher au Métaphysicien, comme le sens dont il doit s'aider dans une pareille recherche.

La connoissance des objets extérieurs étant acquise dès l'enfance par tous les hommes, le Philosophe doit avoir uniquement pour but de démontrer comment elle s'acquiert. Il peut donc employer le langage commun qui est fondé sur cette connoissance acquise; il peut se servir par exemple, du terme de *corps extérieurs*, avant que d'avoir démêlé comment nous en connoissons l'existence. Cette maniere de s'énoncer n'entraînera ni équivoque, ni supposition de ce qui est en question; parce qu'il s'agit uniquement d'expliquer un fait incontestable, & non pas de le prouver.

Une observation très-fréquente & très-simple nous sert à distinguer notre



corps de ceux qui l'entourent. Quand quelque partie de notre propre corps en touche une autre, notre sensation est double; elle est simple & sans réplique quand nous touchons un corps étranger. En voilà assez pour distinguer le *nous*, & pour reconnoître d'abord en général la différence de ce qui est *notre* d'avec ce qui ne l'est pas. Le Métaphysicien, en étendant & en développant cette observation, répondra d'une manière satisfaisante à la première des trois questions sur l'existence des objets extérieurs.

Mais la conclusion qu'il tire de ses sensations à l'existence des objets est-elle démonstrative? Les Philosophes se partagent sur ce point, quoique tous conviennent que notre penchant à juger de l'existence des corps est invincible. Ceux qui regardent nos sensations comme une preuve démonstrative de l'existence des objets, prétendent que Dieu nous tromperoit si nos sensations ne nous représentoient que des êtres fantastiques. Ces Philosophes en raisonnant ainsi, tombent dans deux inconvéniens. Le premier est de prouver une vérité directe & primitive par une

vérité réfléchie , l'existence des corps par celle de Dieu ; tandis que c'est au contraire dans l'existence des corps qu'il faut chercher les preuves de l'existence de Dieu les plus solides , celles que toutes les écoles de Philosophie ont généralement admises. Le second inconvénient est de croire pouvoir convaincre par le raisonnement un Philosophe opiniâtre , que Dieu le tromperoit s'il n'y avoit point de corps. « Je reconnois » comme vous , dira-t-il , l'existence » d'un premier être ; mais c'est lui faire » injure que de lui attribuer vos erreurs. » Pour ne pas les regarder comme son » ouvrage , il suffit de penser qu'il est » assez puissant pour exciter en nous des » sensations , sans qu'il y ait rien au » dehors qui lui serve à les produire. Il » ne tiendra qu'à vous de vous abstenir » comme moi , par cette réflexion si » simple , de toute assertion précipitée. » Vous avouez que mes sensations me » trompent souvent ; pourquoi ne me » tromperoient-elles pas toujours ? » Cette vivacité , cet accord , ces nuances , ces affections involontaires , qui » vous font passer si légèrement de la » réalité de la sensation à celle de l'ob-



» jet, ne les ai-je pas souvent éprouvées  
» dans le sommeil ? Et pourquoi la vie  
» seroit-elle autre chose qu'un sommeil  
» plus continu & plus profond, qui a  
» seulement le triste avantage de se lais-  
» ser de tems en tems appercevoir ?  
» Quand je considere d'ailleurs quels  
» sont les objets de mes sensations,  
» que de contradictions je rencontre  
» dans l'idée que je m'en forme ! Deux  
» substances aussi disparates que l'esprit  
» & la matiere, séparées l'un de l'au-  
» tre par un intervalle immense quant  
» à la substance & quant à la nature,  
» peuvent-elles agir l'une sur l'autre,  
» ce qui est pourtant nécessaire pour que  
» celui-là ait l'idée de celle-ci ? D'ail-  
» leurs qu'est-ce que cette matiere dont  
» vous prétendez que mes sens me pro-  
» curent une notion si distincte ? Qu'est-  
» ce que les élémens ou particules pre-  
» mieres des corps ? Vous ne pouvez pas  
» dire que ce soient des corps ; car ils  
» auroient eux-mêmes des élémens, &  
» par conséquent ne seroient pas ceux  
» que nous cherchons : & si ce ne sont  
» pas des corps, comment concevez-  
» vous que l'assemblage de ces élémens  
» non matériels puisse former cet être

» que vous appelez matiere? direz-vous  
 » qu'un corps est composé d'autres corps  
 » à l'infini? Mais n'est-ce pas une chi-  
 » mere qu'un être composé dont on ne  
 » peut jamais retrouver les composans,  
 » ou plutôt dont réellement les compo-  
 » sans n'existent pas, puisqu'on ne sau-  
 » roit supposer qu'ils existent seuls, &  
 » puisqu'ils ne tiennent leur existence  
 » que de leur union avec d'autres êtres.  
 » à qui ils la donnent aussi? Plutôt que  
 » d'avoir à dévorer cette multitude de  
 » contradictions, n'est-il pas plus simple  
 » & plus raisonnable de penser que la  
 » matiere n'est qu'un phénomène, une  
 » pure illusion de nos sens, & qu'il n'y  
 » a rien hors de nous de semblable à  
 » ce qu'ils nous représentent? Je ne puis  
 » reconnoître dans l'Univers qu'une  
 » seule espece de substance, je n'y vois  
 » que Dieu & quelques êtres pensans,  
 » ou peut-être que Dieu & moi. »

La meilleure réponse à ce Pyrrho-  
 nien décidé, est celle de Diogene à  
 Zénon : il faut ou l'abandonner à sa  
 bonne foi, ou le laisser vivre & raison-  
 ner avec des fantômes (e). Ce qu'il

(e) Les principaux argumens contre l'existence des corps sont développés fort au long dans un Ouvrage de



y a de très-singulier, c'est que des Philosophes estimables, tels que Malebranche, ne se soient abstenus de nier l'existence de la matiere que par la crainte de contredire la révélation; comme si la révélation n'étoit pas appuyée sur cette existence; réduisez un incrédule à nier qu'il y ait des corps, il aura bientôt honte de l'être, s'il n'est pas tout-à-fait insensé. Chez le commun des Philosophes Chrétiens, c'est la raison qui défend la Foi; ici par une disposition d'esprit singuliere, c'est la foi de Malebranche qui a mis à couvert sa raison, & qui lui a épargné l'absurdité la plus insoutenable. L'imagination de ce Philosophe, souvent malheureuse dans les principes qu'elle lui faisoit adopter, mais presque toujours juste dans les conséquences qu'elle en tiroit, l'entraînoit quelquefois bien au-delà

Berkley, qui a pour titre: *Dialogues entre Hilar & Philonous*; ce dernier mot signifie *ami de l'esprit*, nom bien convenable à un Philosophe, ou plutôt à un raisonneur qui ne reconnoit point de corps. A la tête de la Traduction Françoisé qu'on en a faite il y a quelques années, on a mis une vignette allégorique, ingénieuse & singuliere. Un enfant voit sa figure dans un miroir, & court pour la saisir, croyant voir un être réel. Un Philosophe placé derrière l'enfant paroît rire de sa méprise; & au bas de la vignette on lit ces mots adressés au Philosophe: *Quid ridet? Fabula de te narratur.*

du point où il auroit voulu aller. Les principes de Religion dont il étoit pénétré le retenoient alors sur le bord du précipice ; sa Philosophie touchoit au Pyrrhonisme d'une part, & au Spinozisme de l'autre.

La seule réponse raisonnable qu'on puisse opposer aux objections des Sceptiques contre l'existence des corps, est celle-ci. Les mêmes effets naissent des mêmes causes ; or supposant pour un moment l'existence des corps, les sensations qu'ils nous feroient éprouver ne pourroient être ni plus vives, ni plus constantes, ni plus uniformes que celles que nous avons ; donc nous devons supposer que les corps existent. Voilà jusqu'où le raisonnement peut aller en cette matiere, & où il doit s'arrêter. L'illusion dans les songes nous frappe sans doute aussi vivement que si les objets étoient réels ; mais nous parvenons à découvrir cette illusion, lorsqu'à notre réveil nous nous appercevons que ce que nous avons cru voir, toucher ou entendre, n'a aucun rapport ni aucune liaison, soit avec le lieu où nous sommes, soit avec ce que nous nous souvenons d'avoir fait auparavant. Nous dis-



tinguons donc la veille du sommeil par cette continuité d'actions qui pendant la veille se suivent & s'occasionnent les unes les autres ; elles forment une chaîne continue que les songes viennent tout-à-coup briser ou interrompre , & dans laquelle nous remarquons sans peine les lacunes que le sommeil y a faites. Par ces principes on peut distinguer dans les objets l'existence réelle de l'existence supposée.

La troisième question, comment nous parvenons à nous former l'idée des corps & de l'étendue , renferme des difficultés encore plus réelles, & même en un certain sens insolubles. Le toucher nous apprend sans doute à distinguer ce qui est *notre* d'avec ce qui nous environne ; il nous fait , pour ainsi dire, circonscrire l'univers à nous-mêmes ; mais comment nous donne-t-il l'idée de cette contiguité de parties , en quoi consiste proprement la notion de l'étendue ? Voilà sur quoi la Philosophie ne peut nous fournir , ce me semble , que des lumières fort imparfaites. C'est que nous ne pouvons remonter jusqu'aux perceptions simples qui sont les élémens de cette perception multiple , comme

C. V.

nous ne pouvons remonter aux élémens de la matiere ; c'est que toute perception primitive , unique & élémentaire , ne peut avoir pour objet qu'un être simple ; & qu'il nous est aussi impossible de concevoir comment l'assemblage d'un nombre fini ou infini de perceptions simples produit une perception composée , que de concevoir comment un être composé peut se former d'êtres simples. En un mot la sensation qui nous fait connoître l'étendue , est par sa nature aussi incompréhensible que l'étendue même. Ainsi l'essence de la matiere , & la maniere dont nous nous en formons l'idée , restera toujours couverte de nuages. Nous pouvons conclure de nos sensations , qu'il y a des êtres hors de nous ; mais cet être que nous appellons matiere , est-il semblable à l'idée que nous nous en formons ? C'est ce que nous devons nous résoudre à ignorer. Il est dans chaque Science des principes vrais ou supposés , qu'on fait par une espece d'instinct auquel on doit s'abandonner sans résistance ; autrement il faudroit admettre dans les principes un progrès à l'infini qui seroit aussi absurde qu'un progrès à l'infini dans les êtres.



& dans les causes, & qui rendroit tout incertain, faute d'un point fixe d'où l'on pût partir. C'est pour satisfaire nos besoins & non pas notre curiosité, que les sensations nous sont données; c'est pour nous faire connoître le rapport que les êtres extérieurs ont au nôtre, & non pour nous faire connoître ces êtres en eux-mêmes. Que nous importe au fond de pénétrer dans l'essence des corps, pourvu que la matière étant supposée telle que nous la concevons, nous puissions déduire des propriétés que nous y regardons comme primitives, les autres propriétés secondaires que nous appercevons en elle, & que le système général des phénomènes, toujours uniforme & continu, ne nous présente nulle part de contradiction? Arrêtons-nous donc, & ne cherchons pas à diminuer par des sophismes subtils le nombre déjà trop petit de nos connoissances claires & certaines.

Mais quand la matière, telle que nous la concevons, ne seroit qu'un phénomène fort différent de ce qu'elle est en elle-même, quand nous n'aurions pas d'idée nette, ni peut-être même d'idée juste de sa nature, l'expérience

journaliere nous démontre que cet assemblage d'êtres, quel qu'il soit, que nous appellons matiere, est par lui-même incapable d'action, de vouloir, de sentiment & de pensée. C'en est assez pour conclure que cet assemblage d'êtres ne forme point en nous le principe pensant. Le Sage se borne à cette vérité incontestable, sans chercher à rendre raison de la plûpart des phénomènes qui accompagnent nos sensations; il n'entreprendra point d'expliquer pourquoi nous rapportons le toucher aux extrémités de notre corps, & comment le principe sentant qui est en nous, principe simple & indivisible de sa nature, se transporte, si on peut parler ainsi, tantôt successivement, tantôt à la fois, dans toutes les extrémités du principe matériel qui sont affectées par les objets extérieurs. Nous avons déjà observé combien la multiplicité instantanée de nos sensations est incompréhensible; l'erreur par laquelle nous rapportons toutes nos sensations aux parties de notre corps l'est peut-être davantage. Mais une erreur encore plus étrange, c'est l'application que nous faisons de la couleur sur la surface des objets. La



fenfation de couleur ne pouvant être que dans notre ame, il est bien extraordinaire que l'ame transporte cette fenfation simple à un être qui ne lui est uni en aucune maniere, & que de plus elle étende cette fenfation sur cet être composé qui n'en est nullement fufceptible, tant par fa multiplicité que par fon incapacité de sentir. Nouveau problème métaphyfique plus difficile que tous les précédens, & que nous laifferons à réfoudre à notre poftérité, qui le laiffera de même à la fienne.

Ainsi plus on approfondit les différentes questions qui font du ressort de la Métaphyfique, plus on voit combien leur folution est au-deffus de nos lumieres, & avec quel foin on doit les exclure des élémens de Philosophie. On demande, par exemple, fi l'ame pense ou sent toujours ? L'énoncé feul de cette question doit faire sentir l'impossibilité d'y répondre. La connoiffance de la nature de l'ame ne peut fervir à la réfoudre, puisque cette connoiffance nous manque ; ainsi les Philosophes qui ont prétendu que l'ame ne pense pas toujours, ne peuvent se fonder que sur l'obfervation qu'ils en ont faite. Or

c'est penser, qu'observer qu'on ne pense pas ; & à l'égard de ces momens si fréquens & si fugitifs, où l'on n'a rien observé, & dont on ne juge que par réminiscence, cette réminiscence peut-elle être assez sûre pour nous persuader que nous n'avons point pensé dans ces momens ? Ceux au contraire qui soutiennent que l'ame pense toujours, ne le peuvent prétendre que d'après l'attention continuelle qu'ils ont faite à chacune de leurs pensées ; & tout le monde fait que la rapidité des pensées qui se suivent en nous ne nous permet pas cette attention soutenue.

Il en est de même d'une infinité d'autres questions dont on doit abandonner la solution aux Métaphysiciens téméraires ; En quoi consiste l'union du corps & de l'ame, & leur influence réciproque ? En quel tems l'ame est unie au corps ? Si les habitudes sont dans le corps & dans l'ame, ou dans l'ame seulement ? En quoi consiste l'inégalité des esprits ? Si cette inégalité est dans les ames, ou dépend uniquement de la disposition du corps, de l'éducation, des circonstances, de la société ? Comment ces différens objets peuvent influer



si différemment sur des ames qui seroient toutes égales d'ailleurs, ou comment des substances simples peuvent être inégales par leur nature? Comment les animaux, avec des organes pareils aux nôtres, avec des sensations semblables, & souvent plus vives, restent bornés à ces mêmes sensations, sans en tirer comme nous une foule d'idées abstraites & réfléchies, les notions métaphysiques, les Langues, les Loix, les Sciences & les Arts? Enfin jusqu'où la réflexion peut porter les animaux, & pourquoi elle ne peut les porter au-delà? Les idées innées sont une chimere que l'expérience réproouve; mais la maniere dont nous acquérons des sensations & des idées réfléchies, quoique prouvée par la même expérience, n'est pas moins incompréhensible. Sur tous ces objets l'intelligence suprême a mis au devant de notre foible vue un voile que nous voudrions arracher en vain. C'est un triste sort pour notre curiosité & notre amour propre, mais c'est le sort de l'humanité. Nous devons du moins en conclure que les systêmes, ou plutôt les rêves des Philosophes sur la plupart des questions métaphysiques, ne méritent

tent aucune place dans un ouvrage, uniquement destiné à renfermer les connoissances réelles acquises par l'esprit humain.

L'existence des objets de nos sensations, celle de notre corps & celle de l'être pensant qui existe en nous, conduit le Philosophe à la grande vérité de l'existence de Dieu. Cette vérité ne pouvant être l'objet de la révélation, (puisque la révélation la suppose) on ne sauroit trop s'étonner que l'Antiquité ait été partagée sur ce sujet; que des sectes entières de Philosophes n'aient reconnu d'autre Dieu que le monde; & que d'autres, en admettant un Être souverain, aient eu des idées assez imparfaites & assez fausses de la nature de cet Être, pour donner à leurs adversaires de l'avantage sur eux. Il a fallu que Dieu se manifestât directement aux hommes, pour leur faire connoître évidemment cette vérité qu'ils portoient tous au dedans d'eux-mêmes, mais que les uns n'y avoient pas reconnue, & que les autres n'y voyoient qu'à travers un nuage. L'Intelligence suprême a déchiré le voile & s'est montrée; sans ajouter rien aux lumieres de notre rai-



son par rapport aux preuves de son existence, elle n'a fait que nous donner pleinement l'usage & l'exercice de ces lumieres.

La preuve de l'existence de Dieu, qui se tire du consentement de tous les peuples, a paru d'une grande force à plusieurs Philosophes de l'antiquité. Persuadés qu'ils étoient de l'impossibilité de se former une idée claire de la nature divine, il leur suffisoit que tous les peuples admissent son existence; la différence des opinions sur la nature de cet Être étoit peu propre à les frapper, parce qu'ils regardoient cette différence comme une preuve de la foiblesse de l'esprit humain, & l'uniformité de sentimens sur l'existence d'une intelligence supérieure comme une espece d'aveu que le spectacle de l'univers arrachoit aux hommes, & comme un hommage que cette intelligence inconnue les forçoit à lui rendre (f). Mais la Philosophie éclairée par la révélation, ayant acquis

(f) Rien n'est peut-être plus éloquent dans toute l'antiquité, que le commencement du discours de S. Paul dans l'Acéopage. *Athéniens, en passant devant un de vos Autels, j'y ai vu cette inscription: AU DIEU INCONNU. C'est ce Dieu que vous adorez sans le connoître, que je vous annonce.*

des idées plus saines de la Divinité, ne sépare plus ces idées de son existence. Croire Dieu ce qu'il n'est pas, est pour le Sage à peu près la même chose que de ne pas croire qu'il existe. Ainsi la preuve de l'existence de Dieu, tirée du consentement des peuples, ne pouvoit avoir toute sa force tant que l'univers a été privé des lumières de l'Évangile. Il ne faut donc pas être étonné que cette preuve n'ait pas alors produit le même effet sur tous les esprits.

Une autre raison des idées obscures ou informes que les anciens Philosophes ont eues sur l'existence de Dieu, c'est que parmi les objections de l'Antiquité payenne contre cette vérité, il en est plusieurs auxquelles la révélation seule a l'avantage de répondre. Ces difficultés sont ; la misère de l'homme qui ne paroît pas devoir être l'ouvrage d'un Être infiniment bon & infiniment juste ; les défordres de l'univers dans l'ordre moral ; l'inégalité monstrueuse en apparence dans la distribution des biens & des maux ; le triomphe trop fréquent du vice sur la vertu ; la difficulté de supposer qu'un Être infiniment puissant & infiniment sage n'ait pas créé le meilleur



des mondes possibles ; & l'impossibilité de concevoir que ce monde , tel qu'il est , soit le meilleur que Dieu ait pu créer ; enfin l'incompatibilité apparente de la science de Dieu , de sa sagesse & de sa toute-puissance , avec la liberté de l'homme.

Les Philosophes de l'antiquité qui regarderent comme un problème l'existence du premier Être , furent coupables , il est vrai , de ne point sentir en cette matiere la supériorité des preuves directes sur les objections. Mais ils avoient du moins la bonne foi de sentir aussi l'insuffisance des réponses que fournit à ces objections la seule lumière naturelle. Dans cette incertitude ils prenoient le parti du scepticisme , persuadés , disoient-ils , que l'Être suprême ne pouvoit les punir de ne l'avoir pas mieux connu , puisqu'il avoit couvert pour eux son existence d'obscurité. Mais sans doute l'obscurité n'étoit pas suffisante pour les rendre excusables ; ils étoient dans le cas de ces peuples , que Dieu , par un jugement aussi juste qu'impénétrable , punira éternellement d'avoir ignoré les dogmes du Christianisme ; vérité effrayante , que la Foi nous oblige de croire.

Les sophismes par lesquels l'existence de Dieu peut être attaquée, ne feront point ombre au Métaphysicien aidé des lumières de la Religion. Il établira d'abord ( ce qui est évident par soi même) qu'il est nécessaire qu'il existe un Être éternel; il montrera de plus que l'Être éternel est différent du monde; que l'arrangement physique de l'univers ne peut être l'ouvrage d'une matière brute & sans intelligence; il n'entreprendra point de concilier avec la liberté de l'homme la toute-puissance de Dieu, sa providence & sa science éternelle, parce que l'oracle de Dieu même lui apprend que l'accord de ces vérités est au-dessus de la raison; il n'imitera pas la Philosophie orgueilleuse qui a entrepris de sonder cet abyme, & n'a fait que s'y perdre; mais il n'en reconnoîtra pas moins l'une & l'autre de ces vérités. Il avouera, par les mêmes raisons, sans chercher à l'expliquer, la différence établie par les Théologiens entre l'*infaillible* & le *nécessaire*; il n'admettra point en Dieu, pour sauver la liberté de l'homme, une prévoyance des actions libres, indépendante de ses décrets, parce qu'une telle prévoyance



est impossible ; il ne dira point avec d'autres , pour sauver la justice de Dieu, que cet Être si bon , si parfait & si sage , produit tout le physique des crimes sans en produire le moral , qui n'est autre chose qu'une *privation* ; il renvoie aux rêveries des scholastiques cette distinction extravagante , & se contente de leur demander pour leur fermer la bouche , comment Dieu après avoir produit tout le physique des crimes , punit ensuite le moral , effet nécessaire de ce physique. Ainsi , au lieu de faire des détours inutiles pour se retrouver au point d'où il est parti , au lieu de se couvrir de quelques raisonnemens subtils & frivoles , pour revenir ensuite , pressé par les objections , à la profondeur des décrets éternels , il reconnoît dès le premier moment cette profondeur & son ignorance. Mais pour ôter aux Athées tout sujet de triomphe , il remarque & fait voir sans peine que les objections contre la liberté sont du moins aussi fortes dans le système de l'éternité & de la nécessité de la matiere , que dans celui d'une intelligence toute puissante & éternelle. Enfin , aux objections sur la misere de l'homme , sur les

désordres de l'ordre moral & sur les imperfections de ce monde, il opposera les dogmes qui nous apprennent que l'homme a péché avant que de naître, qui nous promettent des récompenses & des peines dans une vie future, & qui nous font voir le plus parfait des mondes possibles dans celui où il a fallu que Dieu prît la forme humaine. Mais ces différentes matieres étant l'objet de la révélation, le Philosophe pour ne point en usurper les droits, laisse aux Théologiens à les traiter avec le soin & les détails qu'elles exigent, & se contente de renvoyer les incrédules aux ouvrages où elles sont discutées.

Du reste, comme la meilleure réponse aux objections des Athées consiste dans des preuves directes de la vérité qu'ils combattent, le Philosophe s'appliquera principalement au choix de ces preuves: il évitera sur-tout d'en employer aucune qui puisse être sujette à contestation. Rien n'est, on ose le dire, plus indécent, plus scandaleux même, & ne seroit plus nuisible à cette grande vérité (si quelque chose pouvoit lui nuire) que la licence avec laquelle les Scholastiques s'attaquent réciproque-



ment sur leurs démonstrations de l'existence de Dieu, qui ne méritent plus ce nom dès qu'elles ne sont pas hors d'atteinte. L'école de Scot rejette celle des Thomistes, les Thomistes celle de Scot, Descartes celle de Scot & des Thomistes, les Péripatéticiens modernes celle de Descartes. Il suffit qu'une opinion soit combattue (comme celle des idées innées) pour qu'on ne doive pas en faire la base d'un argument de l'existence de Dieu. C'est alors moins prouver un premier Être que l'outrager. Le Philosophe se bornera donc aux preuves qui sont communes à toutes les sectes, aux seuls argumens qui sont fondés sur des principes avoués par tous les siècles & par tous les hommes. Il cherchera l'existence de Dieu dans les phénomènes de l'univers, dans les loix admirables de la nature, non dans ces loix métaphysiques sujettes aux exceptions, & que chacun peut étendre, modifier & resserrer à son gré, mais dans les loix primitives fondées sur les propriétés invariables des corps. Ces loix si simples qu'elles paroissent dériver de l'existence même de la matière, n'en dévoilent que mieux l'Intelligence

suprême ; par la maniere dont elle a construit les différentes parties de notre Univers, elle semble n'avoir eu besoin que de donner à cette grande machine la premiere impulsïon, pour en régler à jamais les différens phénomènes, & pour produire, comme par un seul acte de sa volonté, l'ordre constant & inaltérable de la nature ; impulsïon trop admirable & trop raisonnée pour être l'effet d'un hazard aveugle. C'est dans ces lois générales, plutôt que dans les phénomènes particuliers, que le Philosophe cherchera l'Être suprême. Ce n'est pas que les procédés d'un insecte qui occupe en apparence si peu de place dans l'univers, découvrent moins à un esprit attentif l'intelligence infinie que les phénomènes généraux : mais ce dernier spectacle est bien plus fait que le premier pour frapper tous les yeux : & les meilleurs argumens en ce genre sont ceux qui peuvent convaincre le plus grand nombre.

De toutes les vérités métaphysiques, celle qui nous intéresse le plus après l'existence de Dieu, & sans laquelle même l'existence de Dieu nous intéresseroit beaucoup moins, est l'immortalité



lité de l'ame. Comme cette vérité tient en même tems à la Philosophie & à la révélation, il est nécessaire de distinguer ce qu'elle emprunte de l'une & de l'autre.

La Philosophie fournit des argumens pressans de la réalité d'une autre vie. Nous avons de très-fortes raisons de croire que notre ame subsistera éternellement, parce que Dieu ne pourroit la détruire sans l'anéantir, que l'anéantissement de ce qu'il a produit une fois ne paroît pas être dans les vues de sa sagesse, & que les corps même ne se détruisent qu'en se transformant. Mais d'un autre côté l'exemple des animaux dans lesquels la substance immatérielle périt avec eux, & ce grand principe que rien de tout ce qui est créé n'est immortel de sa nature, fussent pour nous faire sentir que Dieu pouvoit ne créer notre ame que pour un tems; ainsi l'impénétrabilité des décrets éternels nous laisseroit toujours quelque espece d'incertitude sur cet important objet, si la Religion révélée ne venoit au secours de nos lumieres, non pour y suppléer entièrement, mais pour y ajouter le peu qui leur manque. D'un côté la vertu souvent

malheureuse en ce monde, exige de la justice de l'Être suprême des récompenses après la mort; de l'autre la révélation nous fait connoître pourquoi Dieu, qui doit des récompenses à la vertu, ne les lui accorde pas dès cette vie même, & souffre qu'elle soit malheureuse sans paroître l'avoir mérité. La Religion seule, dit Pascal, empêche l'état de l'homme en cette vie d'être une énigme. Voilà ce que le Philosophe ne doit point perdre de vue en traitant la question de l'immortalité de l'ame, pour distinguer, comme dans l'existence de Dieu, les preuves directes qui sont du ressort de la raison, d'avec les objections dont la révélation fournit la réponse.

Il est néanmoins assez surprenant que plusieurs anciens Philosophes, quoique privés du secours de cette même révélation, ayent cru l'ame immortelle, tandis que la spiritualité de l'ame, qui est une vérité purement philosophique, n'a été connue distinctement d'aucun d'eux. La vanité des hommes qui aime à se flatter d'une existence éternelle, a fait faire ce pas aux sages du Paganisme; & , s'il est permis de le dire, leur erreur sur la nature de l'ame servoit à les con-



firmer dans la croyance de son immortalité. Ils ne voyoient aucune différence entre dire que l'ame n'étoit rien, & la dépouiller absolument de toute espece de matiere ; persuadés d'ailleurs qu'aucune particule de matiere ne pouvoit périr, & qu'une matiere douée de sentiment & de pensée (& par conséquent selon eux très-déliée & très-subtile) ne pouvoit perdre cette propriété sans cesser d'être, ils en concluoient que la substance de l'ame étoit immortelle ; ils se partageoient seulement sur le sort de cette substance après la mort, & leurs systêmes sur ce point étoient autant de questions d'aveugles sur la lumiere. Nous avons l'avantage d'être plus éclairés & plus instruits. Les difficultés que l'ame des bêtes semble fournir contre la spiritualité & contre l'immortalité de l'ame, n'ébranlent ni la raison ni la croyance du sage. Il n'y répond point avec certains Scholastiques par cette absurdité ridicule, que l'ame des bêtes est matiere parce qu'elle est bornée à sentir & qu'elle ne pense pas ; il reconnoît que les sensations & la pensée ne peuvent appartenir qu'au même principe ; & l'expérience lui

prouve d'ailleurs que les bêtes ne sont pas bornées aux sensations pures. Il convient donc que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme quant à la spiritualité, parce qu'il seroit absurde de soutenir que la matiere sent & pense dans les animaux & non dans l'homme. Mais il avoue en même tems que la différence de l'ame humaine & de celle des bêtes quant à l'immortalité, vient uniquement de ce que Dieu a voulu que l'ame des animaux pérît avec le corps, & qu'au contraire celle de l'homme subsistât éternellement. Si on lui propose d'expliquer pourquoi les bêtes souffrent, sans l'avoir mérité comme nous par le péché d'un premier pere, & sans aucun espoir de récompense dans une autre vie, il n'éluquera point avec Descartes cette objection en soutenant contre la raison & l'expérience que les bêtes sont de purs automates, il se contentera de répondre que si les bêtes ont des sensations cruelles, elles en ont aussi d'agréables qui les en dédommagent; que la nature de tout ce qui a des sensations est d'être également susceptible de douleur & de plaisir; que c'est une suite de l'union du corps



& de l'ame, & de l'action que les autres corps exercent sur les corps animés ; action qui dépend elle-même de la constitution immuable de l'univers, & des lois invariables que son Auteur a établies. Enfin il se contentera d'avoir tiré de la Philosophie toutes les lumieres qu'elle peut fournir sur ce sujet, & se taira sur ce qu'il ne peut comprendre.

---

## V I I.

*M O R A L E.*

L'Existence de l'Être suprême étant une fois reconnue, nous conduit à chercher le culte que nous devons lui rendre. Mais quoique la Philosophie nous instruisse jusqu'à un certain point sur ce grand objet, cependant les lumieres qu'elle nous donne sont très-imp parfaites. Le Créateur nous en a avertis lui-même, en nous prescrivant par une révélation particulière la manière dont il veut être honoré, & que tous les efforts de la raison n'auroient pu nous faire découvrir. Ainsi la Religion, qui n'est autre chose que le culte

D iij

que nous devons à l'Intelligence souveraine, ne doit point entrer dans des élémens de Philosophie ; la Religion naturelle ne doit même y paroître que pour nous avertir qu'elle ne suffit pas.

Mais ce qui appartient essentiellement & uniquement à la raison, & ce qui en conséquence est uniforme chez tous les Peuples, ce sont les devoirs dont nous sommes tenus envers nos semblables. La connoissance de ces devoirs est ce qu'on appelle *Morale*, & l'un des plus importans sujets sur lesquels la raison puisse s'exercer. On ne fait pas tant d'honneur à cette Science dans nos écoles. On la rejette pour l'ordinaire à la fin de toutes les autres parties de la Philosophie, apparemment comme la moins intéressante ; & on la réduit à quelques pages, où l'on se borne à agiter des questions vuides & scholastiques, aussi peu propres à nous instruire qu'à nous rendre meilleurs.

Connoissons mieux l'étendue de la *Morale*, & le cas que nous devons en faire. Peu de Sciences ont un objet plus vaste, & des principes plus susceptibles de preuves convaincantes. Tous ces principes aboutissent à un point com-



mun , sur lequel il est difficile de se faire illusion à soi-même ; ils tendent à nous procurer le plus sûr moyen d'être heureux , en nous montrant la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs.

La Morale est une suite nécessaire de l'établissement des Sociétés , puisqu'elle a pour objet ce que nous devons aux autres hommes. Or l'établissement des Sociétés est dans les décrets du Créateur , qui a rendu les hommes nécessaires les uns aux autres ; ainsi les principes moraux rentrent dans les décrets éternels. Il n'en faut pourtant pas conclure avec quelques Philosophes, que la connoissance de ces principes suppose nécessairement la connoissance de Dieu. Il s'en suivroit delà , contre le sentiment des Théologiens même , que les Païens n'auroient eu aucune idée de vertu. La Religion sans doute épure & sanctifie les motifs qui nous font pratiquer les vertus morales ; mais Dieu , sans se faire connoître aux hommes , a pu leur faire sentir , & leur a fait sentir en effet la nécessité de pratiquer ces vertus pour leur propre avantage. On a vu même , par un effet de cette

D iv

providence qui veille au maintien de la société, des sectes de Philosophes qui révoquoient en doute l'existence d'un premier être, professer dans la plus grande rigueur les vertus humaines. Zénon chef des Stoïciens, n'admettoit d'autre Dieu que l'univers, & sa morale est la plus pure que la lumière naturelle ait pu inspirer aux hommes.

C'est donc à des motifs purement humains que les Sociétés ont dû leur naissance; la Religion n'a eu aucune part à leur première formation; & quoiqu'elle soit destinée à en ferrer le lien, cependant on peut dire qu'elle est principalement faite pour l'homme considéré en lui-même. Il suffit pour s'en convaincre de faire attention aux maximes qu'elle nous inspire, à l'objet qu'elle nous propose, aux récompenses & aux peines qu'elle nous promet. Le Philosophe ne se charge que de placer l'homme dans la société & de l'y conduire; c'est au Missionnaire à l'attirer ensuite aux pieds des autels.

La connoissance des principes moraux qui précède la connoissance de l'Être suprême, est elle-même précédée par d'autres connoissances. C'est



par les sens que nous apprenons quels sont nos rapports avec les autres hommes & nos besoins réciproques ; & c'est par ces besoins réciproques que nous parvenons à connoître ce que nous devons à la société & ce qu'elle nous doit ; il semble donc qu'on peut définir très-exactement l'injuste, ou ce qui revient au même le mal moral, *ce qui tend à nuire à la société en troublant le bien-être physique de ses membres.* En effet le mal physique est la suite ordinaire du mal moral ; & comme nos sensations suffisent, sans aucune opération de notre esprit, pour nous donner l'idée du mal physique, il est évident que dans l'ordre de nos connoissances, c'est cette idée qui nous conduit à celle du mal moral, quoique l'une & l'autre soient de nature différente. Que ceux qui nieront cette vérité supposent l'homme impassible, & qu'ils essayent de lui faire acquérir dans cette hypothèse la notion de l'injuste.

Mais cette notion en suppose une autre, celle de la liberté ; car si l'homme n'étoit pas libre, toute idée de mal se réduiroit au mal physique. C'est donc renverser l'ordre naturel des idées, que

D. W.

de vouloir prouver l'existence de la liberté par celle du bien & du mal moral. C'est prouver une vérité qui n'est que de sentiment, c'est-à-dire de l'ordre le plus simple, par une vérité sans doute aussi incontestable, mais qui dépend d'une suite de notions plus combinées. Nous disons que l'existence de la liberté n'est qu'une vérité de sentiment, & non pas de discussion; il est facile de s'en convaincre. Car le sentiment de notre liberté consiste dans le sentiment du pouvoir que nous avons de faire une action contraire à celle que nous faisons actuellement; l'idée de la liberté est donc celle d'un pouvoir qui ne s'exerce pas, & dont l'essence même est de ne pas s'exercer au moment que nous le sentons; cette idée n'est donc qu'une opération de notre esprit, par laquelle nous séparons le pouvoir d'agir d'avec l'action même, en regardant ce pouvoir oisif (quoique réel) comme subsistant pendant que l'action n'existe pas. Ainsi la notion de la liberté ne peut être qu'une vérité de conscience. En un mot la seule preuve dont cette vérité soit susceptible, est analogue à celle de l'existence des corps; des êtres réelle-



ment libres n'auroient pas un sentiment plus vif de leur liberté que celui que nous avons de la nôtre ; nous devons donc croire que nous sommes libres. D'ailleurs quelles difficultés pourroit présenter cette grande question, si on vouloit la réduire au seul énoncé net dont elle soit susceptible ? Demander si l'homme est libre, ce n'est pas demander s'il agit sans motif & sans cause, ce qui seroit impossible ; mais s'il agit par choix & sans contrainte ; & sur cela il suffit d'en appeler au témoignage universel de tous les hommes. Quel est le malheureux, prêt à périr pour ses forfaits, qui ait jamais pensé à s'en justifier en soutenant à ses juges qu'une nécessité inévitable l'a entraîné dans le crime ? C'en est assez pour faire sentir aux Philosophes, combien les discussions métaphysiques sur la liberté sont inutiles à la tête d'un Traité de Morale. Vouloir aller en cette matière au-delà du sentiment intérieur, c'est se jeter tête baissée dans les ténèbres.

Comme la justice morale des lois est une suite de la liberté, & non la liberté une suite de la justice des lois, ce seroit renverser, ce me semble, l'ordre natu-

D vj

rel des idées , de vouloir prouver que nous sommes libres , parce qu'autrement les lois seroient injustes. Je dis plus ; on auroit tort de prétendre que si nous n'étions pas libres , il faudroit anéantir les lois. Ce n'est ici, je l'avoue , qu'une spéculation purement métaphysique, sur une hypothese qui n'existe pas ; mais cette spéculation abstraite peut servir à développer & fixer nos idées sur la matiere que nous traitons. Fussions-nous assujettis dans nos actions à une puissance supérieure & nécessaire , les lois & les peines qu'elles imposent n'en seroient pas moins utiles au bien physique de la société, comme un moyen efficace de conduire les hommes par la crainte , & de donner , pour ainsi dire , l'impulsion à la machine. De deux sociétés semblables , composées d'êtres qui ne seroient pas libres , celle où il y auroit des lois seroit moins sujette au désordre , parce qu'elle auroit , si on peut parler de la sorte , un régulateur de plus. La nécessité physique des lois , dans des sociétés pareilles , seroit indépendante de la liberté de l'homme ; mais dans la société telle qu'elle est , composée d'êtres libres , cette nécessité physique se



change en équité morale. Dans le premier cas, les lois ne seroient que nécessaires ; dans le second, elles sont nécessaires & justes.

Ces observations, essentiellement relatives aux questions préliminaires de la Morale, nous ont paru indispensables pour prémunir nos Lecteurs contre les notions peu exactes que plusieurs Philosophes ont données de cette Science & des vérités qui en font la base, & pour faire sentir de quelle manière ces vérités importantes doivent être traitées.

---

### V I I I.

#### *DIVISION DE LA MORALE.*

##### *Morale de l'homme.*

**Q**UOIQUE le genre humain ne compose proprement qu'une grande famille, néanmoins la trop grande étendue de cette famille l'a obligé de se séparer en différentes sociétés qui ont pris le nom d'*États*, & dont les membres se rapprochent par des liens particuliers, indépendamment de ceux qui

les unissent au systême général. La Morale a donc quatre objets ; ce que les hommes se doivent comme membres de la société générale ; ce que les sociétés particulières doivent à leurs membres ; ce qu'elles se doivent les unes aux autres ; enfin ce que les membres de chaque société particulière se doivent mutuellement , & à l'État dont ils sont membres. Les premiers devoirs renferment la loi naturelle ou générale , qui n'est bornée ni par les tems ni par les lieux , & qu'on peut nommer la *Morale de l'homme* ; les devoirs de la seconde espece peuvent être appellés la *Morale des Législateurs* ; ceux de la troisieme la *Morale des Etats* ; enfin les devoirs du quatrieme genre , la *Morale du Citoyen*. Ainsi on trouve dans cette division le droit naturel ou commun ; le droit politique , qu'il ne faut pas confondre avec la politique à laquelle il est souvent contraire ; le droit des gens & le droit positif. A ces quatre branches de la Morale on peut en ajouter une cinquieme , la *Morale du Philosophe* : elle n'a pour objet que nous-mêmes , & la maniere dont nous devons penser pour rendre notre condition la meilleure ou



la moins triste qu'il est possible. Parcourons successivement ces différentes branches, & voyons les principaux points qui s'y rapportent.

Les lois générales & naturelles sont de deux especes, écrites ou non écrites. Les lois naturelles écrites sont celles dont l'observation est tellement nécessaire au maintien de la société, qu'on a établi des peines contre ceux qui les violeroient. On appelle *crime* toute action qui tend à violer les lois naturelles écrites. De cette seule notion se déduisent, comme nous le verrons plus bas, les principes par lesquels on peut juger de la nature & du degré d'énormité de chaque crime.

Les lois naturelles non écrites sont celles à l'infraction desquelles on n'a point attaché de peines, parce que cette infraction ne porte pas un trouble aussi marqué dans la société que l'infraction des lois naturelles écrites. Mais si l'observation de celles-ci est nécessaire pour rendre la société durable, l'observation de celles-là ne l'est pas moins pour rendre la société douce & florissante; leur transgression est même un poison lent qui doit insensiblement la miner & la

dissoudre. Pourquoi néanmoins les Législateurs semblent-ils avoir remis à la volonté des peuples l'observation de ces lois ? Pourquoi n'est-il point d'action contre l'avarice, la dureté envers les malheureux, l'ingratitude & la perfidie ? Celui qui laisse périr de misère un citoyen qu'il peut secourir, n'est-il pas à-peu-près aussi coupable envers la société que s'il faisoit périr ce malheureux par une mort lente ? Pourquoi donc les lois l'ont-elles épargné ? C'est que le bien de cet avare étant supposé acquis par des moyens que les lois ne réprouvent pas, elles ne peuvent le lui arracher pour le donner à d'autres ; & que si la loi qui nous oblige de soulager nos semblables est une des premières dans l'état de nature, elle est subordonnée, dans l'ordre de la société, à la loi qui veut que chacun jouisse tranquillement & en liberté de ce qu'il possède. De même pourquoi la perfidie & l'ingratitude n'ont-elles point de peines afflictives ? C'est par une raison à-peu-près semblable à celle pour laquelle le larcin n'étoit point puni à Sparte, pour nous apprendre à être sur nos gardes avec les hommes, & à ne



pas placer trop légèrement notre confiance & nos bienfaits : c'est aussi pour ne pas trop accorder à la tyrannie des bienfaiteurs, & pour exciter les hommes aux belles actions par le seul plaisir de les faire. Ainsi la Morale établit la réalité & la justice des lois non écrites par les raisons même qui ont forcé les Législateurs à être indulgens sur la transgression de ces lois. D'ailleurs les Législateurs ont pu croire que les hommes se feroient justice eux-mêmes sur cette transgression, en punissant les coupables, soit par la honte, soit par le mépris, soit par le refus de leur secours; mais il faut avouer que si les Législateurs ont pensé de la sorte, ils ont eu trop bonne opinion du cœur humain.

L'observation des lois naturelles écrites est ce qu'on nomme *probité*; la pratique des lois naturelles non écrites est ce qu'on appelle *vertu*. Cette pratique est proprement l'objet de la Morale : car la sévérité des lois qui produit la crainte est la Morale la plus efficace qu'on puisse opposer aux crimes; & la vraie Morale, celle qui enseigne la vertu, est le supplément des lois.

La vertu sera d'autant plus pure que

L'on fera plus rempli de l'amour universel de l'humanité. Or notre ame n'a qu'une certaine étendue d'affections ; ainsi les passions qui remplissent l'ame de quelque objet particulier nuisent à la vertu , parce que le degré de sentiment qu'elles emportent & qu'elles consomment , est autant de retranché sur celui que l'on doit à tous les membres de la société pris ensemble. L'amour , par exemple , peut produire quelquefois le même effet que le défaut d'humanité , par la violence avec laquelle il nous concentre dans un objet , & nous détache de tous les autres ; il n'éteint pas l'amitié dans les ames vertueuses , mais souvent il l'assoupit ; s'il adoucit quelquefois les ames féroces , il dégrade encore plus sûrement les ames foibles. L'amour est pourtant de toutes les passions la plus naturelle , la plus excusable & la plus commune.

Les passions peuvent donc être contraires à la vertu par leur seul excès , quand elles auroient d'ailleurs un objet, louable ; mais elles le peuvent être encore par la nature même de leur objet , & pour lors elles sont appellées *vices* ; le vice n'étant autre chose qu'un senti-



ment habituel qui nous porté à l'infraction des lois naturelles de la société écrites ou non écrites. C'est pourquoi les passions par leur excès, & les vices par leur nature, sont un des plus grands objets dont la Morale puisse s'occuper. Elle travaille à modérer les unes & à déraciner les autres. Nous disons à modérer les unes : car quoique les sentimens trop isolés & trop concentrés nuisent à l'exercice des vertus sociales, la Morale ne prétend pas réduire les affections de l'ame à ces seules vertus. Elle nous apprend seulement que ces sentimens doivent être subordonnés à l'amour de l'humanité. *Je préfere, disoit un Philosophe, ma famille à moi, ma patrie à ma famille, & le genre humain à ma patrie.* Telle est la devise de l'homme vertueux.

Si on appelle *bien-être* tout ce qui est au-delà du besoin absolu, il s'ensuit que sacrifier son bien-être aux besoins d'autrui, est le grand principe de toutes les vertus sociales, & le remede à toutes les passions. Mais ce sacrifice est-il dans la nature, & en quoi doit-il consister ? Sans doute aucune loi naturelle ni positive ne peut nous obliger à aimer les

autres plus que nous ; cet héroïsme , si on peut appeller ainsi un sentiment absurde , ne sauroit être dans le cœur humain ; mais l'amour éclairé de notre propre bonheur nous montre comme des biens préférables à tous les autres , la paix avec nous-mêmes , & l'attachement de nos semblables ; & le moyen le plus sûr de nous procurer cette paix & cet attachement , est de disputer aux autres le moins qu'il est possible , la jouissance de ces biens de convention , si chers à l'avidité des hommes. Ainsi l'amour éclairé de nous-mêmes est le principe de tout sacrifice moral.

La disposition qui nous porte à ce sacrifice s'appelle désintéressement. On peut donc regarder le désintéressement comme la première des vertus morales. C'est en effet celle qui contribue le plus à conserver & à fortifier en nous toutes les autres. C'est aussi celle que les malhonnêtes gens connoissent le moins , celle à laquelle ils croient le moins , celle enfin qu'ils craignent ou qu'ils haïssent le plus dans ceux à qui ils sont forcés de l'accorder.

Pour fixer quelles sont les lois & les bornes du sacrifice que nous devons



aux autres, il faut distinguer deux sortes de nécessaire, l'absolu & le relatif. L'absolu est réglé par les besoins indispensables de la vie; le relatif par l'état & les circonstances. Le nécessaire relatif n'est donc pas égal pour tous les hommes; l'absolu même ne l'est pas; la vieillesse a plus de besoin que l'enfance, le mariage que le célibat, la foiblesse que la force, la maladie que la santé.

La Morale doit s'appliquer à fixer les bornes du nécessaire absolu & du nécessaire relatif. Il ne s'agit point sur cet article de recourir aux préceptes ni même aux conseils de la Religion; il s'agit de ce que la Philosophie & les lois rigoureuses de la société nous permettent ou nous ordonnent. Car des Elémens de Morale doivent être faits pour toutes les nations, même pour celles que la lumière de la Foi n'a pas éclairées.

Les bornes du nécessaire absolu sont fort étroites; un peu de justice & de bonne foi avec soi-même suffira pour les connoître. A l'égard du nécessaire relatif, la règle la plus sûre pour en juger est l'opinion publique; elle apprécie toujours équitablement les différens

besoins de chaque état. Un Citoyen auroit donc tort de régler en général son nécessaire relatif sur l'exemple de ses égaux ; parce que dans un mauvais gouvernement un état peu estimable en lui-même peut être le chemin de l'opulence, & par conséquent n'autorise pas à user avec faste des richesses qu'il a procurées. Mais au défaut du gouvernement la nation fait justice, & prononce sur ce qui est permis à chacun ; il ne s'agit que de savoir l'entendre.

Au reste une loi antérieure à toute considération sur le nécessaire relatif, c'est que dans les États où plusieurs citoyens manquent du nécessaire absolu (& ces états sont par malheur le plus grand nombre) tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent à l'État au moins une partie de ce qu'ils possèdent au-delà. Or quelle est cette partie qu'ils doivent, & qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la société dont ils sont membres ? La réponse à cette première question (g) renfermera

(g) Voici un calcul qui peut servir à nous faire entendre. Supposons en France vingt millions d'habitans, & dix mille millions de richesses ; c'est environ 500 livres par tête, auxquelles chaque citoyen a également droit & auxquelles même il auroit un droit absolu & rigoureux,



l'obligation étroite que la Morale nous impose. Mais quand on a satisfait à cette obligation, & qu'on voit encore une

si ces 500 livres étoient indispensables pour satisfaire au nécessaire absolu. Mais supposons que le nécessaire absolu se borne à 300 livres, & qu'il y ait dans la Société dix millions d'hommes dont le bien ne se monte qu'à 200 liv. Voilà donc 100 livres qui manquent à chacun de ces citoyens pour le nécessaire absolu; & par conséquent mille millions de richesses dont une portion de la Société est redevable à l'autre dans les regles de la plus exacte justice. Or la partie la plus riche de la Société possède huit mille millions, & comme nous supposons que trois cens livres suffisent au nécessaire absolu des dix millions d'hommes qui composent cette partie opulente, il s'en suit que cette partie a trois mille millions de nécessaire, & cinq mille millions de superflu. Sur ce superflu elle doit mille millions à l'autre partie, c'est donc un cinquieme de ce superflu qu'elle lui doit nécessairement. Donc dans la supposition présente, tout citoyen riche de plus de 300 livres, doit en rigueur à ses compatriotes le cinquieme du restant. L'exemple que nous donnons ici n'est qu'une ébauche légère du calcul moral que tout homme de bien doit avoir devant les yeux; nous y avons supposé que les citoyens les plus pauvres aient au moins 200 livres de revenu, & cette supposition peut être trop forte si une grande partie languit dans la misere; nous avons supposé d'un autre côté que 300 livres font le nécessaire absolu de chaque particulier, & cette supposition peut être trop peu favorable dans plusieurs cas, eu égard au sexe, à la constitution du corps, à l'éducation qu'on a reçue, & qui augmente nos besoins même malgré nous; mais encore une fois nous ne prétendons ici que donner un exemple du calcul que chaque citoyen est obligé de faire sur des *données* plus exactes; & nous ajoutons que ce calcul est un des principaux points qu'on doit traiter en Morale. Une des conséquences qu'on doit en tirer, & qui paroît mériter beaucoup d'attention, c'est que les charges publiques ne doivent être imposées

partie de ses semblables manquer du nécessaire par l'injustice & la barbarie du plus grand nombre des citoyens, n'est-il pas du devoir de l'homme vertueux de pousser le sacrifice plus loin, de se priver même tout à fait de son nécessaire relatif; & l'étendue plus ou moins grande de ce sacrifice n'est-elle pas la véritable mesure de la vertu?

Voilà les questions importantes qu'on doit traiter dans les élémens de la morale de l'homme. Cette science considérée sous ce point de vue devient une espece de tarif, mais un tarif qui doit effrayer toute ame honnête. Il fera voir à l'homme de bien que s'il lui est permis de désirer les richesses dans la vue d'en faire usage pour diminuer le nombre des malheureux, la crainte des injustices auxquelles l'opulence l'expose doit le consoler, quand il est réduit au pur nécessaire.

Le luxe est au nécessaire relatif ce que celui-ci est au nécessaire absolu; les lois morales sur le luxe doivent

que sur le nécessaire relatif des Citoyens, & jamais sur le nécessaire absolu. Celui qui n'a que du pain, ne doit rien à l'Etat, que d'y observer les lois, & d'exposer, s'il le faut, sa vie pour le défendre.

done



donc être encore plus rigoureuses que les lois sur le nécessaire relatif. On peut les réduire à ce principe sévère, mais vrai, que le luxe est un crime contre l'humanité, toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de là combien peu il y a d'occasions & de gouvernemens où le luxe soit permis, & qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité & de justice. Nous ne parlons ici que des maux civils du luxe, de ceux qu'il peut produire dans la société; que sera ce si on y joint les maux purement personnels, les vices qu'il produit ou qu'il nourrit dans ceux qui s'y livrent, en énervant leur ame, leur esprit & leur corps? Aussi plus l'amour de la patrie, le zèle pour sa défense, l'esprit de grandeur & de liberté sont en honneur dans une nation, plus le luxe y est pros crit ou méprisé; il est le fléau des Républiques, & l'instrument du despotisme des Tyrans.

Une autre question qui tient à celles du nécessaire absolu & relatif, est la question de l'usure, si agitée par les Philosophes & les Écrivains moraux.

Il ne feroit pas surprenant que sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres, les préceptes de la Religion allassent plus loin que ceux de la société ; mais pour bien connoître ce que la Religion ajoute à la Morale en cette matiere, il est du devoir du Philosophe d'examiner les regles que la raison & l'équité purement naturelle nous prescrivent ; En quoi consiste l'usure proprement dite ? Si ce qui est usure dans un cas peut ne pas l'être dans un autre, eu égard aux circonstances & aux personnes ? Si l'aliénation du fonds est nécessaire pour pouvoir exiger l'intérêt de l'argent ? Enfin si l'intérêt composé, c'est-à-dire l'intérêt de l'intérêt, est en lui-même plus contraire à la morale que l'intérêt simple ? On pourroit faire voir à cette occasion, (& c'est une observation que nous croyons nouvelle & importante) que si l'intérêt composé est plus onéreux au débiteur que l'intérêt simple, lorsque le débiteur s'acquie au-delà du tems par rapport auquel l'intérêt est fixé, l'intérêt composé est au contraire favorable au débiteur lorsqu'il s'acquie avant ce même tems; vérité de calcul qu'un Auteur de morale



peut mettre aisément à la portée de tout le monde (h).

(h) Pour rendre sensible à tous nos Lecteurs cette observation, supposons qu'un particulier prête à un autre une somme d'argent à 3 pour 1 d'intérêt par an ; cette usure exorbitante ne peut sans doute jamais être permise en morale, mais l'exemple est choisi pour rendre le calcul plus facile. Il est clair qu'au commencement de la 1<sup>re</sup> année, c'est-à-dire, dans l'instant du prêt, le débiteur devra simplement la somme prêtée 1 ; qu'au commencement de la deuxième année il devra la somme 4 ; & que cette somme 4 devant porter son intérêt à 3 pour 1, il fera dû au commencement de la troisième année la somme 4 plus 12, ou 16 ; en sorte que les sommes 1, 4, 16 dues au commencement de chaque année, c'est-à-dire à des intervalles égaux, formeront une proportion dans laquelle le troisième nombre contient le second, autant de fois que celui-ci contient le premier. Or par la même raison si on cherche la somme due au milieu de la première année, on trouvera que cette somme est 2, parce que la somme due au milieu de la première année doit former aussi une proportion semblable avec les sommes 1 & 4 dues au commencement & à la fin de cette année, & qu'en effet la somme 1 est contenue dans la somme 2 autant de fois que la somme 2 l'est dans la somme 4. Présentement, dans le cas de l'intérêt simple, le débiteur de la somme 4 au commencement de la deuxième année, ne devoit que la somme 7 & non 16 au commencement de la troisième ; mais au milieu de la première année il devoit la somme  $2 \frac{1}{2}$  ; car l'argent qu'il rapporte 3 pour 1 à la fin de l'année dans le cas de l'intérêt simple, & 6 (c'est-à-dire, le double de 3) à la fin de la deuxième année, doit rapporter  $\frac{3}{2}$ , c'est-à-dire, la moitié de 3, au milieu de la première année. Donc dans le cas de l'intérêt composé, le débiteur devra moins avant la fin de la première année, que dans le cas de l'intérêt simple. Donc si l'intérêt composé est favorable au créancier dans certains cas, il l'est au débi-

E ij

SCD LYON 1  
Mathématiques

Les lois naturelles , écrites ou non écrites , ont principalement pour but de conserver ou d'améliorer l'existence physique des citoyens ; mais outre cette existence , il en est encore une autre qu'on peut appeller existence morale , & qui ne doit pas leur être moins chere : elle est fondée sur l'estime & la confiance de leurs semblables , sentiment précieux sans lequel aucune société ne peut subsister.

Les citoyens ont trois especes d'existence morale. La premiere, qui consiste dans la réputation de *probité* , ne sauroit être trop ménagée dans ceux qui la méritent , & trop ouvertement attaquée dans ceux qui en sont indignes. La seconde , qui consiste dans la réputation de *vertu* , est moins rigoureusement nécessaire , & par conséquent , lorsqu'elle est usurpée , elle peut être attaquée avec plus de liberté ; mais elle

leur dans d'autres. La compensation , il est vrai , n'est pas égale , puisque l'avantage du débiteur finit avec la premiere année , & que celui du créancier commence alors pour aller toujours en croissant à mesure que le nombre des années augmente. Néanmoins il n'est pas inutile d'avoir fait cette remarque , ne fût-ce que pour montrer , que l'intérêt simple dans certains cas est moins favorable au débiteur que l'intérêt composé , si la convention est telle que le débiteur soit obligé de s'acquitter avant la fin de l'année de l'emprunt.



ne le fauroit être avec trop de circonspection & de justice. Enfin la troisieme est la réputation de *talent* & de *mérite*, qui moins nécessaire encore, peut aussi souffrir des attaques plus vives quand elle n'est pas méritée. Ces attaques sont l'objet de la critique; ainsi la critique est non-seulement permise, elle est encore utile & nécessaire, pourvu qu'on ne la confonde pas avec la satyre, dont le but est plutôt de nuire que d'éclairer. Mais c'est peut-être une des questions les plus délicates de la morale; que de marquer avec équité la différence précise de la satyre & de la critique; d'un côté la vanité offensée voit la satyre où elle n'est pas, de l'autre la malignité voudroit trop en reculer les bornes.

---

## I X.

*Morale des Législateurs.*

**N**ous avons donné dans l'article précédent le précis des grands objets sur lesquels doit porter la morale de l'homme. Celle des Législateurs a deux branches, ce que tout gouverne-

ment de quelqu'espece qu'il soit doit à chacun de ses membres, & ce que chaque espece particuliere de gouvernement doit à ceux qui lui sont fournis.

Conservation & tranquillité ; voilà ce que tout gouvernement doit à ses membres, & ce qu'il doit également à tous. Or c'est par les lois que tout gouvernement satisfait à ces deux points. Le premier principe de la morale des Législateurs est donc, qu'il n'y a de bon gouvernement que celui dans lequel les citoyens sont également protégés & également liés par les lois. Ils ont alors un même intérêt à se défendre & à se respecter les uns les autres ; & en ce sens ils sont égaux, non de cette égalité métaphysique, qui confond les fortunes, les honneurs & les conditions, mais d'une égalité qu'on peut appeller morale, & qui est plus importante à leur bonheur. L'égalité métaphysique est une chimere qui ne sauroit être le but des lois, & qui seroit plus nuisible qu'avantageuse. Etablissez cette égalité, vous verrez bientôt les membres de l'État s'isoler, l'anarchie naître & la société se dissoudre. Etablissez au contraire l'inégalité morale, vous verrez



une partie des membres opprimer l'autre, le despotisme prendre le dessus & la société s'anéantir.

Il en est des lois comme des sciences : ce n'est pas par le nombre des principes particuliers, c'est par la fécondité & l'application des principes généraux qu'on leur donne de l'étendue & de la force. Les lois sont de deux especes, criminelles ou civiles. Par rapport aux lois criminelles, la Morale s'attache à développer les principes qui doivent en diriger l'objet, l'établissement & l'exécution.

Les lois supposent qu'aucun citoyen ne doit se trouver par sa situation dans la nécessité absolue d'attenter à la vie ou à la fortune d'un autre. Elles ne doivent donc permettre d'attaquer la vie de son ennemi que pour défendre la sienne. Mais elles ne peuvent permettre en aucune occasion d'attaquer par des moyens violens la fortune de qui que ce soit ; non-seulement parce qu'elles doivent toujours offrir au citoyen des moyens de rentrer dans ce qu'on lui a ravi ; mais parce que l'œconomie & la balance de la société doit être telle, qu'aucun citoyen n'y soit malheureux sans l'avoir mérité ; ce qui lui ôte le

droit de dépouiller ou de vexer son semblable. Ce n'est pas à dire pourtant que dans une société mal gouvernée (comme la plupart le font) les citoyens malheureux puissent se procurer par des violences le nécessaire que la société leur refuse ; tolérer ces violences ne seroit dans l'état qu'un mal de plus. La punition des coupables est alors une espece de sacrifice que la société fait à son repos ; mais il seroit juste de joindre à ce sacrifice une punition beaucoup plus sévère de ceux qui gouvernent.

On peut distribuer les crimes en différentes classes ; dans la première sont ceux qui ôtent ou qui attaquent injustement la vie ; dans la seconde ceux qui attaquent l'honneur ; dans la troisième ceux qui attaquent les biens ; dans la quatrième ceux qui attaquent la tranquillité publique ; dans la cinquième ceux qui attaquent les mœurs. Les peines des crimes doivent leur être proportionnées ; ainsi ceux de la première espece doivent être punis par des peines capitales , ceux de la seconde par des peines infamantes , ceux de la troisième par la privation des biens , ceux de la quatrième par l'exil ou la prison , ceux



de la cinquieme par la honte & le mépris public. Telles sont en général les maximes que le droit naturel prescrit sur cette matiere, & qui ne doivent souffrir d'exceptions que le moins qu'il est possible. Car le crime doit être puni non-seulement à proportion du degré auquel le coupable a violé la loi, mais encore à proportion du rapport plus ou moins étroit, & plus ou moins direct de la loi au bien de la société. C'est la regle sur laquelle le Législateur doit juger du degré d'énormité des crimes, & sur-tout de la distinction qu'on doit y apporter, en les envisageant soit par rapport à la Religion, soit par rapport à la Morale purement humaine. Par-là on peut expliquer pourquoi le vol, par exemple, est puni par les lois beaucoup plus sévèrement que des crimes qui attaquent la Religion aussi directement que le vol; pourquoi la fornication, quoique beaucoup moins criminelle en elle-même que l'adultere caché, est cependant en un sens plus nuisible à la société humaine, puisqu'elle tend ou à multiplier dans l'État les citoyens malheureux & sans ressource, ou à faciliter la dépopulation par la ruine de la fécondité.

E v.

C'est ainsi que la Morale législative décide quelle doit être la peine des crimes, eu égard à leur objet, à leur nature, aux circonstances dans lesquelles ils ont été commis, à la forme du gouvernement, au caractère de la nation. C'est en conséquence des mêmes principes qu'elle examine; Si dans la punition des crimes il n'est pas quelquefois nécessaire d'aller au-delà des limites que la loi naturelle semble prescrire, & dans quel cas le Législateur y est obligé? Si on doit infliger des peines infamantes aux actions qui ne sont pas infames en elles-mêmes? Si le Juge doit suivre dans tous les cas la lettre de la loi? S'il peut être permis, dans quelque espèce de gouvernement que ce soit, de s'assurer, sans l'intervention des lois, de la personne d'un citoyen dangereux?

Nous ne faisons qu'indiquer ici ces différents points de la Morale des lois criminelles. Celle des lois civiles est plus courte. Il est en ce genre un grand nombre de questions sur lesquelles le Philosophe ne doit pas appuyer, à cause de l'arbitraire qu'elles renferment. Il doit se borner aux objets généraux de l'administration, examiner les cas où



l'on doit sacrifier le bien particulier au bien public, & ceux où il peut y avoir des exceptions à cette maxime; les principes qui rendent les impôts justes ou injustes; la différence de la dépendance civile, par laquelle les citoyens tiennent tous également au corps de l'Etat dont ils sont sujets, & de la dépendance domestique, par laquelle les enfans sont soumis à leurs peres, les femmes à leurs maris, les serviteurs à leurs maîtres; les bornes de la dépendance domestique où les citoyens peuvent être les uns des autres, & la nécessité de modifier cette dépendance sans la rompre, pour resserrer les liens de la dépendance civile; les lois du mariage, la plupart trop onéreuses au sexe le plus foible, parce qu'elles ont été faites par le plus fort; en un mot les maximes qui doivent servir de base aux grands principes du gouvernement. Le reste est la matiere de la Jurisprudence, science trop contentieuse & trop peu uniforme pour avoir place dans des élémens de Philosophie.

Enfin l'objet des Législateurs étant de procurer le plus grand bien de la société qu'ils gouvernent, ils doivent encore

engager les hommes à concourir à ce bien pour leur propre intérêt. Si le droit politique demande qu'un citoyen ne devienne pas trop puissant, le droit naturel exige qu'un citoyen utile soit récompensé. Les récompenses sont de deux especes, les richesses & les honneurs. Les richesses sont dues à ceux qui ont enrichi l'Etat, les honneurs à ceux qui l'ont honoré. Que les citoyens qui se plaignent d'être pauvres ou d'être oubliés, méditent cette regle, & qu'ils se jugent.

Comme le mérite, les talens & les services rendus à l'Etat sont personnels, les récompenses doivent l'être aussi. Ainsi la famille d'un citoyen, lorsqu'elle n'a d'autre mérite que celui de lui appartenir, ne devrait pas participer aux honneurs qu'on lui rend, si ce n'est autant que cette participation seroit elle-même un honneur de plus pour le citoyen. Cette participation devoit-elle donc s'étendre au-delà du tems où le citoyen peut en jouir, c'est à dire, au-delà de sa vie? Et la Noblesse héréditaire, sur-tout dans les pays où les Nobles ont beaucoup de prérogatives, n'a-t-elle pas l'inconvénient de faire jouir des avanta-



ges d'us au mérite, des hommes souvent inutiles, ou même nuisibles à la patrie ?

Si les honneurs ne se doivent qu'au mérite, ils ne doivent donc pas être la récompense de la fortune ; ils ne doivent donc pas se vendre. C'est à-peu-près, dit Platon, comme si on faisoit quelqu'un Général ou Pilote pour son argent. Ceux qui ont fait la meilleure apologie de cette vénalité, ont dit que dans des Etats despotiques, où le Prince gouverné par ses courtisans est exposé à faire de mauvais choix, le hasard donnera de meilleurs sujets que le choix du Prince, & que l'espérance de s'avancer par les richesses entretiendra l'industrie ; c'est-à-dire, à proprement parler, que la vénalité des honneurs ne devrait avoir lieu que dans un gouvernement dont le principe seroit mauvais, & le Chef indigne de l'être.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des principes purement moraux qui doivent guider & éclairer les Législateurs. La Religion par ses préceptes, ses conseils, ses récompenses & ses peines, est le complément des lois ; mais comment & jusqu'à quel point doit-elle en faire partie ? De-là plusieurs grandes ques-

tions qui appartiennent essentiellement à la Morale législative ; n'est-il pas nécessaire que les lois civiles & celles de la Religion soient séparées ? Que les unes & les autres n'aient rien de commun entre elles , ni quant aux obligations , ni quant aux peines ? Que la Religion n'ait aucune influence sur les effets civils, ni ceux-ci sur la Religion ? La tolérance de toutes les manières d'honorer l'Être suprême, ne feroit-elle pas l'effet infallible de cette distinction de lois ? Enfin dans des élémens de Morale législative ne doit-on pas établir l'esprit de douceur & de modération à l'égard de quelque culte que ce puisse être ? Cette dernière question est la plus facile à décider. En effet , parmi cette multitude de Religions qui couvrent la surface de la terre , il n'y a point de nation qui ne croie posséder la vraie ; ainsi des élémens de Morale devant embrasser tout l'univers , décideroient en pure perte de la prééminence d'une Religion sur une autre ; ils ne feroient là-dessus changer aucun peuple ; ils doivent donc se borner à conseiller aux hommes de se supporter sur ce point. D'ailleurs, si l'intolérance religieuse d'une société par



rapport à ses membres , étoit autorisée par la Morale , elle devroit l'être par les mêmes principes , de société à société ; or quel trouble affreux n'en résulteroit-il pas sur la surface de la terre ? Animés par un zele éclairé , nous envoyons nos Missionnaires à la Chine ; si les Chinois , poussés par un zele aveugle , en faisoient autant par rapport à nous , traînerions - nous leurs Missionnaires au supplice ? Nous nous bornerions à tâcher de les convertir.

Il faut donc bien distinguer l'esprit de tolérance , qui consiste à ne persécuter personne , d'avec l'esprit d'indifférence qui regarde toutes les Religions comme égales. Plût-à-Dieu que cette distinction , si essentielle & si juste , fût bien connue de toutes les Nations ! La Religion Chrétienne , qu'il est si important aux hommes de pratiquer , seroit plus aisée à leur faire connoître. Car la charité que cette Religion même nous oblige d'avoir pour ceux qui ont le malheur de l'ignorer , n'exclut pas les voies de douceur par lesquelles elle doit s'insinuer dans les esprits. Bien loin de rejeter ces moyens de persuasion , elle les favorise & les prépare ; sa nature est sans doute

de faire des profélytes , mais sans y employer l'autorité coactive. Les récompenses & les distinctions sont le seul ressort dont les Législateurs puissent se permettre de faire usage , pour mettre la véritable Religion en honneur. Par ce moyen elle acquerra de jour en jour des sectateurs d'autant plus fideles qu'ils seront volontaires. La persécution produiroit un effet tout opposé. Dans le premier cas , la vanité seule , sans aucun effort , détache insensiblement les hommes de leurs opinions, dans l'autre au contraire elle les y attache.

L'application de ces principes doit principalement avoir lieu , lorsqu'il y a dans un Etat deux Religions puissantes , rivales l'une de l'autre. Dans quelques gouvernemens on y a ajouté un autre moyen de miner insensiblement celle des deux Religions qu'on veut affoiblir , c'est d'ouvrir la porte à toutes les especes de culte. Ainsi , disent les partisans de ce systême , « pour prévenir ou faire » cesser une inondation dans certains » fleuves , on y ajoute de nouvelles » eaux , qui creusent le lit & rendent » le courant plus rapide ; au lieu de » faire au fleuve des saignées , qui en



» affoiblissant la rapidité des eaux , ne  
» seroient propres qu'à augmenter le  
» débordement. La rivalité de deux  
» Religions qui se disputent l'empire  
» chez un peuple , est plus propre à y  
» causer des désordres civils que le mê-  
» lange de cent Religions que l'Etat  
» tolere toutes , & qui se méprisent  
» mutuellement sans se craindre & sans  
» se nuire. Aussi l'Angleterre qui admet  
» toutes les manieres d'honorer Dieu  
» qu'il a plu aux hommes d'inventer ,  
» ne connoît pas ces disputes funestes  
» de Religion dont tant d'autres peuples  
» ont été la victime ». Nous n'exami-  
nerons pas si ce systême a été en effet  
utile à l'Angleterre ; mais il seroit peut  
être dangereux , & par rapport à la  
Religion , & par rapport à la politique ,  
d'en faire une regle générale.

L'intolérance en matiere de Religion  
( nous parlons toujours de l'intolérance  
qui persécute ) est d'autant plus injuste  
dans son principe & dans ses effets ,  
qu'en général les hommes sont assez  
portés d'eux-mêmes , ou à suivre la  
religion du pays qu'ils habitent , ou du  
moins à la respecter lorsqu'on ne les y  
force pas. Pour s'en convaincre il suffit  
de faire attention à l'horreur que les

incrédules même affectent pour ceux de leurs semblables qui embrassent une autre Religion que celle où ils sont nés. De la part d'un Chrétien persuadé, cette horreur est naturelle ; mais dans un homme qui regarde toutes les Religions comme aussi indifférentes que la manière de se vêtir, quel peut en être le principe ? Serait-ce pure inconséquence ? Serait-ce plutôt une suite de ce sentiment de respect pour la Religion de nos peres, que l'éducation a gravé dans nous, & auquel on obéit, même sans s'en appercevoir ?

Au reste, soit que l'Etat doive entrer ou non dans les questions de Religion, il doit au moins veiller avec soin à ce que les Ministres de la Religion ne deviennent pas trop puissans. Si leur pouvoir peut être de quelque utilité, c'est dans les Etats despotiques, pour servir de barrière à la tyrannie ; c'est-à-dire, que ce pouvoir n'est alors qu'un moindre mal opposé à un plus grand.

Ces principes généraux de la tolérance civile ( qu'il ne faut pas confondre encore une fois avec la tolérance ecclésiastique, c'est-à-dire, avec l'indifférence pour toute Religion ) nous ont paru mériter par leur importance



d'être indiqués ici avec quelque étendue , comme un des principaux points qu'on doit s'appliquer à traiter dans des élémens de Morale législative. Mais en laissant à chaque citoyen la liberté de penser en matière de Religion , lui laissera-t-on celle de parler & d'écrire ? La tolérance , ce me semble , ne doit pas aller jusques-là , sur-tout si les écrits & les discours dont il s'agit attaquent la Religion dans sa Morale. Cette sévérité s'étend même aux écrits qui attaquent le dogme , chez la plupart des Nations qui ont le bonheur de posséder la vraie Religion , & il seroit imprudent d'oser en cela blâmer leur conduite. Mais la question devient bien plus difficile à résoudre par rapport aux contrées dont les peuples sont engagés dans l'erreur ; sur-tout quand cette erreur est connue d'une grande partie de la nation , & que ceux qui gouvernent n'y participent pas , ou n'y sont soumis qu'en apparence. En effet , si d'un côté , comme le Christianisme nous l'enseigne , rien n'est plus déplorable que de laisser en matière de Religion toute une Nation plongée dans les ténèbres , de l'autre il est quelquefois plus nuisible qu'utile pour le repos de cette même Nation , de cher-

cher à lui arracher ce voile imposteur. On voit par-là avec combien de précautions & de sagesse cette question doit être discutée. Mais quelque méthode qu'on suive pour la résoudre, il est un principe que l'on ne doit pas oublier en la traitant, & qu'on ne sauroit trop inspirer à tous les citoyens : c'est qu'il y a de la démente à combattre la Religion si elle est vraie, & bien peu de mérite si elle est fausse.

On a quelquefois attaqué les adversaires déclarés du Christianisme par ce principe, qu'ils anéantissent autant qu'il est en eux le seul frein que puisse avoir le peuple. Il seroit dangereux, ce me semble, d'appuyer uniquement, comme ont fait quelques Ecrivains, sur cette considération purement politique. Ce seroit faire injure à la vraie Religion que de vouloir la conserver & la défendre par les mêmes vues qu'une invention purement humaine. Ce seroit d'ailleurs ignorer, que si la croyance d'un Dieu vengeur est un des plus puissants remparts que les Législateurs puissent opposer à la méchanceté des hommes, ce motif n'agit pas avec une égale force sur tous les esprits. La multitude, pour l'ordinaire, n'est vivement agitée que



par la crainte d'un mal ou l'espérance d'un bien présent. Une expérience triste, mais malheureusement trop vraie, prouve, à la honte de l'humanité, que les crimes qui sont punis par des lois se commettent peu, en comparaison de ceux dont l'Être suprême est le seul Témoin & le seul Juge, quoique la Loi Divine défende également les uns & les autres. Ainsi d'un côté les peines dont la Foi nous menace, sont par leur nature le frein le plus redoutable des crimes; de l'autre l'aveuglement de l'esprit humain empêche ce frein d'être aussi général qu'il pourroit l'être.

Il résulte de tout ce qu'on vient de dire, que dans les pays même où la tolérance civile est admise, le Moraliste ne doit pas établir cette règle, de ne jamais punir les écrits contre la Religion; mais qu'il doit laisser à la prudence du gouvernement & des Magistrats, à déterminer en ce genre ce qu'il vaut mieux ignorer que punir.

Quelques Philosophes de nos jours prétendent, que si l'on proscrie entièrement les ouvrages contre la Religion, il ne seroit peut-être pas moins à propos d'interdire aussi les écrits en sa fa-

» veur. « Dès qu'il n'y aura point, disent-  
» ils, d'adversaires déclarés, ces écrits  
» ne serviroient qu'à prouver aux sim-  
» ples que la Religion a des adversaires  
» secrets. D'ailleurs qu'ajouteront tous  
» ces ouvrages aux excellens Livres  
» déjà composés en faveur du Christia-  
» nisme ? Et qu'y ajoutent-ils souvent  
» en effet, que des argumens foibles &  
» mal présentés, qui prouvent plus  
» de zele que de lumiere, & qui peu-  
» vent donner aux incrédules une ap-  
»arence d'avantage » ? Nous conve-  
» nous que dans la supposition présente,  
» les apologies de la Religion seroient  
» moins nécessaires ; mais si cette cause  
» respectable peut être défendue, comme  
» nous n'en doutons point, par des rai-  
» sons victorieuses, nous ne voyons pas  
» qu'il puisse jamais être dangereux d'é-  
»crire en sa faveur, même sans avoir  
» d'adversaires à combattre. Penser au-  
» trement, ce seroit marquer une dé-  
» fiance condamnable, & injurieuse à la  
» vérité.

» Outre les lois générales qui ont rap-  
» port aux hommes considérés comme  
» membres d'une société quelconque,  
» chaque société particuliere a une forme



qui lui est propre ; & sa forme est principalement déterminée par deux choses ; par la nature des lois particulieres de chaque société , & par la nature de la puissance chargée de les faire observer. Cette puissance réside , ou dans le corps de l'Etat pris ensemble , ou dans une partie des citoyens , ou dans un seul ; ce qui constitue les trois especes de gouvernemens , Démocratique , Aristocratique , & Monarchique. Le détail de ce qui convient aux uns & aux autres n'appartient point à des élémens de Morale ; l'esquisse suivante offre les principaux points sur lesquels on doit s'arrêter.

D'un côté les abus sont plus sujets à s'introduire , & plus difficiles à guérir dans un grand que dans un petit Etat ; mais de l'autre un grand Etat a plus de ressources en lui-même pour sa conservation & pour sa défense. C'est donc une belle question de Morale législative , que de savoir s'il est bon qu'il y ait de grands Etats ; & quel est pour chaque Etat le degré d'étendue & le genre de gouvernement le plus convenable , suivant le caractère des peuples ?

Lorsque l'Etat en corps n'est pas dépositaire des lois , le corps particulier

ou le citoyen qui en est chargé, n'en est absolument que le dépositaire & non le maître; rien ne l'autorise à changer à son gré les lois. C'est en vertu d'une convention entre les membres que la société s'est formée; & tout engagement a des liens réciproques. Telle est la Morale de tous les Rois justes. Il répugne en effet à la nature de l'esprit & du cœur humain, qu'une multitude d'hommes ait dit sans condition à un seul ou à quelques-uns : *Commandez-nous, & nous vous obéirons.*

Sans discuter les avantages réciproques du gouvernement Républicain & du Monarchique, la Morale établit seulement, que la meilleure République est celle qui par la stabilité des lois & l'uniformité du gouvernement ressemble le mieux à une bonne Monarchie, & que la meilleure Monarchie est celle où le pouvoir n'est pas plus arbitraire que dans la République.

Les devoirs mutuels du gouvernement & des membres sont le fondement de la véritable liberté du citoyen, qu'on peut définir la dépendance des devoirs, & non des hommes. Plus le principe du gouvernement s'éloigne de cet esprit de liberté,



liberté, plus l'Etat est voisin de sa ruine. Le despotisme porte en lui-même sa cause de destruction, parce qu'une troupe d'esclaves se lasse bientôt de l'être, ou se laisse facilement subjuguier par les Etats voisins. Le tyrannicide est né du pouvoir arbitraire; & les peuples que la Religion n'a pas éclairés, ont honoré ce crime comme une vertu; mais la Religion apprend aux Chrétiens à regarder cette vie comme un état de souffrance, & à laisser à l'Être suprême la vengeance & la mort. Ce qu'il y a de singulier, & ce qu'il nous sera peut-être permis de remarquer en passant, comme une des plus étranges contradictions de l'esprit humain, c'est que les anciens Romains après avoir assassiné leurs tyrans, ne refusoient point d'en faire des Dieux; ils plaçoient dans le Ciel avec les Maîtres de l'Univers ceux qu'ils avoient crus indignes de vivre sur la terre avec les hommes. Il étoit décidé que le Chef de l'Empire devoit après sa mort être un Dieu, n'eût-il été qu'un monstre durant sa vie; le tyrannicide en délivroit, l'apothéose n'étoit qu'une vaine cérémonie,

qui sans engager le peuple à rien, pouvoit flatter sa vanité. Néron Dieu nuisoit moins à l'Empire que Néron homme.

---

## X.

*Morale des Etats.*

ENfin chaque Etat, outre ses lois particulieres, a aussi des lois à observer par rapport aux autres. Ces lois ne different point de celles que les membres d'une même société doivent observer mutuellement. La modération, l'équité, la bonne foi, les égards réciproques, en doivent être les grands principes. C'est là toute la base du droit des gens, & du droit de la guerre & de la paix. Cette Morale, il est vrai, n'est pas fort utile, eu égard au peu de moyens qu'elle a pour se faire pratiquer. La Morale de l'homme est assurée par les lois de chaque Etat qui veillent à ce qu'elle soit observée, & qui pour cela ont la force en main; la Morale des Législateurs est appuyée sur la dépendance réciproque du gouvernement & des sujets; mais les Etats sont les uns



par rapport aux autres , à-peu-près comme les hommes dans l'état de pure nature ; il n'y a point pour eux d'autorité coactive , la force seule peut régler leurs différens. Un citoyen est obligé d'observer les lois , même quand on ne les observe pas à son égard , parce que ces lois se sont chargées de sa défense ; il ne sauroit en être de même d'un Etat par rapport à un autre. Ainsi on punit les malfaiteurs , & on se soumet aux conquérans. Nous n'avons rien de plus à dire ici sur la Morale des Etats. On fera peut-être étonné du peu d'étendue que nous lui donnons dans cet Essai ; mais malheureusement pour le genre humain, elle est encore plus courte dans la pratique.

---

## X I.

*Morale du Citoyen.*

**L**A Morale du citoyen vient immédiatement après celle des Etats. Elle se réduit à être fidele observateur des lois civiles de sa patrie , & à se rendre le plus utile à ses concitoyens qu'il est possible.

F ij

Tout citoyen est redevable à sa patrie de trois choses ; de sa vie , de ses talens , & de la maniere de les employer.

Les lois de la société obligent ses membres de se conserver pour elles , & par conséquent leur défendent de disposer d'une vie qui appartient aux autres hommes presque autant qu'à eux. Voilà le principe que la Morale purement humaine nous offre contre le suicide. On demande si ce motif de conserver ses jours aura un pouvoir suffisant sur un malheureux accablé d'infortune , à qui la douleur & la misere ont rendu la vie à charge ? Nous répondons qu'alors ce motif doit être fortifié par d'autres plus puissans , que la révélation y ajoute. Aussi les seuls peuples chez lesquels le suicide ait été généralement flétri , sont ceux qui ont eu le bonheur d'embrasser le Christianisme. Chez les autres il est indistinctement permis , ou flétri seulement dans certains cas. Les Législateurs purement humains ont pensé qu'il étoit inutile d'infliger des peines à une action dont la nature nous éloigne assez d'elle-même , & que ces peines d'ailleurs étoient en pure perte , puisque le cou-



pable est celui à qui elles se font sentir le moins. Ils ont regardé le suicide, tantôt comme une action de pure démence, une maladie qu'il seroit injuste de punir, parce qu'elle suppose l'ame du coupable dans un état où il ne peut plus être utile à la société; tantôt comme une action de courage, qui *humainement parlant* suppose une ame ferme & peu commune. Tel a été le suicide de Caton d'Utique. Plusieurs Ecrivains ont très-injustement accusé cette action de foiblesse; ce n'étoit point par-là qu'il falloit l'attaquer. *Caton, disent-ils, fut un lâche de se donner la mort, il n'eut pas la force de survivre à la ruine de sa patrie.* Ces Ecrivains pourroient soutenir par les mêmes principes, que c'est une action de lâcheté que de ne pas tourner le dos à l'ennemi dans un combat, parce qu'on n'a pas le courage de supporter l'ignominie que cette fuite entraîne. De deux maux que Caton avoit devant les yeux, la mort ou la liberté anéantie, il choisit sans doute celui qui lui parut le moindre; mais le courage ne consiste pas à choisir le plus grand de deux maux; ce choix est aussi impossible que de desirer son malheur. Le

courage consistoit, dans la circonstance où se trouvoit Caton, à regarder comme le moindre des deux maux qu'il avoit à choisir, celui que la plûpart des hommes auroient regardé comme le plus grand. Si les lumieres de la Religion dont il étoit malheureusement privé lui eussent fait voir les peines éternelles attachées au suicide, il eût alors choisi de vivre, & de subir par obéissance à l'Être suprême, le joug de la tyrannie.

Mais quand une raison purement humaine pourroit excuser en certaines circonstances le suicide proprement dit que le Christianisme condamne, cette même raison n'en proscriit pas moins en toute occasion le suicide lent de soi-même, qui ne peut jamais avoir ni motif ni prétexte. De ce principe résulte une vérité que la Philosophie enseigne & que la Religion bien entendue confirme; c'est que les macérations indifférentes qui tendent à abrégér les jours, sont une faute contre la société, sans être un hommage à la Religion. S'il y a quelques exceptions à cette regle, la raison & le Christianisme nous apprennent qu'elles sont très-rares. L'Être suprême, par des motifs que nous devons



adorer sans les connoître, peut choisir parmi les êtres créés quelques victimes qui s'immolent à son service, mais il ne prétend pas que tous les hommes soient ses victimes. Il a pu se consacrer une Thébaïde dans un coin de la terre, mais il seroit contre ses lois & ses desseins que l'univers devînt une Thébaïde. Ces réflexions suffisent pour faire sentir sous quel point de vue le suicide doit être pros crit par la Morale.

Non-seulement le citoyen est redevable de sa vie à la société humaine ; il est encore redevable de ses talens à la société que le sort lui a donnée, ou qu'il s'est choisie. Nous disons qu'il s'est choisie. Car dans les gouvernemens qui ne sont pas absolument tyranniques, chaque membre de l'Etat, dès qu'il trouve sa condition trop onéreuse, est libre de renoncer à sa patrie pour en chercher une nouvelle. L'attachement si naturel & si général des hommes pour leur pays, est fondé ou sur le bonheur qu'ils y goûtent, ou sur l'incertitude de se trouver mieux ailleurs. Faites connoître aux peuples d'Asie nos gouvernemens modérés d'Europe, les despotes de l'Asie seront bientôt abandonnés de

leurs sujets ; faites connoître à chaque citoyen de l'Europe le gouvernement sous lequel il se trouvera le plus libre & le plus heureux , eu égard à ses talens , à ses mœurs , à son caractère , à sa fortune ; il n'y aura plus de patrie , chacun choisira la sienne. Mais la nature a prévenu ce désordre , en faisant craindre , même à la plupart des citoyens malheureux , de rendre par le changement leur situation plus fâcheuse.

Puisque tout citoyen , tant qu'il reste dans le sein de sa patrie , lui doit l'usage de ses talens , il doit les employer pour elle de la manière la plus utile. Cette maxime peut servir à résoudre la question si agitée dans ces derniers tems , jusqu'à quel point un citoyen peut se livrer à l'étude des Sciences & des Arts , & si cette étude n'est pas plus nuisible qu'avantageuse aux Etats ? Question qui a rapport à la Morale législative & à celle du citoyen , & qui peut bien mériter à ce double titre de trouver sa place dans des élémens de Morale. Sans prétendre ici la traiter à fond , il ne sera peut-être pas inutile d'exposer en peu de mots de quel côté la Morale doit l'envisager , & d'indiquer les moyens



de la résoudre en la décomposant.

Si on réduit l'homme aux connoissances de nécessité absolue, son cours d'étude ne fera pas long. La nature lui fait connoître ses besoins, & lui offre par ses différentes productions le moyen de les satisfaire. Cette même nature, paisiblement écoutée, lui apprend ses devoirs rigoureux envers les autres. En voilà assez pour former une société de Sauvages. On pourroit demander quels avantages réels un Etat policé peut avoir sur une société pareille. Cette question se réduit à décider, si l'éducation qui augmente tout à la fois nos connoissances & nos besoins, nous est plus avantageuse que nuisible; s'il nous est plus utile de multiplier nos plaisirs factices, & par conséquent de nous préparer des privations, que de nous borner aux plaisirs simples & toujours sûrs que la nature nous offre. Notre but en proposant ces questions, n'est point de faire regretter à personne l'état de sauvage; la vérité force seulement à dire, qu'en mettant à part la connoissance de la Religion, il ne paroît pas qu'on ait rendu beaucoup plus heureux le petit nombre de sauvages qu'on a

forcé de vivre parmi des peuples policés. Mais le même amour de la vérité oblige d'ajouter en même tems, que les regrets de ces sauvages sur leur premier état, ne prouveroient rien pour la préférence qu'on devoit lui accorder. Ces regrets seroient seulement une fuite de l'habitude, & de l'attachement naturel des hommes à la maniere de vivre qu'ils ont contractée dès l'enfance. Il s'agit donc uniquement de savoir si un citoyen, né & élevé parmi des peuples policés, y est plus ou moins heureux qu'un sauvage né & élevé parmi ses pareils. Le consentement des hommes semble avoir décidé cette question par le fait; la plûpart d'entr'eux ont cru qu'il leur étoit plus avantageux de vivre dans des Etats policés; & l'on ne peut guere accuser le genre humain d'être aveugle sur ses vrais avantages. Or la police des Etats suppose au moins quelque degré de culture & de connoissances dans les membres qui les composent; reste à examiner jusqu'où ces connoissances doivent être portées.

Nos connoissances sont de deux especes, utiles ou curieuses. Les connoissances utiles ne peuvent avoir que deux



objets, nos devoirs & nos besoins; les connoissances curieuses ont pour objet nos plaisirs, soit de l'esprit, soit du corps. Les connoissances utiles doivent nécessairement être cultivées dans une société policée; mais jusqu'où s'étendent les connoissances utiles? Il est évident qu'on peut resserrer ou augmenter cette étendue, selon que l'on aura plus ou moins égard aux différens degrés d'utilité.

Les connoissances d'utilité première, sont celles qui ont pour objet les besoins ou les devoirs communs à tous les hommes. Ensuite viennent les connoissances qui nous sont utiles par rapport à la société particulière dans laquelle nous vivons; savoir la connoissance des lois de cette société, & de ce que la nature fournit à nos besoins dans le pays que nous habitons. Enfin on doit placer au troisième rang les connoissances utiles à une société considérée dans son rapport aux autres.

Toutes les connoissances dont nous venons de faire mention doivent être cultivées dans une société policée. Il semble d'abord que cet objet ouvre un champ fort vaste; cependant ce champ

si vaste se resserre beaucoup, si on réduit ces connoissances à ce qu'elles ont d'absolument nécessaires.

A l'égard des connoissances simplement curieuses, il faut en distinguer de deux especes. Quelques-unes tiennent au moins indirectement aux connoissances utiles. Il doit donc être permis, il est même avantageux que ces Sciences soient cultivées avec quelque soin, surtout si elles dirigent leurs recherches vers les objets d'utilité.

Mais que dirons-nous des connoissances de pure spéculation, de celles qui ont pour unique but le plaisir ou l'ostentation de savoir ? Il semble que l'on ne doit s'appliquer à ces sortes de Sciences que faute de pouvoir être plus utile à sa nation. D'où il résulte qu'elles doivent être peu en honneur dans les Républiques, où chaque citoyen faisant une partie réelle & indispensable de l'Etat, est plus obligé de s'occuper d'objets utiles à l'Etat. Ces études sont donc réservées aux citoyens d'une Monarchie, que la constitution du gouvernement oblige d'y rester inutiles, & de chercher à adoucir leur oisiveté par des occupations sans conséquence.



Nous ne parlons encore ici que des Sciences purement spéculatives, qui renfermées dans un objet abstrait & difficile, ne sauroient être l'occupation ou l'amusement que d'un très-petit nombre de personnes. Il n'en est pas tout-à-fait de même des connoissances de pur agrément. Si leur culture ne peut être l'ouvrage que du talent & du génie, les fruits qui en naissent doivent être partagés & goûtés par la multitude. Ces connoissances pouvant contribuer à l'agrément de la société, sont sans doute préférables à cet égard aux connoissances de spéculation aride; mais cet avantage est compensé par un inconvénient considérable. En multipliant les plaisirs, elles en inspirent ou en entretiennent le goût, & ce goût est proche de l'excès & de la licence; il est plus facile de le réprimer que de le régler. Il seroit donc peut-être plus à propos que les hommes se fussent interdit les arts d'agrément que de s'y être livrés(i). Néanmoins ces arts d'agrément étant

(i) La plupart des arts, dit Xenophon, livre 5<sup>e</sup>. des *Dits mémorables*, corrompent le corps de ceux qui les exercent; ils obligent de s'asseoir à l'ombre & auprès du feu; on n'a de tems ni pour ses amis, ni pour la République.

une fois connus, ils peuvent, dans certains Etats, occuper un grand nombre de sujets oisifs, & les empêcher de rendre leur oisiveté nuisible. Nous passerions les bornes de cet Essai, si nous entrions dans un plus grand détail. Mais en considérant ainsi sous différens chefs la question proposée, & en la divisant en différentes branches, on pourra examiner, ce me semble, avec quelque précision, l'influence que la culture des Sciences & des beaux Arts peut avoir sur la Morale des Etats & sur celle du citoyen.

---

## X I I.

### *Morale du Philosophe.*

**V**ENONS à la Morale du Philosophe. Elle a pour but, ainsi que nous l'avons dit, la maniere dont nous devons penser pour nous rendre heureux indépendamment des autres. Cette maniere de penser se réduit à deux principes, au détachement des richesses & à celui des honneurs. Le premier entre dans la Morale de l'homme, & nous



en avons parlé; le second paroît tenir moins à cette Morale, parce que les honneurs ne font partie ni de notre véritable bien-être physique, ni même de l'existence morale à laquelle tous les citoyens ont un droit égal. Mais si le désintéressement sur les honneurs n'est pas d'obligation morale par rapport à la société, il n'est pas moins nécessaire à notre bonheur que le désintéressement sur les richesses. La raison permet sans doute d'être flatté des honneurs, mais sans les exiger ni les attendre; leur jouissance peut augmenter notre bonheur, leur privation ne doit point l'altérer. C'est en cela que consiste la vraie Philosophie, & non dans l'affectation à mépriser ce qu'on souhaite. C'est mettre un trop grand prix aux honneurs que de les fuir avec empressement ou de les rechercher avec avidité; le même excès de vanité produit ces deux effets contraires.

D'après ces principes la Morale établit & détermine jusqu'où il est permis de porter l'ambition. Cette passion, le plus grand mobile des actions & même des vertus des hommes, & que par cette raison il seroit dangereux de

vouloir éteindre, a cela de singulier, que lorsqu'elle est modérée, c'est un sentiment estimable, la suite & la preuve de l'élévation de l'ame, & que portée à l'excès, elle est le plus odieux & le plus funeste de tous les vices. En effet elle est le seul qui ne respecte rien, ni sang, ni liaisons, ni devoirs. L'avare est quelquefois généreux pour son ami, l'amant lui sacrifie quelquefois sa maîtresse, l'ambitieux sacrifie tout à l'objet qu'il veut atteindre ou qu'il possède. Aussi de tous les maux que les passions des hommes leur causent, les malheurs que l'ambition leur fait éprouver sont ceux qui excitent le moins la compassion du sage.

Pour réprimer plus efficacement l'ambition, la Morale nous fait sur-tout envisager les excès qui en sont la suite. C'est parce que l'ambition excessive est une passion si détestable, que l'envie en est une si honteuse. Ces deux passions ont leur source dans le même principe; l'ambition a seulement quelque chose de moins vil, en ce qu'elle se montre pour l'ordinaire à découvert, au lieu que l'envie agit en se cachant; elle suppose en effet, ou la connoissance secrète de



son infériorité & de son impuissance, ou ce qui est plus bas encore, le chagrin de la justice rendue à son inférieur, c'est-à-dire, le chagrin d'un bien fait à autrui qui n'est pas un mal pour soi; or aucun de ces deux sentimens n'est fait pour être mis au grand jour. L'envie suppose toujours au moins quelque mérite réel dans celui qui en est l'objet; elle est donc toujours injuste; c'est pour cela qu'elle se cache. Si l'objet de l'envie n'a qu'un mérite factice, d'emprunt ou de cabale, l'envie diminue à proportion, & se tourne bientôt en mépris pour celui qui reçoit les honneurs, pour ceux qui les donnent, & pour les honneurs même.

La jalousie en amour n'est pas du même genre que l'envie; c'est un sentiment plus naturel, & dont on a beaucoup moins à rougir. Elle n'est autre chose que la crainte d'être troublé dans la possession de ce qu'on aime. L'amour est un sentiment si exclusif, & qui anéantit tellement tous les autres, qu'il exige naturellement un retour semblable de la part de son objet. Ce n'est donc point en y attachant une idée de bassesse, que la Morale attaque la jalousie

en amour ; c'est en nous représentant les malheurs dont l'amour même est la source ; sentiment doux & terrible, qu'on peut demander si l'Être suprême a imprimé aux hommes dans sa faveur ou dans sa colere. Un Philosophe de nos jours examine dans un de ses ouvrages, pourquoi l'amour fait le bonheur de tous les êtres, & le malheur de l'homme : c'est, dit-il, qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon, & que le moral, c'est-à-dire le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce Philosophe n'a pas prétendu sans doute que le moral de l'amour n'ajoutât pas au plaisir physique ; l'expérience seroit contre lui : il n'a pas voulu dire non plus que le moral n'est qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaisir ; & combien peu de plaisirs ont un objet réel ! Il a voulu dire seulement que le moral de l'amour est ce qui en cause tous les maux, & en cela on ne peut que souscrire à son avis. Concluons seulement de cette triste vérité, que si des lumières supérieures à la raison ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre



de la nature , qui en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble avoir voulu nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné ; elle nous a , pour ainsi dire , placés sur le bord d'un précipice entre la douleur & la privation.

C'est donc le grand principe de la Morale du Philosophe , (& tel est le déplorable sort de la condition humaine ) qu'il faut presque toujours renoncer aux plaisirs pour éviter les maux qui en font la suite ordinaire. Cette existence insipide , qui nous fait supporter la vie sans nous y attacher , est pourtant l'objet de l'ambition & des efforts du sage ; & c'est en effet , tout mis en balance , la situation que notre condition présente nous doit faire désirer le plus. Encore la plupart des hommes sont-ils si à plaindre , qu'ils ne peuvent même par leurs soins se procurer cet état d'indifférence & de paix ; mille causes tendent à le troubler ; les unes , comme la douleur corporelle , sont absolument indépendantes de nous ; d'autres , comme le désir de la considération , des honneurs & de la gloire , ont leur source dans l'opinion des autres ,

qui n'est guere plus en notre pouvoir ; d'autres enfin ont leur origine dans notre propre opinion , mais n'en sont pas pour cela des tyrans moins funestes à notre tranquillité. Toutes les leçons de la Philosophie sur ce point seront bien foibles pour nous guérir , si la nature ne nous y a préparés d'avance par une disposition qui dépend principalement de la structure des organes. Il est vrai que cette insensibilité , soit physique , soit morale , a l'inconvénient de porter en même tems sur les plaisirs & sur les maux , & d'affoiblir les uns en adoucissant les autres ; comme l'extrême sensibilité à la douleur suppose aussi des organes plus propres à faire goûter les impressions agréables.

On voit par cet exposé , quels sont les principaux points de la Morale du Philosophe. Celle des Législateurs & celle des États ne regardent qu'un assez petit nombre d'hommes ; celle de l'homme & celle du citoyen intéressent chaque membre de la société ; mais elles ont , si on peut parler ainsi , des traits marqués & tranchans que chacun doit appercevoir sans peine ; la Morale du Philosophe a des nuances plus fines qui



ne peuvent être saisies que par des esprits justes & des ames fortes. Cette partie si importante de la science des mœurs en doit être le principal fruit, le but auquel doit aspirer tout homme qui pense; c'est par-là que des élémens de cette Science doivent se terminer. La Morale du Philosophe termine en même tems la partie de la Philosophie qui doit nous intéresser le plus, & qui contient l'art de raisonner, la connoissance de l'Être suprême, celle de nous-mêmes & de nos devoirs.

Nous fera-t-il permis de conclure ces élémens de Morale par un souhait que l'amour du bien public nous inspire, & dont il seroit à desirer qu'un citoyen Philosophe jugeât l'exécution digne de lui? Ce seroit celle d'un Catéchisme de Morale à l'usage & à la portée des enfans. Peut-être n'y auroit-il pas de moyen plus efficace de multiplier dans la société les hommes vertueux; on apprendroit de bonne heure à l'être par principes; & l'on fait quelle est sur notre ame la force des vérités qu'on y a gravées dès l'enfance. Il ne s'agiroit point dans cet ouvrage de raffiner & de discourir sur les notions qui servent de

base à la Morale ; on en trouveroit les maximes dans le cœur même des enfans , dans ce cœur où les passions & l'intérêt n'ont point encore obscurci la lumière naturelle. C'est peut-être à cet âge que le sentiment du juste & de l'injuste est le plus vif ; & quel avantage n'y auroit-il pas à le développer & à l'exercer de bonne heure ? Mais un Catéchisme de Morale ne devoit pas se borner à nous instruire de ce que nous devons aux autres. Il devoit insister aussi sur ce que nous nous devons à nous-mêmes ; nous inspirer les regles de conduite qui peuvent contribuer à nous rendre heureux , nous apprendre à aimer nos semblables & à les craindre , à mériter leur estime & à nous consoler de ne la pas obtenir , enfin à trouver en nous la récompense des sentimens honnêtes & des actions vertueuses. Un des points les plus importants , & en même tems les plus difficiles de l'éducation , est de faire connoître aux enfans jusqu'à quel degré ils doivent être sensibles à l'opinion des hommes : trop d'indifférence peut en faire des scélérats ; trop de sensibilité peut en faire des malheureux.



## XIII.

## GRAMMAIRE.

**A**vant que de finir la première partie de cet Essai, qui renferme les Sciences les plus nécessaires à l'homme, la Logique, la Métaphysique & la Morale, nous ne devons pas omettre une réflexion très-importante. Quoique nous ayons séparé ces différentes Sciences, pour les envisager chacune plus particulièrement, eu égard à la nature & à la différence de leur objet, elles sont cependant plus unies entr'elles & ont plus d'influence réciproque qu'on ne s'imagine; & par cette raison l'ordre le plus philosophique qu'on puisse suivre pour les bien traiter, est peut-être moins de les traiter séparément, que de les faire marcher de front, & comme rentrer l'une dans l'autre. En effet la Métaphysique a pour but d'examiner la génération de nos idées, & de prouver qu'elles viennent toutes de nos sensations. Or pour faire cet examen d'une manière complète, il faut montrer de

HOLBOV

quelle maniere nos sensations font naître en nous les idées qui en paroissent les moins dépendantes, comme celles du juste & de l'injuste. Ainsi les premières vérités de la Métaphysique sont essentiellement liées aux premières notions de la Morale; & dans une analyse philosophique on ne sauroit les séparer. D'un autre côté la Logique est l'art de comparer les idées entr'elles; or pour apprendre à les comparer, il est nécessaire d'en connoître la génération; la Métaphysique, sous ce point de vue, doit donc précéder la Logique. Mais en même tems on ne peut développer la génération des idées sans faire usage de l'art du raisonnement; ainsi la Logique doit précéder à cet égard l'examen de la génération des idées. Il est donc évidemment impossible de traiter séparément & distinctement l'une de ces trois Sciences, la Logique, la Métaphysique & la Morale, sans supposer quelques notions déjà acquises dans les deux autres. Or comment éviter cette apparence de *cercle vicieux*, si propre à jeter dans des élémens de Philosophie une espece de confusion, suite nécessaire & fâcheuse de l'ordre même qu'on voudroit



voudroit y observer ? Un peu d'attention à la marche de notre esprit dans l'analyse de ses perceptions , servira à nous faire éviter cet inconvénient. La faculté de juger , ainsi que celle de sentir , s'exerce en nous dès que nous commençons à exister ; à peine un enfant a-t-il des sensations qu'il les compare , qu'il connoît ce qui lui est utile ou nuisible , & par conséquent qu'il juge. Il y a donc en nous une logique naturelle & comme d'instinct , qui préside à nos premières opérations , & que le Philosophe doit supposer. La Logique considérée comme science , est l'art de faire des combinaisons plus composées & plus difficiles , & c'est de cet art que le Philosophe doit donner des regles. Ainsi il examinera d'abord comment nous connoissons par nos sensations l'existence des objets extérieurs ; il cherchera ensuite comment nos sensations produisent nos idées ; il jettera à cette occasion les premiers fondemens de la Morale , & renverra à la Morale proprement dite le détail & le développement des vérités qui portent sur ces fondemens inébranlables. La génération des idées étant suffisamment

connue, le Philosophe expliquera pour lors l'art de les comparer, c'est-à-dire, la Logique, pour passer de-là à la grande vérité de l'existence de Dieu, qui étant la plus utile application des regles du raisonnement, doit en être la premiere.

Mais une autre science qu'il ne faut pas séparer de la Logique & de la Métaphysique, & qui appartient essentiellement à l'une & à l'autre, c'est la Grammaire, ou l'art de parler. D'un côté la formation des Langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération de leurs idées; & de l'autre le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées, a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugemens que nous portons, ou que nous faisons porter aux autres. Ainsi c'est principalement par rapport à l'art de raisonner, & à celui d'analyser nos idées, que le Philosophe traite de la Grammaire. Par conséquent il doit se borner aux principes généraux de la formation des Langues; principes dont les regles de chaque Langue particuliere sont des applications faciles, ou des exceptions bizarres qui n'ont



d'autre raison que le caprice des Instituteurs. Le Grammairien Philosophe traitera donc des différentes especes de mots ; de ceux qui expriment des individus ; de ceux qui ne désignent que des êtres abstraits ; de ceux qui marquent les différentes manieres d'être , les différentes vues sous lesquelles l'esprit peut envisager un objet ; de ceux qui expriment des idées simples , & qui par conséquent n'étant point susceptibles de définition , peuvent être regardées comme les racines philosophiques des Langues, c'est-à-dire , comme les termes primitifs & fondamentaux qui servent à expliquer tous les autres ; de la maniere de reconnoître ces mots , & ceux qui renferment des idées composées, du sens propre des mots & de leur sens figuré ou métaphorique ; de la nécessité de bien distinguer ces différens sens , pour éviter les erreurs où l'on s'expose quand on les confond ; enfin de la maniere dont on peut apprendre les Langues dans lesquelles on connoît un certain nombre de mots , en se servant de la signification connue de ces mots pour découvrir celle des autres. Car il n'est point de Langue que nous

ne puissions apprendre comme nous avons appris notre langue maternelle, dans laquelle il a fallu que nous trouvassions de nous-mêmes, sans le secours des maîtres ni des livres, le sens d'un très-grand nombre de mots, & en général de tous ceux qui n'expriment point des individus réels & physiques. C'est par des combinaisons plus ou moins réitérées, & quelquefois très-multipliées & très-fines, que nous sommes parvenus à connoître la signification de ces termes. Aussi le plus grand effort d'esprit est-il peut-être celui que nous faisons en apprenant à parler. L'homme le plus stupide en apparence y parvient néanmoins, & nous montre de quel degré de patience & de sagacité le besoin nous rend capables.

Outre les différens sens dont un même mot est susceptible, le Grammairien Philosophe traite aussi des différens mots susceptibles d'un même sens, & qu'on appelle *synonimes*. On peut donner ce nom, ou à des mots qui ont absolument & rigoureusement le même sens, & qui peuvent en toute occasion être substitués indifféremment l'un à l'autre; ou à des mots qui présentent



la même idée avec de légères variétés qui la modifient, de manière qu'il soit permis d'employer l'un à la place de l'autre, dans les occasions où l'on n'aura pas besoin de faire sentir ces variétés. Ce seroit peut-être un défaut dans une Langue que d'avoir des synonymes de la première espèce; mais c'en seroit un beaucoup plus grand que de manquer de synonymes du second genre. Une telle Langue seroit nécessairement pauvre & sans aucune finesse. En effet, ce qui constitue deux ou plusieurs mots synonymes, c'est d'abord un sens général qui est commun à ces mots; & ce qui fait ensuite que ces mots ne sont pas toujours synonymes, ce sont des nuances souvent délicates & que quelquefois presque imperceptibles, qui modifient ce sens primitif & général; ainsi toutes les fois que par la nature du sujet qu'on traite, on n'a point à exprimer ces nuances, & qu'on n'a besoin que du sens général, chacun des synonymes peut être indifféremment mis en usage; par conséquent s'il y a une langue dans laquelle on ne puisse jamais employer indifféremment deux mots l'un pour l'autre, il faut en conclure que le sens

de ces mots differe , non par des nuances fines , mais par des différences très-marquées & très-grossieres ; les mots de la Langue n'exprimeront donc plus ces nuances , & dès - lors la langue sera pauvre & sans finesse.

Après avoir détaillé dans la Grammaire Philosophique ce qui regarde les mots , on passera à la *proposition* , qui n'est autre chose qu'un jugement énoncé. On en considérera les différentes parties & les différentes especes , & l'on pourra donner en conséquence les principes généraux de la *Construction* ; c'est-à-dire , les regles pour s'énoncer clairement dans quelque Langue que ce puisse être. On examinera à cette occasion la question si souvent agitée , & qui peut-être est encore à résoudre , s'il y a dans certaines Langues une *inversion* proprement dite , & en quoi cette inversion consiste ? Il ne peut y avoir d'inversion proprement dite , que dans le cas où l'ordre des mots d'une proposition differe de l'ordre des idées que ces mots expriment. La question de l'inversion consiste donc à savoir suivant quel ordre les idées renfermées dans une proposition , se présentent à



l'esprit de celui qui l'énonce. Or s'il est très-difficile, pour ne rien dire de plus, de fixer & de déterminer cet ordre, à cause de la rapidité avec laquelle nos idées se succèdent; s'il est même plus que vraisemblable, comme on l'a déjà remarqué, que notre esprit a souvent plusieurs idées à la fois; si le nombre de ces idées qui peuvent en même tems nous être présentes, est plus ou moins grand suivant le degré d'attention & la nature des esprits; le moyen d'établir des regles lumineuses & générales sur l'ordre naturel des idées, & par conséquent sur celui des mots dans les jugemens que nous énonçons?

Ces différentes questions sont les principaux points sur lesquels doit rouler la Grammaire Philosophique; le reste doit être abandonné aux Grammaires particulières de chaque Langue.



## XIV.

## MATHÉMATIQUES.

*Algebre.*

**D**ieu, l'homme, & la nature; voilà, suivant la division générale de l'Encyclopédie, les trois grands objets de l'étude du Philosophe. Nous venons de voir quelle route il doit suivre dans l'étude des deux premiers; le troisieme, quoique moins important, présente un champ beaucoup plus vaste, par la multitude des parties qu'il renferme, & par les lumieres que nous y pouvons acquérir. Car telle est la fatalité attachée à l'esprit humain, que moins un sujet l'intéresse, plus il trouve presque toujours de facilité pour le connoître; & cela est si vrai, que dans l'étude même de la nature, les premiers principes, dont il nous importeroit le plus d'être instruits, sont absolument cachés pour nous. Mais sans nous consumer en regrets inutiles sur les biens dont nous sommes privés, profitons de ceux dont il nous est permis de jouir.



L'étude de la nature est celle des propriétés des corps; & leurs propriétés dépendent de deux choses, de leur mouvement & de leur figure. Ains les Sciences qui s'occupent de ces deux points, c'est-à-dire, la Méchanique & la Géométrie, sont les deux clefs indispensablement nécessaires de la Physique. La Géométrie qui doit précéder, comme plus simple, doit elle-même être précédée par une autre Science plus universelle, celle qui traite des propriétés de la grandeur en général, & qu'on appelle Algebre. Deux raisons doivent donner à cette Science un rang distingué dans les élémens de Philosophie. La premiere, c'est que la connoissance de l'Algebre facilite infiniment l'étude de la Géométrie & de la Méchanique, & qu'elle est même absolument nécessaire à la partie transcendante de ces deux Sciences, dont la Physique, prise dans toute son étendue, ne sauroit se passer. La seconde, c'est que s'il y a des Sciences qui doivent avoir place par préférence dans des élémens de Philosophie, ce sont sans doute celles qui renferment les connoissances les plus certaines accordées à nos lumieres

naturelles. Or l'Algebre tient le premier rang parmi ces Sciences, puisqu'elle est l'instrument des découvertes que nous pouvons faire sur la grandeur.

Néanmoins toute certaine qu'elle est dans ses principes, & dans les conséquences qu'elle en tire, il faut avouer qu'elle n'est pas encore tout-à-fait exemte d'obscurité à certains égards(k). Est-ce la faute de l'Algebre? Ne seroit-ce pas plutôt celle des Auteurs qui l'ont traitée jusqu'ici? Que la Méchanique, que la Géométrie même nous laissent dans l'esprit quelques nuages sur des propositions démontrées d'ailleurs, on peut n'en être pas étonné. L'objet de ces deux Sciences est matériel & sensible, & la connoissance parfaite de cet objet tient à celle des corps & de l'étendue dont nous ignorons la nature. Mais les principes de l'Algebre ne portent que sur des notions purement intellectuelles, sur des idées que nous nous formons à nous-mêmes par abstraction, en simplifiant & en généralisant des idées premières; ainsi ces principes ne

(k) Pour n'en citer qu'un seul exemple, je ne connois aucun ouvrage où ce qui regarde la théorie des quantités négatives soit parfaitement éclairci.



contiennent proprement que ce que nous y avons mis, & ce qu'il y a de plus simple dans nos perceptions; ils sont en quelque façon notre ouvrage; comment peuvent-ils donc, par rapport à l'évidence, laisser encore quelque chose à desirer?

Il y a lieu de croire que ces principes avoient dans l'esprit des inventeurs toute la netteté dont ils sont susceptibles; mais remplis & vivement pénétrés de ce qu'ils concevoient, ces grands génies ont cherché le moyen le plus simple & le plus court de rendre leurs idées; ils ont en conséquence imaginé des regles de calcul qui sont le résultat & le précis d'un grand nombre de combinaisons; & c'est dans ce résultat extrêmement réduit qu'ils ont caché leur marche; ils n'en ont montré que le terme sans en détailler les progrès. L'Algebre est une espece de Langue qui a, comme les autres, sa Métaphysique; cette Métaphysique a présidé à la formation de la Langue; mais quoiqu'elle soit implicitement contenue dans les regles, elle n'y est pas développée; le vulgaire ne jouit que du résultat; l'homme éclairé voit le germe qui l'a

produit; à-peu-près comme les Grammairiens ordinaires pratiquent aveuglément les regles du langage, dont l'esprit n'est senti & apperçu que par les Philosophes.

Cette Métaphysique simple & lumineuse qui a guidé les inventeurs, est donc la partie que le Philosophe doit s'appliquer à développer dans des élémens d'Algebre; les opérations de calcul les plus simples suffiront pour la faire entendre. A l'égard des opérations plus compliquées, qui ne renferment que des difficultés de pratique, on pourra en supprimer le détail, suffisamment expliqué dans une infinité d'ouvrages. Par ce moyen l'Algebre ne tiendra pas beaucoup de place dans des élémens de Philosophie; mais en la resserrant dans ce peu d'espace, on pourroit la présenter sous une forme présqu'entièrement nouvelle.

Il seroit peut-être à propos de ne faire précéder la Géométrie élémentaire que par la partie de l'Algebre qui est absolument nécessaire à cette Géométrie, c'est-à-dire, par la théorie des proportions; on renverroit à la suite des élémens de Géométrie, les autres



recherches dont l'Algebre s'occupe , entr'autres l'Analyse mathématique, ou la méthode pour résoudre les problèmes par le secours de l'Algebre. Il y a cette différence en Mathématique , entre l'Algebre & l'Analyse , que l'Algebre est la science du calcul des grandeurs en général , & que l'Analyse est le moyen d'employer l'Algebre à la solution des problèmes. L'usage que l'analyse mathématique fait de l'Algebre pour trouver les inconnues au moyen des connues , est ce qui la distingue de l'analyse logique , qui n'est autre chose en général que l'art de découvrir ce qu'on ne connoît pas par le moyen de ce qu'on connoît. Tout Algébriste se sert de l'analyse logique pour commencer & pour conduire le calcul ; mais en même tems le secours de l'Algebre facilite extrêmement l'application de cette analyse à la solution des problèmes.



## X V.

## G É O M É T R I E.

**M**Uni des premières notions de l'Algebre, le Philosophe s'en sert pour passer à la Géométrie, qui est la science des propriétés de l'étendue, en tant qu'on la considère comme simplement étendue & figurée. C'est pour déterminer plus facilement les propriétés de l'étendue, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'on y considère d'abord une seule dimension, c'est-à-dire, la longueur ou la *ligne*, ensuite deux dimensions qui constituent la *surface*, enfin les trois dimensions ensemble, d'où résulte la *solidité*. C'est donc par une simple abstraction de l'esprit que le Géometre envisage les lignes comme sans largeur, & les surfaces comme sans profondeur. Ainsi les vérités que la Géométrie démontre sur l'étendue sont des vérités purement hypothétiques. Ces vérités cependant n'en sont pas moins utiles, eu égard aux conséquences pratiques qui en



résultent. Il est aisé de le faire sentir par une comparaison tirée de la Géométrie même. On connoît dans cette Science des lignes courbes qui doivent s'approcher continuellement d'une ligne droite, sans la rencontrer jamais, & qui néanmoins, étant tracées sur le papier, se confondent sensiblement avec cette ligne droite au bout d'un assez petit espace. Il en est de même des propositions de Géométrie; elles sont la limite intellectuelle des vérités physiques, le terme dont celles-ci peuvent approcher aussi près qu'on le desire, sans jamais y arriver exactement. Mais si les théorèmes mathématiques n'ont pas rigoureusement lieu dans la nature, ils servent du moins à résoudre, avec une précision suffisante pour la pratique, les différentes questions qu'on peut se proposer sur l'étendue. Dans l'Univers il n'y a point de cercle parfait, mais plus un cercle approchera de l'être, plus il approchera des propriétés rigoureuses du cercle parfait que la Géométrie démontre; & il peut en approcher à un degré suffisant pour notre usage. Il en est de même des autres figures dont la Géométrie détaille

les propriétés. Pour démontrer en toute rigueur les vérités relatives à la figure des corps, on est obligé de supposer dans cette figure une perfection arbitraire qui n'y fauroit être. En effet si le cercle, par exemple, n'est pas supposé rigoureux, il faudra autant de théorèmes différens sur le cercle qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait; & ces figures elles-mêmes pourront encore être absolument hypothétiques, & n'avoir point de modele existant dans la nature. Les lignes qu'on considère dans la Géométrie usuelle, ne sont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes, les surfaces ne sont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes; mais il est nécessaire de les supposer telles, pour arriver à des vérités fixes & déterminées, dont on puisse faire ensuite l'application plus ou moins exacte aux lignes & aux surfaces physiques.

Ces réflexions suffiront pour répondre à deux especes de censeurs de la Géométrie; les uns, ce sont les Sceptiques, accusent les théorèmes mathématiques de fausseté, comme supposant



ce qui n'existe pas ; les autres , ce sont les Physiciens ignorans en Mathématique , regardent les vérités de Géométrie comme fondées sur des hypothèses arbitraires , & comme des jeux d'esprit qui n'ont point d'application. L'usage qu'on fait tous les jours de la Géométrie spéculative pour résoudre les questions de Géométrie pratique , doit fermer la bouche aux uns & aux autres.

La seule maniere de bien traiter les élémens d'une Science exacte & rigoureuse , c'est d'y mettre toute la rigueur & l'exactitude possible. Nous doutons par cette raison , si on doit absolument suivre dans des élémens de Géométrie la méthode des inventeurs. Une telle méthode engage presque nécessairement à supposer comme vraies différentes propositions que les inventeurs ont apperçues comme d'un coup d'œil , mais dont la démonstration est nécessaire en rigueur géométrique.

Il n'en est pas de même de l'Algebre : Comme c'est une science purement intellectuelle & abstraite , dont l'objet n'existe point hors de nous , non-seulement on peut la traiter d'une maniere également facile & rigoureuse en

s'affujettissant à la marche des inventeurs, mais c'est la meilleure méthode qu'on puisse employer pour développer les élémens de cette science. Il suffit pour cela de suivre l'ordre naturel des opérations de l'esprit, en s'épargnant seulement les tentatives inutiles ou fausses, que tout inventeur fait presque nécessairement, avant d'arriver au but qu'il se propose.

Nous sommes pourtant bien éloignés de désapprouver sans restriction l'usage qu'on peut faire dans des élémens de Géométrie de la méthode des inventeurs. Comme elle a le précieux avantage de piquer la curiosité, de faire pressentir à chaque pas celui qui doit suivre, & de ne point effrayer l'esprit par un appareil trop scientifique, nous la croyons très-propre à ceux qui n'ont pas pour but de se rendre profonds Mathématiciens; mais les esprits que la nature a destinés à faire des progrès dans cette Science, doivent préférer la méthode rigoureuse.

Cependant pour arriver à cette rigueur exacte, il ne faut pas chercher une rigueur imaginaire. Nous avons déjà vu de quelle inutilité sont pour cet



objet les axiomes dont les Géometres font si souvent usage ; nous avons observé de plus qu'en Géométrie on doit supposer l'étendue telle que tous les hommes la conçoivent , sans se mettre en peine des objections & des subtilités scholastiques , ajoutons qu'on doit supposer de même dans les élémens de Géométrie les idées abstraites de surface plane & de ligne droite , sans faire de vains efforts pour réduire ces idées à quelque notion plus simple. N'imitons pas un Géometre moderne , qui par la seule idée d'un fil tendu , croit pouvoir démontrer les propriétés de la ligne droite indépendamment du plan ; & qui ne se permet pas même cette hypothese, qu'on peut imaginer une ligne droite menée d'un point à un autre sur une surface plane ; comme si la supposition d'un fil tendu pour représenter une ligne droite , étoit plus simple & plus rigoureuse que l'hypothese dont on vient de parler ; ou plutôt comme si cette supposition n'avoit pas l'inconvénient de représenter par une image physique imparfaite & grossiere, une hypothese mathématique & rigoureuse.

Nous ne prétendons pas pour cela

qu'on doive supprimer des élémens de Géométrie les définitions de la surface plane & de la ligne droite. Ces définitions sont nécessaires ; car on ne sauroit connoître les propriétés des lignes droites & des surfaces planes sans partir de quelque propriété simple de ces lignes & de ces surfaces, qui puisse être apperçue à la première vue de l'esprit, & par conséquent être prise pour leur définition. Ainsi on définit la ligne droite, la ligne la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre ; & la surface plane, celle à laquelle une ligne droite se peut appliquer en tout sens. Mais ces deux définitions, quoique peut-être préférables à toutes celles qu'on pourroit imaginer, ne renferment pas l'idée primitive que nous nous formons de la ligne droite & de la surface plane ; idée si simple, & pour ainsi dire, si indivisible & si une, qu'une définition ne peut la rendre plus claire, soit par la nature de cette idée même, soit par l'imperfection du langage.

En général les définitions sont ce qui mérite le plus d'attention dans des élémens de Géométrie, & d'où dépend



sur-tout la perfection de ces élémens. C'est pourtant ce qu'on a le plus souvent négligé dans les élémens modernes. Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur de l'*Art de penser* définit l'angle, l'ouverture de deux lignes qui se rencontrent ; & il reprend Euclide d'avoir appelé l'angle un espace ; la définition d'Euclide peut être défectueuse , mais ce n'est pas par le côté qu'on lui reproche ; car l'idée de l'ouverture formée par deux lignes suppose nécessairement celle de l'espace que ces lignes renferment.

Outre les définitions auxquelles on ne sauroit apporter trop de soin , le Philosophe doit encore avoir égard, dans les élémens de Géométrie , à deux autres points très-importans ; aux propositions fondamentales & à la maniere de démontrer.

Les propositions fondamentales peuvent être réduites à deux ; la mesure des angles par les arcs de cercle , & le principe de la superposition. Ce dernier principe n'est point , comme l'ont prétendu plusieurs Géometres , une méthode de démontrer peu exacte & purement mécanique. La superposition ,

relle que les Mathématiciens la conçoivent, ne consiste pas à appliquer grossièrement une figure sur une autre, pour juger par les yeux de leur égalité ou de leur différence, comme un ouvrier applique son pié sur une ligne pour la mesurer; elle consiste à imaginer une figure transportée sur une autre, & à conclure de l'égalité supposée de certaines parties de deux figures, la coincidence de ces parties entr'elles, & de leur coincidence la coincidence du reste: d'où résulte l'égalité & la similitude parfaite des figures entieres. Cette maniere de démontrer a donc l'avantage, non-seulement de rendre les vérités palpables, mais d'être encore la plus rigoureuse & la plus simple qu'il est possible, en un mot de satisfaire l'esprit en parlant aux yeux.

Les démonstrations qu'on peut employer en Géométrie sont de deux especes, directes ou indirectes. Les premières sont immédiatement déduites de la notion même de l'objet dont on veut établir quelque propriété; ce sont celles qu'on doit employer de préférence, parce qu'elles éclairent en même tems qu'elles convainquent. Mais si le nombre



de nos connoissances certaines est fort petit , celui de nos connoissances directes l'est encore davantage. Nous ignorons , par rapport à un grand nombre d'objets , ce qu'ils sont & ce qu'ils ne sont pas ; & nous n'avons sur beaucoup d'autres que ces idées négatives , c'est-à-dire , nous savons ce qu'ils ne sont pas bien mieux que ce qu'ils sont ; heureux encore dans notre indigence de posséder cette connoissance imparfaite & tronquée , qui n'est qu'une maniere un peu plus raisonnée & un peu plus douce d'être ignorans. Or dans tous ces cas on sera forcé d'avoir recours aux démonstrations indirectes. Les principales démonstrations de ce genre sont connues sous le nom de *réduction à l'absurde* ; elles consistent à prouver une vérité par les absurdités qui s'enfuivroient si on ne l'admettoit pas. Dans cette classe doivent être placées toutes les démonstrations qui regardent les incommensurables , c'est-à-dire , les grandeurs qui n'ont aucune commune mesure entr'elles. En effet l'idée de l'infini entre nécessairement dans celle de ces sortes de quantités ; or nous n'avons de l'infini qu'une idée

négative, puisque nous ne le concevons que par la négation du fini ; le mot même d'*infini* en est la preuve.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent sur la maniere de bien traiter les élémens de Géométrie, doit nous faire conclure que de tels élémens ne sont pas l'ouvrage d'un Géometre ordinaire ; qu'il n'y a même aucun Géometre au-dessus d'une pareille entreprise, & que les Descartes, les Newton, les Leibnitz, n'eussent pas été de trop pour la bien exécuter. Cependant il n'y a peut-être point de science dans laquelle on ait tant multiplié les élémens, sans compter ceux dont nous serons sans doute accablés encore ; & on peut remarquer que parmi cette multitude de Géometres élémentaires, il n'y en a presque pas un qui dans sa Préface ne dise plus ou moins de mal de ses prédécesseurs. Un ouvrage en ce genre, qui seroit au gré de tout le monde, est encore à faire ; mais c'est peut-être une entreprise chimérique que de prétendre faire au gré de tout le monde un pareil ouvrage. Les différentes vues dans lesquelles on peut étudier les élémens de Géométrie, rendent ces élémens suscep-

tibles



ceptibles de différentes formes dont chacune peut avoir son avantage. Il ne s'agit ici que de savoir quelle est la meilleure qu'on puisse leur donner dans des élémens de Philosophie ; & c'est surquoi nous avons tâché de proposer nos vues.

Mais ce qui rend la plupart des élémens de Géométrie si défectueux, c'est moins encore le plan suivant lequel on les traite, que l'incapacité de ceux qui l'exécutent. Ces élémens sont pour l'ordinaire l'ouvrage de Mathématiciens médiocres, dont les connoissances finissent où se termine leur livre, & qui par cela même sont incapables de faire en ce genre un livre utile. Car il ne faut pas s'imaginer que pour avoir effleuré les principes d'une science, on soit en état de l'enseigner. C'est à ce préjugé, fruit de la vanité & de l'ignorance, qu'on doit attribuer l'extrême disette où nous sommes presque en chaque science de bons élémens. L'élève à peine sorti des premiers sentiers, encore frappé des difficultés qu'il a éprouvées, & que souvent même il n'a surmontées qu'en partie, entreprend de les faire connoître & surmonter aux

autres. Censeur & plagiaire tout ensemble de ceux qui l'ont précédé, il copie, transforme, étend, renverse, resserre, obscurcit, prend ses idées informes & confuses pour des idées claires, & l'envie qu'il a d'être auteur pour le desir d'être utile. C'est un homme qui ayant parcouru un labyrinthe à tâtons, croit pouvoir en donner le plan. D'un autre côté les Maîtres de l'Art, qui par une étude longue & assidue en ont vaincu les difficultés & connu les finesse, dédaignent de revenir sur leurs pas pour faciliter aux autres le chemin qu'ils ont eu tant de peine à se frayer eux-mêmes; ou peut-être frappés encore de la multitude & de la nature des obstacles qu'ils ont surmontés, ils redoutent le travail qui seroit nécessaire pour les applanir, & que la multitude sentiroit trop peu pour leur en tenir compte. Uniquement occupés de faire de nouveaux progrès dans l'Art, pour s'élever, s'il leur est possible, au-dessus de leurs prédécesseurs & de leurs contemporains, & plus jaloux de l'admiration que de la reconnoissance publique, ils ne pensent qu'à découvrir & à jouir, & préfèrent



la gloire d'augmenter l'édifice au soin d'en éclairer l'entrée. Ils pensent que celui qui apportera comme eux dans l'étude des Sciences un génie fait pour les approfondir, n'aura pas besoin d'autres élémens que de ceux qui les ont guidés eux-mêmes; qu'en lui la nature & les réflexions suppléeront aux livres; & qu'il est inutile de faciliter aux esprits lents & communs, des connoissances qu'ils ne pourront jamais se rendre propres, puisqu'ils n'y pourront rien ajouter. Un peu plus de réflexion eût fait sentir combien cette maniere de penser est nuisible à la gloire & au progrès des Sciences; à leur gloire, parce qu'en les mettant à portée d'un plus grand nombre de personnes, on se procure un plus grand nombre de juges éclairés; à leur progrès, parce qu'en facilitant aux génies heureux l'étude de ce qui est connu, on les met en état d'aller plus loin & plus vite. Tel est l'avantage que produiroient de bons élémens de chaque Science, élémens qui ne peuvent être l'ouvrage que d'une main fort habile & fort exercée. En effet, si on n'est pas parfaitement instruit des vérités de détails qu'une science renferme, si par

un fréquent usage on n'a pas apperçu la dépendance mutuelle de ces vérités, comment distinguera-t-on les propositions fondamentales dont elles dérivent, l'analogie ou la différence de ces propositions fondamentales, l'ordre qu'elles doivent observer entr'elles, & sur-tout les principes au-delà desquels on ne doit pas remonter? C'est ainsi qu'un Chymiste ne parvient à connoître les mixtes, qu'après des analyses fréquentes, & des combinaisons variées en toutes sortes de manieres. La comparaison est d'autant plus juste, que ces analyses apprennent au Chymiste non-seulement quels sont les principes dans lesquels un corps se résout, mais encore, ce qui n'est pas moins important, les bornes au-delà desquelles il ne peut se résoudre.

Les élémens de Géométrie conduisent immédiatement à la Géométrie des courbes, c'est-à-dire, de toutes les courbes différentes du cercle. Car le cercle est la seule figure curviligne dont il soit question dans les élémens de Géométrie, à cause de la facilité de sa description, & de l'usage qu'on en fait pour résoudre la plupart des problèmes de la Géométrie élémentaire.



Or la Géométrie des courbes demande nécessairement l'usage de l'Algebre. Ainsi le premier pas qu'on doit faire dans cette science, est l'explication des principes sur lesquels est appuyée l'application de l'Algebre à la Géométrie. C'est par où l'on doit commencer au sortir des élémens, parce que c'est alors que l'Algebre commence à rendre les démonstrations & les solutions plus faciles. Nous n'ignorons pas néanmoins qu'il y a plusieurs recherches dans la Géométrie des courbes, où l'on peut absolument se passer de l'analyse algébrique; nous n'ignorons pas même avec combien d'éloges de très-grands Géometres ont parlé de l'utilité qu'on peut tirer de la méthode des anciens dans ces mêmes recherches, pour donner plus d'exercice à l'esprit & plus de rigueur aux démonstrations. Mais leurs raisons ne nous paroissent pas fort solides. En premier lieu, n'y a-t-il pas en Géométrie assez de difficultés naturelles à vaincre pour ne pas en faire naître d'inutiles? A quoi bon user toutes les forces de son esprit sur des connoissances qu'on peut acquérir avec moins de peine? Les propriétés de la spirale, que de

très-grands Mathématiciens n'ont pu suivre dans Archimede, se démontrent d'un trait de plume par l'analyse; feroit-il raisonnable de consumer un tems précieux à suivre avec fatigue dans Archimede ce qu'il est si facile d'apprendre ailleurs? A l'égard de l'avantage qu'on veut donner aux démonstrations faites à la maniere des Anciens, d'être plus rigoureuses que les démonstrations algébriques, cette prétention ne nous paroît guere mieux établie. La dénomination algébrique, il est vrai, a cela de particulier, que quand on aura désigné toutes les lignes des figures par des lettres, on pourra faire au moyen de ces lettres beaucoup d'opérations & de combinaisons sans songer à la figure, sans l'avoir même devant les yeux; mais ces opérations même, toutes machinales qu'elles sont, ou plutôt parce qu'elles sont purement machinales, ont l'avantage de soulager l'esprit dans des recherches souvent très-pénibles, & pour lesquelles il a besoin de tous ses efforts; l'Analyse lui ménage autant qu'il est possible des instans nécessaires de délassement & de repos; il suffit de savoir que les principes du calcul sont



certain; la main calcule en toute sûreté, & parvient enfin à un résultat, auquel sans ce secours on ne seroit point parvenu, ou auquel on ne seroit arrivé qu'avec beaucoup de peine. Mais il ne tiendra qu'à l'Analyste de donner ensuite à sa démonstration ou à sa solution la rigueur prétendue qu'on croit lui manquer; il lui suffira pour cela de traduire cette démonstration dans le langage des Anciens, comme Newton a fait la plupart des siennes. Nous conviendrons sans peine que l'usage mécanique & trop fréquent d'une analyse facile & peu nécessaire, rendra l'esprit paresseux, prompt à se rebuter par les obstacles, & par-là moins propre aux découvertes; mais nous ne conviendrons jamais que l'analyse rende les démonstrations moins rigoureuses. On peut regarder la méthode des Anciens comme une route tortueuse, difficile & embarrassée, dans laquelle le Géometre exerce & fatigue ses lecteurs; l'Analyste placé à un point de vue plus élevé, voit cette route d'un coup d'œil; il ne tient qu'à lui d'en parcourir tous les sentiers d'y conduire les autres, & de les y arrêter aussi long-tems qu'il veut.

H iv.

Enfin (& c'est ici le plus grand avantage de la méthode analytique) combien de questions en Géométrie auxquelles cette méthode seule peut atteindre? Peut-être serons-nous contredits ici par les Anglois, grands partisans de la Géométrie ancienne, sur la foi de Newton qui la louoit, & qui s'en servoit pour cacher sa route, en employant l'analyse pour se conduire lui-même; mais ne seroit-ce point aussi par trop d'attachement pour cette Géométrie ancienne, que les Anglois n'ont pas fait en Mathématique, depuis la mort de Newton, tous les progrès qu'on auroit pu attendre d'eux? C'est à d'autres Nations, & sur-tout aux François, qu'on est redevable des nouvelles découvertes qui ont si considérablement reculé les limites de l'Astronomie physique. Qu'on essaye d'employer à ces recherches la méthode des Anciens, on sentira bientôt l'impossibilité d'y réussir. Ce n'est donc qu'à des Géometres médiocres qu'il appartient de rabaisser l'analyse; jamais un art n'est décrié que par ceux qui l'ignorent, & qui trouvent, dit l'illustre Historien de l'Académie des Sciences, une espèce de consolation à



traiter d'inutile ce qu'ils ne savent pas.

Un des principaux points de l'application de l'Algebre à la Géométrie, est ce qu'on appelle aujourd'hui, quoiqu'assez improprement, le calcul de l'infini, & qui facilite d'une maniere si surprenante des solutions que l'analyse ordinaire tenteroit en vain. Le Philosophe doit moins s'appliquer aux détails de ce calcul, qu'à bien développer les principes qui en font la base. Ce soin est d'autant plus nécessaire, que la plupart de ceux qui ont expliqué les regles du calcul de l'infini, ou en ont négligé les vrais principes, ou les ont présentés d'une maniere très-fausse. Après avoir abusé en Métaphysique de la méthode des Géometres, il ne restoit plus qu'à abuser de la Métaphysique en Géométrie, & c'est ce qu'on a fait. Non-seulement quelques Auteurs ont cru pouvoir introduire dans la Géométrie transcendante une Logique ténébreuse, qu'ils ont nommée sublime; ils ont même prétendu la faire servir à démontrer des vérités dont on étoit déjà certain par d'autres principes. C'étoit le moyen de rendre ces vérités douteuses, si elles avoient pu le devenir. On a regardé

H v

comme réellement existans dans la nature les infinis & les infiniment petits de différens ordres; il étoit néanmoins facile de réduire cette maniere de s'exprimer à des notions communes, simples & précises. Si les principes du calcul de l'infini ne pouvoient être soumis à de pareilles notions, comment les conséquences déduites de ces principes par le calcul pourroient-elles être certaines? Cette Philosophie obscure & contentieuse, qu'on a cherché à introduire dans le siege même de l'évidence, est le fruit de la vanité des Auteurs & des lecteurs. Les premiers sont flattés de pouvoir répandre un air de mystere & de sublimité sur leurs productions; les autres ne haïssent pas l'obscurité, pourvu qu'il en résulte une apparence de merveilleux; mais le caractère de la vérité est d'être simple.

Au reste, en supposant même que les principes métaphysiques dont on peut faire usage en Géométrie, soient revêtus de toute la certitude & la clarté possible, il n'y a guere de propositions géométriques qu'on puisse démontrer rigoureusement avec le seul secours de ces principes. Presque toutes demandent



si on peut parler de la forte, la toise ou le calcul, & quelquefois l'un & l'autre. Cette maniere de démontrer paroîtra peut-être bien matérielle à certains esprits; mais c'est presque toujours la seule qui soit sûre pour arriver à des combinaisons & à des résultats exacts.

Il semble que les grands Géometres devroient être excellens Métaphysiciens, au moins sur les objets dont ils s'occupent; cependant il s'en faut bien qu'ils le soient toujours. La Logique de quelques-uns d'entr'eux est renfermée dans leurs formules, & ne s'étend point au-delà. On peut le comparer à un homme qui auroit le sens de la vue contraire à celui du toucher, ou dans lequel le second de ces sens ne se perfectionneroit qu'aux dépens de l'autre. Ces mauvais Métaphysiciens, dans une science où il est si facile de ne le pas être, le feront à plus forte raison infailliblement, comme l'expérience le prouve, sur les matieres où ils n'auront point le calcul pour guide. Ainsi la Géométrie qui mesure les corps, peut servir en certains cas à mesurer les esprits même.

Non-seulement l'esprit métaphysique

H vj

& l'esprit géometre ne se rencontrent pas toujours ensemble ; il y a même moins d'union & d'affinité qu'on ne s'imagine entre deux genres d'esprit que le vulgaire croit être fort analogues, celui du jeu & celui de la Géométrie. L'esprit géometre est sans doute un esprit de calcul & de combinaison, mais de combinaison scrupuleuse & lente, qui examine l'une après l'autre, toutes les parties de son objet, qui les compare successivement entr'elles, qui prend garde de n'en omettre aucune, & de les rapprocher par toutes leurs faces ; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, & qui a soin de le bien assurer avant que de passer au suivant. L'esprit du jeu est un esprit de combinaison rapide, qui embrasse d'un coup d'œil & comme d'une manière vague un grand nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui échapper, parce qu'il est moins assujeti à des regles qu'il n'est une espece d'instinct perfectionné par habitude. D'ailleurs le Géometre peut se donner tout le tems nécessaire pour résoudre ses problèmes ; il fait un effort, se repose, & repart de-là avec de nouvelles forces ; le joueur est



obligé de résoudre ses problèmes sur le champ, & de faire dans un tems fixé & très-court, tout l'usage possible de son esprit. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand Géometre soit souvent un joueur très-médiocre.

Nous n'examinerons point une autre question qui n'a qu'un rapport très-indirect à notre sujet ; si les Mathématiques donnent à l'esprit de la dureté & de la sécheresse ? Nous nous contenterons de dire, que si la Géométrie (comme on l'a prétendu avec assez de raison) ne redresse que les esprits droits, elle ne dessèche & ne refroidit aussi que les esprits déjà préparés à cette opération par la nature. Mais une autre question peut-être plus importante & plus difficile, c'est de savoir quel genre d'esprit doit obtenir par sa supériorité le premier rang dans l'estime des hommes; celui qui excelle dans les Lettres, ou celui qui se distingue au même degré dans les Sciences ? Cette question est décidée tous les jours en faveur des Lettres (à la vérité sans intérêt) par une foule d'Ecrivains subalternes, incapables, je ne dis pas d'apprécier Corneille & de lire Newton, mais de juger Campistron.

& d'entendre Euclide. Pour nous, plus timides ou plus justes, nous avouons que la supériorité en ces deux genres nous paroît d'un mérite égal. D'ailleurs si le Littérateur & le Bel-esprit du premier ordre a plus de partisans parce qu'il a plus de juges, celui qui recule les limites des Sciences a de son côté des juges & des partisans plus éclairés. Qui auroit à choisir d'être Newton ou Corneille, feroit bien d'être embarrassé, ou ne mériteroit pas d'avoir à choisir.

## X V I.

## M É C H A N I Q U E.

**L**Es principes de la Géométrie & ceux de l'Algebre renferment tout ce dont le Philosophe a besoin pour arriver à la Méchanique. Cette science mérite de nous arrêter.

Il résulte de ce que nous avons dit ailleurs sur la clarté & l'utilité des notions abstraites, (1) que pour traiter

(1) Voyez le Discours Préliminaire de l'Encyclopédie, Tome I. p. 44.



suivant la meilleure méthode possible quelque partie des Mathématiques que ce soit ( nous pourrions même dire quelque science que ce puisse être), il est nécessaire non-seulement d'y introduire & d'y appliquer autant, qu'il se peut, des connoissances puisées dans des sciences plus abstraites, & par conséquent plus simples, mais encore d'envisager de la maniere la plus abstraite & la plus simple qu'il se puisse, l'objet particulier de cette science; de ne rien supposer, ne rien admettre dans cet objet, que les propriétés que la science même qu'on traite y suppose. De-là résultent deux avantages : les principes reçoivent toute la clarté dont ils sont susceptibles : ils se trouvent d'ailleurs réduits au plus petit nombre possible, & par ce moyen ils ne peuvent manquer, comme nous l'avons dit encore, d'acquérir en même tems plus d'étendue.

On a pensé depuis long-tems, & même avec succès, à remplir dans les Mathématiques une partie du plan que nous venons de tracer : on a appliqué heureusement l'Algebre à la Géométrie, la Géométrie à la Méchanique, &

chacune de ces trois sciences à toutes les autres, dont elles sont la base & le fondement. Mais on n'a pas été si attentif, ni à réduire les principes de ces sciences au plus petit nombre, ni à leur donner toute la clarté qu'on pouvoit desirer. La Méchanique sur-tout est celle qu'il paroît qu'on a négligée le plus à cet égard : aussi la plupart de ses principes, ou obscurs par eux-mêmes, ou énoncés & démontrés d'une manière obscure, ont-ils donné lieu à plusieurs questions épineuses.

Le Philosophe Méchanicien doit donc se proposer deux choses ; de reculer les limites de la Méchanique, & d'en appahir l'abord ; il doit se proposer de plus de remplir en quelque sorte un de ces objets par l'autre, c'est-à-dire, non-seulement de déduire les principes de la Méchanique des notions les plus claires, mais encore de les étendre en les réduisant ; de faire voir tout à la fois, & l'inutilité de plusieurs principes qu'on avoit employés jusqu'ici dans la Méchanique, & l'avantage qu'on peut tirer de la combinaison des autres pour le progrès de cette science. Pour donner une idée des moyens par lesquels on



peut remplir ces différentes vues, il ne sera peut-être pas inutile d'entrer ici dans un examen raisonné de la science dont il est question.

Le mouvement & ses propriétés générales, sont le premier & le principal objet de la Méchanique; cette science suppose l'existence du mouvement, & nous la supposons aussi comme avouée & reconnue de tous les Philosophes. A l'égard de la nature du mouvement, les mêmes Philosophes sont là-dessus fort partagés. Rien n'est plus naturel sans doute que de concevoir le mouvement comme l'application successive du mobile aux différentes parties de l'espace indéfini, que nous imaginons comme le lieu des corps : mais cette idée suppose un espace dont les parties soient pénétrables & immobiles ; or personne n'ignore que les Cartésiens (secte qui à la vérité n'existe presque plus aujourd'hui) ne reconnoissent point d'espace distingué des corps, & qu'ils regardent l'étendue & la matiere comme une même chose. Il faut convenir qu'en partant d'un pareil principe, le mouvement seroit la chose la plus difficile à concevoir,

& qu'un Cartésien auroit peut-être beaucoup plutôt fait d'en nier l'existence, que de chercher à en définir la nature. Néanmoins quelque absurde que nous paroisse l'opinion de ces Philosophes, & quelque peu de clarté & de précision qu'il y ait dans les principes métaphysiques sur lesquels ils s'efforcent de l'appuyer, nous n'entreprendrons point de la réfuter ici : nous nous contenterons, en nous attachant aux notions communes, de concevoir l'espace indéfini comme le lieu des corps, soit réel, soit supposé, & de regarder le mouvement comme le transport du mobile d'un lieu dans un autre.

La considération du mouvement entre quelquefois dans les recherches de Géométrie pure ; ainsi on imagine souvent les lignes droites ou les courbes, comme engendrées par le mouvement continu d'un point, les surfaces par le mouvement d'une ligne, les solides enfin par celui d'une surface. Mais il y a entre la Mécanique & la Géométrie cette différence, non-seulement que dans celle-ci la génération des figures par le mouvement, est pour ainsi dire arbitraire & de pure élégance, mais



encore que la Géométrie ne confidere dans le mouvement que l'espace parcouru, au lieu que dans la Méchanique on a de plus égard au tems que le mobile emploie à parcourir cet espace.

On ne peut comparer ensemble deux choses d'une nature différente, telles que l'espace & le tems : mais on peut comparer le rapport des parties du tems avec celui des parties de l'espace parcouru. Le tems par sa nature coule uniformément, & la Méchanique suppose cette uniformité. Du reste, sans connoître le tems en lui-même & sans en avoir de mesure précise, nous ne pouvons représenter plus clairement le rapport de ses parties, que par celui des portions d'une ligne droite indéfinie. On peut donc comparer le rapport des parties du tems à celui des parties de l'espace parcouru, comme on compare en Géométrie le rapport des parties d'une ligne à celui des parties d'une autre ligne ; d'où il est aisé de voir que par l'application seule de la Géométrie & du calcul, on peut sans le secours d'aucun autre principe, trouver les propriétés générales du mouvement, varié suivant une loi quelconque. Mais

comment arrive-t-il que le mouvement d'un corps suive telle ou telle loi particulière? C'est sur quoi la Géométrie seule ne peut rien nous apprendre, & c'est aussi ce qu'on peut regarder comme le premier problème qui appartienne immédiatement à la Méchanique.

On voit d'abord fort clairement, qu'un corps ne peut se donner le mouvement à lui-même. Il ne peut donc être tiré du repos que par l'action de quelque cause étrangere. Mais continue-t-il à se mouvoir de lui-même, ou a-t-il besoin pour se mouvoir de l'action répétée de la cause? Quelque parti qu'on pût prendre là-dessus, il sera toujours incontestable que l'existence du mouvement étant une fois supposée sans aucune autre hypothese particulière, la loi la plus simple qu'un mobile puisse observer dans son mouvement, est la loi d'uniformité, & c'est par conséquent celle qu'il doit suivre. Le mouvement est donc uniforme par sa nature: il est vrai que les preuves qu'on a données jusqu'à présent de ce principe, ne sont peut-être pas fort convaincantes, le Philosophe fera sentir les difficultés qu'on peut y



opposer, & montrera le chemin qu'on doit prendre pour éviter de s'engager à les résoudre (m).

Cette loi d'uniformité, essentielle au mouvement considéré en lui-même, fournit une des meilleures raisons sur lesquelles la mesure du tems par le mouvement uniforme soit appuyée. Quoique cette discussion ne soit pas absolument essentielle à la Méchanique, cependant comme elle n'y est pas non plus entièrement étrangère, nous entrerons ici dans quelque détail à ce sujet.

Comme le rapport des parties du tems nous est inconnu en lui-même, l'unique moyen que nous puissions employer pour découvrir ce rapport, c'est d'en chercher quelque autre plus sensible & mieux connu, auquel nous puissions le comparer. On aura donc trouvé la mesure du tems la plus simple, si on vient à bout de comparer, de la manière la plus simple qu'il soit possible, le rapport des parties du tems avec celui de tous les rapports qu'on connoît le mieux. De-là il résulte que le mouvement

(m) Voyez sur cela la première partie du *Traité de Dynamique*, art. 6. 7. & 8. de la nouvelle édition 1758.

uniforme est la mesure du tems la plus simple. Car d'un côté, le rapport des parties d'une ligne droite est celui que nous saisissons le plus facilement; & de l'autre il n'est point de rapports plus aisés à comparer entr'eux, que des rapports égaux. Or dans le mouvement uniforme, le rapport des parties du tems est égal à celui des parties correspondantes de la ligne parcourue. Le mouvement uniforme nous donne donc tout à la fois le moyen, & de comparer le rapport des parties du tems au rapport qui nous est le plus sensible, & de faire cette comparaison de la maniere la plus simple; nous trouvons donc dans le mouvement uniforme la mesure la plus simple du tems.

Je dis outre cela que la mesure du tems par le mouvement uniforme, est indépendamment de sa simplicité, celle dont il est le plus naturel de penser à se servir. En effet, comme il n'y a point de rapport que nous connoissions plus exactement que celui des parties de l'espace, & qu'en général un mouvement quelconque dont la loi seroit donnée, nous conduiroit à découvrir le rapport des parties du tems, par



L'analogie connue de ce rapport avec celui des parties de l'espace parcouru ; il est clair qu'un tel mouvement seroit la mesure du tems la plus exacte, & par conséquent celle qu'on devroit mettre en usage préféablement à toute autre. Donc s'il y a quelqu'espece particuliere de mouvement, où l'analogie entre le rapport des parties du tems & celui des parties de l'espace parcouru, soit connue indépendamment de toute hypothese & par la nature du mouvement même, & que cette espece particuliere de mouvement soit la seule à qui cette propriété appartienne, elle fera nécessairement la mesure du tems la plus naturelle. Or il n'y a que le mouvement uniforme qui réunisse les deux conditions dont nous venons de parler. Car le mouvement d'un corps est uniforme par lui-même : il ne devient accéléré ou retardé qu'en vertu d'une cause étrangere, & alors il est susceptible d'une infinité de lois différentes de variation. La loi d'uniformité, c'est-à-dire, l'égalité entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, est donc une propriété du mouvement considéré en lui-même. Le mouvement uniforme

n'en est par-là que plus analogue à la durée, & par conséquent plus propre à en être la mesure, puisque les parties de la durée se succèdent aussi constamment & uniformément. Au contraire, toute loi d'accélération ou de diminution dans le mouvement, est arbitraire, pour ainsi dire, & dépendante de circonstances extérieures. Le mouvement non uniforme ne peut être par conséquent la mesure naturelle du tems. Car en premier lieu il n'y auroit pas de raison pourquoi une espece particulière de mouvement non uniforme fût la mesure premiere du tems plutôt qu'une autre. En second lieu, on ne pourroit mesurer le tems par un mouvement non uniforme, sans avoir découvert auparavant par quelque moyen particulier, l'analogie entre le rapport des tems & celui des espaces parcourus, qui conviendrait au mouvement proposé. D'ailleurs, comment connoître cette analogie autrement que par l'expérience, & l'expérience ne supposeroit-elle pas qu'on eût déjà une mesure du tems fixe & certaine ?

Mais le moyen de s'assurer, dira-t-on, qu'un mouvement soit parfaitement uniforme ?



uniforme ? Je répons d'abord , qu'il n'y a non plus aucun mouvement non uniforme dont nous sachions exactement la loi , & qu'ainsi cette difficulté prouve seulement que nous ne pouvons connoître exactement & en toute rigueur le rapport des parties du tems ; mais il ne s'ensuit pas de - là , que le mouvement uniforme n'en soit , par sa nature seule , la première & la plus simple mesure. Aussi ne pouvant avoir de mesure du tems précise & rigoureuse , c'est dans les mouvemens à peu près uniformes que nous en cherchons la mesure au moins approchée. Nous avons trois moyens de juger qu'un mouvement est à peu près uniforme : 1<sup>o</sup>. Quand le corps qui se meut parcourt des espaces égaux , dans des tems que nous avons lieu de juger égaux ; & nous avons lieu de juger les tems égaux , quand nous avons observé par une expérience réitérée , qu'il se passe durant ces tems des effets semblables , que nous avons lieu de juger devoir durer également long-tems : ainsi nous avons lieu de juger que les tems qu'une même clepsydre met à se vuidier , sont égaux ; si donc pendant ces tems un corps par-

court des espaces égaux, nous avons lieu de juger que son mouvement est uniforme. 2°. Quand nous avons lieu de croire que l'effet de la cause accélératrice ou retardatrice, s'il y en a une, ne peut être qu'insensible : c'est par la réunion de ces deux moyens qu'on a jugé que le mouvement de la terre autour de son axe est uniforme ; & cette supposition non-seulement n'est point contredite par les autres phénomènes célestes, mais elle paroît même s'y accorder parfaitement. 3°. Quand nous comparons le mouvement dont il s'agit à d'autres mouvemens, & que nous observons la même loi dans les uns & les autres. Ainsi, si plusieurs corps se meuvent de maniere que les espaces qu'ils parcourent durant un même tems soient toujours entr'eux, ou exactement, ou à peu près dans le même rapport, on juge que le mouvement de ces corps est ou exactement, ou au moins à très-peu près uniforme. Car si un corps qui se meut uniformément parcourt un certain espace durant un tems pris à volonté, & qu'un autre corps, se mouvant aussi uniformément, parcoure un autre espace pendant le



même tems, le rapport des espaces sera toujours le même, soit que les deux corps aient commencé à se mouvoir dans le même instant, ou dans des instans différens; & le mouvement uniforme est le seul qui ait cette propriété. C'est pourquoi si on divise le tems en parties quelconques, égales ou inégales à volonté, & si on trouve que les espaces parcourus par deux corps durant une même partie de ce tems, sont toujours dans le même rapport; plus le nombre des parties du tems sera grand, plus on sera en droit de conclure que le mouvement de chaque corps est uniforme.

Aucun de ces trois moyens n'est exact dans la rigueur géométrique; mais ils suffisent, sur-tout quand ils sont répétés & réunis, pour tirer une conclusion valable, sinon sur l'uniformité absolue du mouvement, au moins sur l'uniformité très-approchée.

Après cette digression, qui même à proprement parler n'en est pas une, sur la mesure du tems par le mouvement, revenons aux principes de la Méchanique.

*La force d'inertie, c'est-à-dire, la*

propriété qu'ont les corps de persévérer dans leur état de repos ou de mouvement, étant une fois établie, il est clair que le mouvement, qui a besoin d'une cause pour commencer au moins à exister, ne sauroit non plus être accéléré ou retardé que par une cause étrangere. Or quelles sont les causes capables de produire ou de changer le mouvement dans les corps? Nous n'en connoissons jusqu'à présent que de deux sortes. Les unes se manifestent à nous en même tems que l'effet qu'elles produisent, ou plutôt dont elles sont l'occasion: ce sont celles qui ont leur source dans l'action sensible & mutuelle des corps, résultante de leur impénétrabilité: elles se réduisent à l'impulsion & à quelques autres actions dérivées de celles-là. Toutes les autres causes ne se font connoître que par leur effet, & nous en ignorons entièrement la nature: telle est la cause qui fait tomber les corps pesans vers le centre de la terre, & celle qui retient les planetes dans leurs orbites.

Nous verrons bientôt comment on peut déterminer les effets de l'impulsion, & des causes qui peuvent s'y



rappporter. Pour nous en tenir ici à celles de la seconde espece, il est clair que lorsqu'il est question des effets produits par de telles causes, ces effets doivent toujours être donnés indépendamment de la connoissance de la cause, puisqu'ils ne peuvent en être déduits. C'est ainsi que sans connoître la cause de la pesanteur, nous apprenons par l'expérience que les espaces décrits par un corps qui tombe, sont entr'eux comme les quarrés des tems. En général, dans les mouvemens variés dont les causes sont inconnues, il est évident que l'effet produit par la cause, soit dans un tems fini, soit dans un instant, doit toujours être donné par l'équation entre les tems & les espaces : cet effet une fois connu, & le principe de la force d'inertie supposé, on n'a plus besoin que de la Géométrie seule & du calcul, pour découvrir les propriétés de ces sortes de mouvemens. Pourquoi donc aurions-nous recours à ce principe dont tout le monde fait usage aujourd'hui, que la force accélératrice ou retardatrice est proportionnelle à l'élément de la vitesse ? principe appuyé sur cet unique axiome vague & obscur,

que l'effet est proportionnel à sa cause. Nous n'examinerons point si ce principe est de vérité nécessaire ; nous avouerons seulement que les preuves qu'on en a apportées jusqu'ici, ne nous paroissent pas hors d'atteinte : nous ne l'adopterons pas non plus, avec quelques Géometres, comme de vérité purement contingente ; ce qui ruinerait la certitude de la Méchanique, & la réduiroit à n'être plus qu'une science expérimentale : nous nous contenterons d'observer, que vrai ou douteux, clair ou obscur, il est inutile à la Méchanique, & que par conséquent il doit en être banni.

Nous n'avons fait mention jusqu'à présent, que du changement produit dans la vitesse du mobile par les causes capables d'altérer son mouvement : & nous n'avons point encore cherché ce qui doit arriver, si la cause motrice tend à mouvoir le corps dans une direction différente de celle qu'il a déjà. Tout ce que nous apprend dans ce cas le principe de la force d'inertie, c'est que le mobile ne peut tendre qu'à décrire une ligne droite, & à la décrire uniformément ; mais cela ne fait con-



noître ni sa vitesse ni sa direction. On est donc obligé d'avoir recours à un second principe, c'est celui qu'on appelle la composition des mouvemens, & par lequel on détermine le mouvement unique d'un corps qui tend à se mouvoir suivant différentes directions à la fois avec des vitesses données. Dans la démonstration que le Philosophe donnera de ce principe, il tâchera d'une part d'éviter toutes les difficultés auxquelles sont sujettes les démonstrations qu'on en donne communément, & en même tems de ne pas déduire d'un grand nombre de propositions compliquées, un principe qui étant l'un des premiers de la Méchanique, doit nécessairement être appuyé sur des preuves simples & faciles.

Comme le mouvement d'un corps qui change de direction, peut être regardé comme composé du mouvement qu'il avoit d'abord & d'un nouveau mouvement qu'il a reçu, de même le mouvement que le corps avoit d'abord peut être regardé comme composé du nouveau mouvement qu'il a pris, & d'un autre qu'il a perdu. De-là il s'ensuit que les lois du mouvement changent

par quelques obstacles que ce puisse être, dépendent uniquement des lois du mouvement détruit par ces mêmes obstacles. Car il est évident qu'il suffit de décomposer le mouvement qu'avoit le corps avant la rencontre de l'obstacle, en deux autres mouvemens, tels que l'obstacle ne nuise point à l'un, & qu'il anéantisse l'autre. Par-là on peut non-seulement démontrer les lois du mouvement changé par des obstacles insurmontables, les seules qu'on ait trouvées jusqu'à présent par cette méthode; on peut encore déterminer dans quel cas le mouvement est détruit par ces mêmes obstacles. A l'égard des lois du mouvement changé par des obstacles qui ne sont pas insurmontables en eux-mêmes, il est clair par la même raison, qu'en général il ne faut pour déterminer ces lois, qu'avoir bien constaté celles de l'équilibre.

Or quelle doit être la loi générale de l'équilibre des corps? Tous les Géomètres conviennent, que deux corps dont les directions sont opposées, se font équilibre quand leurs masses sont en raison inverse des vitesses avec lesquelles ils tendent à se mouvoir; mais



Il n'est peut-être pas facile de démontrer cette loi en toute rigueur, & d'une manière qui ne renferme aucune obscurité ; aussi la plupart des Géometres ont-ils mieux aimé la traiter d'axiome, que de s'appliquer à la prouver. Cependant, si on y fait attention, on verra qu'il n'y a qu'un seul cas où l'équilibre se manifeste d'une manière claire & distincte ; c'est celui où les masses des deux corps sont égales, & leurs vîteses égales & opposées. Le seul parti qu'on puisse prendre, ce me semble, pour démontrer l'équilibre dans les autres cas, est de les réduire, s'il se peut, à ce premier cas simple & évident par lui-même.

Le principe de l'équilibre, joint à ceux de la force d'inertie & du mouvement composé, nous conduit donc à la solution de tous les problèmes où l'on considère le mouvement d'un corps, en tant qu'il peut être altéré par un obstacle impénétrable & mobile, c'est-à-dire en général par un autre corps à qui il doit nécessairement communiquer du mouvement pour conserver au moins une partie du sien. De-là ces lois générales de la communication du

mouvement, que les Philosophes ont enfin trouvées, après avoir long-tems ignoré qu'il y en eût, & après s'être long-tems trompés sur les lois véritables.

Si les principes de la force d'inertie, du mouvement composé, & de l'équilibre, sont essentiellement différens l'un de l'autre, comme on ne peut s'empêcher d'en convenir; & si d'un autre côté, ces trois principes suffisent à la Méchanique, c'est avoir réduit cette science au plus petit nombre de principes possible, que d'établir sur ces trois principes toutes les lois du mouvement des corps dans des circonstances quelconques.

À l'égard des démonstrations de ces principes en eux-mêmes, le plan qu'on doit suivre pour leur donner toute la clarté & la simplicité dont elles sont susceptibles, est de les déduire toujours de la considération seule du mouvement, envisagé de la manière la plus simple & la plus claire. Tout ce que nous voyons bien distinctement dans le mouvement d'un corps, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, c'est qu'il parcourt un certain espace, & qu'il emploie un certain tems à le parcourir. C'est donc de cette seule idée qu'on



doit tirer tous les principes de la Méchanique, quand on veut les démontrer d'une manière nette & précise; en conséquence de cette réflexion, le Philosophe doit, pour ainsi dire, détourner la vue de dessus les *causes motrices*, pour n'envisager uniquement que le mouvement qu'elles produisent; il doit surtout entièrement proscrire les forces inhérentes au corps en mouvement, êtres obscurs & métaphysiques, qui ne sont capables que de répandre les ténèbres sur une science claire par elle-même.

C'est par cette même raison qu'il s'abstiendra d'entrer dans l'examen de la fameuse question des *forces vives*. Cette question qui pendant trente ans a partagé les Géomètres, consiste à savoir, si la force des corps en mouvement est proportionnelle au produit de la masse par la vitesse, ou au produit de la masse par le carré de la vitesse: par exemple, si un corps double d'un autre, & qui a trois fois autant de vitesse, a dix huit fois autant de force ou six fois autant seulement. Malgré les disputes que cette question a causées, l'inutilité parfaite dont elle est pour la

Méchanique, doit la bannir d'un livre d'Elémens : cependant le grand bruit qu'elle a fait, les hommes célèbres qui l'ont traitée, l'intérêt que les Savans y ont pris, nous déterminent à exposer ici très succinctement les principes qui peuvent servir à la résoudre.

Quand on parle de la force des corps en mouvement, ou l'on n'attache point d'idée nette au mot qu'on prononce, ou l'on ne peut entendre par-là en général, que la propriété qu'ont les corps qui se meuvent, de vaincre les obstacles qu'ils rencontrent, ou de leur résister. Ce n'est donc ni par l'espace qu'un corps parcourt uniformément, ni par le tems qu'il emploie à le parcourir, ni enfin par la considération simple, unique & abstraite de sa masse & de sa vitesse, qu'on doit estimer immédiatement la force; c'est uniquement par les obstacles qu'un corps rencontre, & par la résistance que lui font ces obstacles. Plus l'obstacle qu'un corps peut vaincre, ou auquel il peut résister, est considérable, plus on peut dire que sa force est grande; pourvu que sans vouloir représenter par ce mot un prétendu être qui réside dans le corps, on ne s'en



serve que comme d'une maniere abrégée d'exprimer un fait ; à peu près comme on dit qu'un corps a deux fois autant de *vitesse* qu'un autre , au lieu de dire qu'il parcourt en tems égal deux fois autant d'espace , sans prétendre pour cela que ce mot de *vitesse* représente un être inhérent au corps.

Ceci bien entendu , il est clair qu'on peut opposer au mouvement d'un corps trois sortes d'obstacles : ou des obstacles invincibles qui anéantissent tout-à-fait son mouvement , quel qu'il puisse être : ou des obstacles qui n'ayent précisément que la résistance nécessaire pour anéantir le mouvement du corps , & qui l'anéantissent dans un instant ; c'est le cas de l'équilibre : ou enfin des obstacles qui anéantissent le mouvement peu à peu ; c'est le cas du mouvement retardé. Comme les obstacles insurmontables anéantissent également toutes sortes de mouvemens , ils ne peuvent servir à faire connoître la force : ce n'est donc que dans l'équilibre , ou dans le mouvement retardé qu'on doit en chercher la mesure. Or tout le monde convient qu'il y a équilibre entre deux corps , quand les produits de leurs

masses par leurs vîteses virtuelles, c'est-à-dire par les vîteses avec lesquelles ils tendent à se mouvoir, sont égaux de part & d'autre. Donc dans l'équilibre le produit de la masse par la vîtesse, ou, ce qui est la même chose, la quantité de mouvement, peut représenter la force. Tout le monde convient aussi que dans le mouvement retardé, le nombre des obstacles vaincus est comme le quarré de la vîtesse; en sorte qu'un corps qui a fermé un ressort, par exemple, avec une certaine vîtesse, pourra avec une vîtesse double fermer, ou tout à la fois, ou successivement, non pas deux, mais quatre ressorts semblables au premier, neuf avec une vîtesse triple, & ainsi du reste. D'où les partisans des forces vives concluent que la force des corps qui se meuvent actuellement, est en général comme le produit de la masse par le quarré de la vîtesse. Au fond, quel inconvénient pourroit-il y avoir à ce que la mesure des forces fût différente dans l'équilibre & dans le mouvement retardé, puisque si l'on ne veut raisonner que d'après des idées claires, on doit n'entendre par le mot de *force*, que l'effet pro-



duit en surmontant l'obstacle ou en lui résistant? Il faut avouer cependant, que l'opinion de ceux qui regardent la force comme le produit de la masse par la vitesse, peut avoir lieu non-seulement dans le cas de l'équilibre, mais aussi dans celui du mouvement retardé, si dans ce dernier cas on mesure la force, non par la quantité absolue des obstacles, mais par la somme des résistances de ces mêmes obstacles. Car on ne sauroit douter que cette somme de résistances ne soit proportionnelle à la quantité de mouvement, puisque de l'aveu de tout le monde, la quantité de mouvement que le corps perd à chaque instant, est proportionnelle au produit de la résistance par la durée infiniment petite de l'instant, & que la somme de ces produits est évidemment la résistance totale. Toute la difficulté se réduit donc à savoir, si on doit mesurer la force par la quantité absolue des obstacles, ou par la somme de leurs résistances. Il paroîtroit plus naturel de mesurer la force de cette dernière manière; car un obstacle n'est tel qu'en tant qu'il résiste, & c'est à proprement parler la somme des résistances

qui est l'obstacle vaincu ; d'ailleurs , en estimant ainsi la force , on a l'avantage d'avoir pour l'équilibre & pour le mouvement retardé une mesure commune. Neanmoins comme nous n'avons d'idée précise & distincte du mot de *force* , qu'en restraignant ce terme à exprimer un effet , je crois qu'on doit laisser chacun le maître de se décider comme il voudra là-dessus ; & toute la question ne peut plus consister , que dans une discussion métaphysique très-futile , ou dans une dispute de mots plus indigne encore d'occuper des Philosophes.

Tout ce que nous venons de dire suffit pour le faire sentir à nos Lecteurs. Mais une réflexion bien naturelle achèvera de les en convaincre. Soit qu'un corps ait une simple tendance à se mouvoir avec une certaine vitesse , tendance arrêtée par quelque obstacle ; soit qu'il se meuve réellement & uniformément avec cette vitesse ; soit enfin qu'il commence à se mouvoir avec cette même vitesse , laquelle se consume & s'anéantisse peu à peu par quelque cause que ce puisse être ; dans tous ces cas , l'effet produit par le corps est



différent, mais le corps considéré en lui-même n'a rien de plus dans un cas que dans un autre; seulement l'action de la cause qui produit l'effet est différemment appliquée. Dans le premier cas, l'effet se réduit à une simple tendance qui n'a point proprement de mesure précise, puisqu'il n'en résulte aucun mouvement; dans le second, l'effet est l'espace parcouru uniformément dans un tems donné, & cet effet est proportionnel à la vitesse; dans le troisieme, l'effet est l'espace parcouru jusqu'à l'extinction totale du mouvement, & cet effet est comme le quarré de la vitesse. Or ces différens effets sont évidemment produits par une même cause; donc ceux qui ont dit que la force étoit tantôt comme la vitesse, tantôt comme son quarré, n'ont pu entendre parler que de l'effet, quand ils se sont exprimés de la sorte. Cette diversité d'effets, provenans tous d'une même cause, peut servir, pour le dire en passant, à faire voir le peu de justesse & de précision de l'axiome prétendu si souvent mis en usage, sur la proportionalité des causes à leurs effets.

Enfin ceux mêmes qui ne seroient

pas en état de remonter jusqu'aux Principes Métaphysiques de la question des forces vives , verront aisément qu'elle n'est qu'une dispute de mots , s'ils considèrent que les deux partis sont d'ailleurs entièrement d'accord sur les principes fondamentaux de l'équilibre & du mouvement. Qu'on propose le même problème de Mécanique à résoudre à deux Géometres , dont l'un soit adversaire & l'autre partisan des forces vives, leurs solutions , si elles sont bonnes , seront toujours parfaitement d'accord ; la question de la mesure des forces est donc entièrement inutile à la Mécanique , & même sans aucun objet réel. Aussi n'auroit-elle pas sans doute enfanté tant de volumes , si on se fût attaché à distinguer ce qu'elle renfermoit de clair & d'obscur. En s'y prenant ainsi , on n'auroit eu besoin que de quelques lignes pour décider la question : mais il semble que la plûpart de ceux qui ont traité cette matiere , ayent craint de la traiter en peu de mots.

La réduction de toutes les lois de la Mécanique à trois , celle de la force d'inertie , celle du mouvement composé , & celle de l'équilibre , peut ser-



vir à résoudre le grand Problème Métaphysique, proposé depuis peu par une des plus célèbres Académies de l'Europe, *si les lois du mouvement & de l'équilibre des corps sont de vérité nécessaire ou contingente?* Pour fixer nos idées sur cette question, il faut d'abord la réduire au seul sens raisonnable qu'elle puisse avoir. Il ne s'agit pas de décider si l'Auteur de la nature auroit pu lui donner d'autres lois que celles que nous y observons; dès qu'on admet un Être intelligent, capable d'agir sur la matière, il est évident que cet Être peut à chaque instant la mouvoir & l'arrêter à son gré, ou suivant des lois uniformes, ou suivant des lois qui soient différentes pour chaque instant & pour chaque partie de matière; l'expérience continuelle des mouvemens de notre corps, nous prouve assez que la matière, soumise à la volonté d'un principe pensant, peut s'écarter dans ses mouvemens de ceux qu'elle auroit véritablement si elle étoit abandonnée à elle-même. La question proposée se réduit donc à savoir si les lois de l'équilibre & du mouvement qu'on observe dans la nature, sont différentes de celles que la matière aban-

donnée à elle-même auroit suivies ; développons cette idée. Il est de la dernière évidence qu'en se bornant à supposer l'existence de la matière & du mouvement, il doit nécessairement résulter de cette double existence certains effets ; qu'un corps mis en mouvement par quelque cause, doit ou s'arrêter au bout de quelque tems, ou continuer toujours à se mouvoir ; qu'un corps qui tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme, doit nécessairement décrire, ou la diagonale, ou quelque autre ligne ; que quand plusieurs corps en mouvement se rencontrent & se choquent, il doit nécessairement arriver, en conséquence de leur impénétrabilité mutuelle, quelque changement dans l'état de tous ces corps, ou au moins dans l'état de quelques-uns d'entr'eux. Or des différens effets possibles, soit dans le mouvement d'un corps isolé, soit dans celui de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres, il en est un qui dans chaque cas doit infailliblement avoir lieu, en conséquence de l'existence seule de la matière, & abstraction faite de tout autre principe différent, qui



pourroit modifier cet effet ou l'altérer. Voici donc la route qu'un Philosophe doit suivre pour résoudre la question dont il s'agit. Il doit tâcher d'abord de découvrir par le raisonnement quelles seroient les lois de la Statique & de la Mécanique dans la matiere abandonnée à elle-même ; il doit examiner ensuite par l'expérience quelles sont ces lois dans l'univers ; si les unes & les autres sont différentes , il en conclura que les lois de la Statique & de la Mécanique , telles que l'expérience les donne , sont de vérité contingente , puisqu'elles seront la suite d'une volonté particuliere & expresse de l'Être suprême ; si au contraire les lois données par l'expérience s'accordent avec celles que le raisonnement seul a fait trouver , il en conclura que les lois observées sont de vérité nécessaire ; non pas en ce sens que le Créateur n'eût pu établir des lois toutes différentes , mais en ce sens qu'il n'a pas jugé à propos d'en établir d'autres que celles qui résultoient de l'existence même de la matiere.

Or il est démontré , qu'un corps abandonné à lui-même doit persister éternel-

lement dans son état de repos ou de mouvement uniforme; il est démontré de même, que s'il tend à se mouvoir à la fois suivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale est la direction qu'il doit prendre de lui-même, & pour ainsi dire, choisir entre toutes les autres. Il est démontré enfin, que toutes les lois de la communication du mouvement entre les corps se réduisent aux lois de l'équilibre; & que les lois de l'équilibre se réduisent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en sens contraire de vitesses virtuelles égales. Dans ce dernier cas les mouvemens des deux corps se détruiront évidemment l'un l'autre; & par une conséquence géométrique il y aura encore nécessairement équilibre, lorsque les masses seront en raison inverse des vitesses; il ne reste plus qu'à savoir si le cas de l'équilibre est unique, c'est-à-dire, si quand les masses ne seront pas en raison inverse des vitesses, un des corps devra nécessairement obliger l'autre à se mouvoir. Or il est aisé de sentir que dès qu'il y a un cas possible & nécessaire d'équilibre, il ne sauroit y en avoir d'autres:



fans cela les lois du choc des corps , qui se réduisent nécessairement à celles de l'équilibre , deviendroient indéterminées ; ce qui ne fauroit être , puisqu'un corps venant en choquer un autre , il doit nécessairement en résulter un effet unique , suite indispensable de l'existence & de l'impénétrabilité de ces corps. On peut d'ailleurs démontrer l'unité de la loi d'équilibre par un autre raisonnement , trop mathématique pour être développé dans cet Essai , mais que j'ai tâché de rendre sensible dans un autre Ouvrage (n).

De toutes ces réflexions il s'ensuit que les lois connues de la Statique & de la Mécanique , sont celles qui résultent de l'existence de la matiere & du mouvement. Or l'expérience nous prouve que ces lois s'observent en effet dans les corps qui nous environnent. Donc les lois de l'équilibre & du mouvement , telles que l'observation nous les fait connoître , sont de vérité nécessaire. Un Métaphysicien se contenteroit peut-être de le prouver , en disant qu'il étoit de la sagesse du Créateur & de la simplicité de ses vues , de ne point établir

(n) *Traité de Dynamique* , art. 46. & 47. *Nouv. Edit.* 1758.

d'autres lois de l'équilibre & du mouvement, que celles qui résultent de l'existence même des corps, & de leur impénétrabilité mutuelle. Mais nous avons cru devoir nous abstenir de cette manière de raisonner, parce qu'il nous a paru qu'elle porteroit sur un principe trop vague; la nature de l'Être suprême nous est trop cachée, pour que nous puissions connoître directement ce qui est ou n'est pas conforme aux vues de sa sagesse; nous pouvons seulement entrevoir les effets de cette sagesse dans l'observation des lois de la nature, lorsque le raisonnement mathématique nous aura fait voir la simplicité de ces lois, & que l'expérience nous en aura montré les applications & l'étendue.

Cette réflexion peut servir, ce me semble, à nous faire apprécier les démonstrations que plusieurs Philosophes ont données des lois du mouvement d'après le principe des causes finales, c'est-à-dire d'après les vues que l'Auteur de la nature a dû se proposer en établissant cesloix. De pareilles démonstrations ne peuvent avoir de force, qu'autant qu'elles sont précédées & appuyées par des démonstrations directes & tirées de



de principes qui soient plus à notre portée ; autrement il arriveroit souvent qu'elles nous induiroient en erreur. C'est pour avoir suivi cette route, pour avoir cru qu'il étoit de la sagesse du Créateur de conserver toujours la même quantité de mouvement dans l'Univers, que Descartes s'est trompé sur les lois de la percussion. Ceux qui l'imiteroient courroient risque, ou de se tromper comme lui, ou de donner pour un principe général ce qui n'auroit lieu que dans certains cas, ou enfin de regarder comme une loi primitive de la nature, ce qui ne seroit qu'une conséquence purement mathématique de quelques formules.

Quand on demande au reste si les lois du mouvement sont de vérité nécessaire, il n'est question que de celles par lesquelles le mouvement se communique d'un corps à un autre ; & nullement de celles en vertu desquelles un corps paroît se mouvoir sans aucune cause d'impulsion. Telles sont par exemple les lois de la pesanteur, supposé, comme bien des Philosophes le croient aujourd'hui, que ces lois n'aient pas l'impulsion pour cause. Dans cette supposition il est évident que les lois dont

il s'agit ne pourroient être en aucun sens de vérité nécessaire ; que la chute des corps pesans feroit la suite d'une volonté immédiate & particuliere du Créateur ; & que sans cette volonté expresse , un corps placé en l'air y resteroit en repos. La multitude , il est vrai , accoutumée à voir tomber un corps dès qu'il n'est pas soutenu , croit que cette seule raison suffit pour obliger le corps à descendre. Mais il est facile de détruire ce préjugé par une réflexion bien simple. Supposons un corps placé sur une table horizontale ; pourquoi ne se meut-il pas horizontalement le long de la table , puisque rien ne l'en empêche ? Pourquoi ne se meut-il pas de bas en haut , puisque rien ne s'oppose à son mouvement en ce sens ? Pourquoi enfin se meut-il de haut en bas préférablement à toute autre direction , puisque par lui-même il est évidemment indifférent à se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre ? Ce n'est donc pas sans raison que les Philosophes s'étonnent de voir tomber une pierre ; & ce phénomène si commun est en effet un des plus surprenans que nous présente la nature,



La maniere dont agit cette force inconnue, qui fait tomber les corps vers la terre, n'est guere plus facile à concevoir que la force même. Tous les Philosophes paroissent convenir que la vîtesse avec laquelle les corps qui tombent commencent à se mouvoir, est absolument nulle; pourquoi donc quand on soutient un corps pesant qui tend à tomber, éprouve-t-on une résistance qu'on n'éprouve point dans tout autre sens que le sens vertical? On dira peut-être que dans les instans qui suivent le premier, la vîtesse avec laquelle le corps tend à descendre, augmentera & deviendra finie, au lieu que dans tout autre sens elle demeure toujours nulle, le corps n'ayant aucune tendance à se mouvoir que dans le seul sens vertical. On peut, je le veux, expliquer par-là pourquoi un corps pesant qu'on soutient, tombera si on l'abandonne à lui-même: mais on n'explique pas encore une fois pourquoi on ne peut le soutenir sans effort. Car la vîtesse finie que le corps doit acquerir dans les instans qui suivront le premier moment de la chute, n'existe pas encore en ce premier moment, qui est celui

K ij

où l'on soutient le corps ; elle ne peut donc produire aucune résistance à vaincre. Dira-t-on que la vitesse avec laquelle les corps pesans tendent à descendre au premier instant , n'est pas absolument nulle , mais seulement très-petite ? On se jette alors dans une autre difficulté. Car suivant l'hypothese généralement admise par les Philosophes , l'action de la pesanteur est continue , & tend à chaque instant à imprimer au corps la même vitesse qu'au premier instant ; ainsi cette vitesse , si elle étoit finie au premier instant , seroit infinie au bout d'un tems fini , ce qui est contraire aux observations. Voilà donc un problème que nous laissons à résoudre aux Méchaniciens Philosophes.

---

## X V I I.

*A S T R O N O M I E.*

**L'**ASTRONOMIE doit suivre immédiatement la Méchanique , comme étant de toutes les parties de la Physique la plus certaine. Elle a deux branches , la connoissance des phénomènes céles-



tes , qu'on appelle particulièrement Astronomie , & l'explication de ces phénomènes , qu'on nomme Astronomie physique.

Si quelque science mérite à tous égards d'être traitée selon la méthode des inventeurs , ou du moins selon celle qu'ils ont pu suivre , c'est sans doute l'Astronomie. Rien n'est peut-être plus satisfaisant pour l'esprit humain , que de voir par quelle suite d'observations , de recherches , de combinaisons & de calculs les hommes font parvenus à connoître le mouvement de ce globe qu'ils habitent , & celui des autres corps de notre système planétaire. La meilleure maniere de traiter les élémens d'Astronomie , est donc d'y supposer , si on peut parler de la sorte , un Astronome tombé des nues , & isolé sur la terre , à qui la nature accorde une assez longue vie pour connoître tout ce que l'observation peut découvrir de phénomènes célestes , & qui ait en même tems les connoissances géométriques nécessaires pour pouvoir tirer de ces phénomènes toutes les conséquences qui en résultent ( *n* ) Cette méthode ,

( *n* ) M. Montucla de l'Académie Royale des Sciences

outre les avantages qu'elle a par elle-même, peut fournir encore des observations très-philosophiques sur les développemens de l'esprit humain, & sur la manière dont il procède dans ses recherches. Le génie des Philosophes, en cela peu différent de celui des autres hommes, les porte à ne chercher d'abord ni uniformité ni loi dans les phénomènes qu'ils observent. Commentent-ils à y soupçonner quelque marche régulière? Ils imaginent aussi-tôt la plus parfaite & la plus simple. Bientôt une observation plus suivie les détrompe, & souvent même les ramène précipitamment à leur premier avis. Enfin une étude longue, assidue, dégagée de préventions & de système, les remet dans les limites du vrai, & leur apprend que pour l'ordinaire la loi des phénomènes n'est ni assez peu composée pour être apperçue tout-à-coup, ni aussi irrégulière qu'on pourroit le penser; que chaque effet venant toujours du concours de plusieurs causes, la manière

de Prusse, a donné dans l'*Histoire des Mathématiques* qu'il vient de mettre au jour, une excellente esquisse d'un traité d'Astronomie, composé suivant le plan que nous proposons ici. Voyez le Tome I. de cet Ouvrage, p. 145. & suiv.



d'agir de chacune est simple , mais que le résultat de leur action réunie est compliqué quoique régulier , & que tout se réduit à décomposer ce résultat pour en démêler les différentes parties. Parmi une infinité d'exemples qu'on pourroit apporter de ce que nous avançons ici , le mouvement des planetes en fournit un bien frappant. A peine a-t-on soupçonné que les planetes se mouvoient circulairement , qu'on leur a fait décrire des cercles parfaits & d'un mouvement uniforme , d'abord autour de la terre , puis autour du soleil comme centre ; l'observation ayant montré bientôt après que les planetes étoient tantôt plus , tantôt moins éloignées du soleil , on a déplacé cet astre du centre des orbites , mais sans rien changer ni à la figure circulaire , ni à l'uniformité de mouvement qu'on avoit supposées ; on s'est apperçu ensuite que les orbites n'étoient ni circulaires , ni décrites uniformément , & on leur a donné la figure elliptique , la plus simple des ovals que nous connoissons ; enfin on a vu que cette figure ne répondoit pas encore à tout ; que plusieurs des planetes , entr'autres Saturne,

K iv.

Jupiter & la Lune ne s'y assujettissoient pas exactement dans leurs cours ; on a tâché de découvrir la loi de leurs inégalités , & c'est le grand objet qui occupe aujourd'hui les Savans.

Ainsi des élémens d'Astronomie , composés suivant la méthode des inventeurs , & conformément au plan que nous proposons , montreroient comment on est parti d'abord des hypothèses les plus simples pour rendre raison des phénomènes ; comment on a ensuite rectifié ces hypothèses à mesure que les phénomènes ont été mieux connus ; & comment enfin on est parvenu insensiblement à porter l'Astronomie au point de perfection où nous la voyons.

Mais si l'Astronomie est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain , l'Astronomie physique est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. La recherche des causes des phénomènes célestes , dans laquelle on fait aujourd'hui tant de progrès , n'est pas d'ailleurs une spéculation stérile , & dont le mérite se borne à la grandeur de son objet & à la difficulté de le saisir. Cette recherche doit contribuer encore très-efficacement à l'a-



vancement rapide de l'Astronomie proprement dite. Car on ne pourra se flatter d'avoir trouvé les véritables causes des mouvemens des planetes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que peuvent produire ces causes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés. Or la combinaison de ces effets est assez considérable, pour qu'il en reste encore beaucoup à découvrir; par conséquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les conclusions géométriques que l'on en déduira feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomènes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'observation seule.

Soit que les anciens ne fussent pas assez exactement instruits des phénomènes célestes pour entreprendre de les expliquer en détail; soit que leur physique consistât plus dans la recherche des faits que dans celle des causes; soit enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les Sciences Physico-Mathématiques, pour être en état de ré-

duire aux lois de la Méchanique les mouvemens des corps célestes , leurs ouvrages n'ont presque été d'aucun secours sur ce point aux Philosophes qui sont venus depuis. Il est vrai que les différentes hypotheses imaginées par les modernes pour expliquer le systéme du monde , l'avoient déjà été par les anciens ; & on n'en sera pas surpris , si on considère qu'en ce genre les hypotheses vraisemblables se présentent assez naturellement à l'esprit , que les combinaisons d'idées générales doivent être bientôt épuisées , & par une espece de révolution forcée , être successivement remplacées les unes par les autres. C'est par cette raison , sans doute , que nous n'avons aujourd'hui dans notre Physique presque aucun principe général, dont l'énoncé ou du moins le germe ne se trouve chez les anciens. C'est peut-être aussi pour cela que la Philosophie moderne s'est rapprochée sur plusieurs points de ce qu'on a pensé dans le premier âge de la Philosophie ; parce qu'il semble que la premiere impression de la nature est de nous donner des idées justes , qu'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nou-



veauté, & auxquelles enfin on est forcé de revenir. Quoi qu'il en soit, ce que les anciens ont imaginé sur le systême du monde, ou du moins ce qui nous reste de leurs opinions là-dessus, est si vague & si mal prouvé, qu'on n'en fauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui sont la pierre de touche de la vérité d'un systême, & que certains Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qui en sont réellement le corps & la substance; parce qu'ils renferment les preuves les plus subtiles & les plus incontestables, & qui en sont par conséquent la difficulté & le mérite. Qu'importe à l'honneur de Copernic, que quelques anciens Philosophes aient cru le mouvement de la terre, si les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été suffisantes pour empêcher le plus grand nombre de croire le mouvement du soleil. Qu'importe à la gloire de Newton, qu'Empedocle ou d'autres aient eu quelques idées vagues & informes du systême de la gravitation, quand ces idées ont été dénuées des preuves nécessaires pour les appuyer? Envain un savant illustre, en révendiquant nos

hypothèses & nos opinions à l'ancienne Philosophie, a cru la venger d'un mépris injuste, que les vrais Savans & les bons esprits n'ont jamais eu pour elle. Sa dissertation sur ce sujet, ne fait ce me semble, ni beaucoup de tort aux modernes, ni beaucoup d'honneur aux anciens, mais seulement beaucoup à l'érudition & aux lumières de son Auteur (o).

Descartes, ce Philosophe à qui les sciences & l'esprit humain ont tant d'obligation, dont les erreurs même étoient au dessus de son siècle, & n'ont été que trop long-tems au dessus du nôtre, est proprement le premier qui ait traité du système du monde avec quelque soin & quelque étendue. Dans un tems où les observations Astronomiques, la Mécanique & la Géométrie étoient encore très-imparfaites, il imagina pour expliquer les mouvemens des planetes, l'ingénieux & célèbre système des tourbillons. La matiere subtile, disoit ce Philosophe, se meut circulairement autour du soleil; en vertu de ce mouvement elle a une force centrifuge; en vertu de

(o) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, tom. 18, pag. 97.



cette force , toutes les parties du fluide mu en tourbillon tendent à s'éloigner du soleil ; elles doivent donc imprimer aux planetes une tendance vers cet astre , c'est-à-dire dans un sens contraire à la direction de la force centrifuge ; par la même raison qu'un fluide qui pese de haut en bas , tend à pousser de bas en haut les corps qu'on y plonge , & les y pousse en effet , s'ils tendent de haut en bas avec moins de force que lui. La Philosophie ancienne & moderne n'a peut-être rien imaginé de plus simple en apparence & de plus naturel que cette hypothese. Mais si avant l'examen elle paroît conforme au gros des phénomènes , les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomènes font bientôt voir qu'elle ne peut subsister ; c'est ce qui a obligé Newton d'y substituer l'hypothese de la gravitation universelle , qui moins séduisante peut-être au premier coup d'œil , a presque cessé d'être une hypothese par son accord admirable avec les observations astronomiques.

Parmi les différentes suppositions que nous pouvons imaginer pour ex-

pliquer un effet , les seules dignes de notre examen sont celles qui par leur nature nous fournissent des moyens infaillibles de nous assurer si elles sont vraies. Le systême de la gravitation est de ce nombre , & mériteroit par cela seul l'attention des Philosophes. On n'a point à craindre ici cet abus du calcul & de la Géométrie , dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combattre des hypothèses. Les planetes étant supposées se mouvoir , ou dans le vuide , ou au moins dans un espace non résistant , & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues , c'est un problème purement mathématique , que de déterminer les phénomènes qui en doivent naître ; on a donc le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement du systême Newtonien , & cet avantage ne sauroit être saisi avec trop d'empressement ; il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées. Ainsi on ne pourra regarder comme vrai le systême de la gravitation , qu'après s'être assuré par des calculs précis qu'il répond exacte-



ment aux phénomènes ; autrement l'hypothèse Newtonienne ne mériteroit aucune préférence sur celle des tourbillons , par laquelle on explique à la vérité bien des circonstances du mouvement des planètes , mais d'une manière si incomplète , & pour ainsi dire si lâche , que si les phénomènes étoient tout autres qu'ils ne sont , on les expliqueroit toujours de même , très-souvent aussi bien , & quelquefois mieux. Le système de la gravitation ne nous permet aucune illusion de cette espèce ; un seul article où l'observation démentiroit le calcul , feroit écrouler l'édifice , & relégueroit la théorie Newtonienne dans la classe de tant d'autres , que l'imagination a enfantées , & que l'analyse a détruites.

L'accord qu'on a remarqué entre les phénomènes célestes & les calculs fondés sur le système de la gravitation , accord qui se vérifie tous les jours de plus en plus , semble avoir pleinement décidé les Philosophes en faveur de ce système. Les preuves en sont répandues dans une infinité d'ouvrages , & le précis de ces preuves doit se trouver dans des élémens de Philosophie. C'est par

un pareil examen , par une analyse rigoureuse des faits , qu'il faut juger la Philosophie Newtonienne , & non par des raisonnemens métaphysiques , aussi peu propres à détruire une hypothese qu'à l'établir. Ne pouvant entrer ici dans ce détail , nous nous bornerons à exposer ce qu'il nous semble qu'on doit penser en général du systême de la gravitation , des applications qu'on en a faites , & de l'extension plus ou moins grande qu'on lui a donnée.

Les observations astronomiques démontrent que les planetes se meuvent ou dans le vuide , ou dans un milieu fort rare , ou enfin , comme l'ont prétendu quelques Philosophes , dans un milieu fort dense qui ne résiste pas ( ce qui seroit néanmoins très-difficile à concevoir ) ; mais quelque parti qu'on prenne sur la nature du milieu dans lequel les planetes se meuvent , il est au moins constant par l'observation , qu'elles ont une tendance vers le soleil. Ainsi la gravitation des planetes vers le soleil , quelle qu'en soit la cause , est un fait qu'on doit regarder comme démontré , ou rien ne l'est en Physique. La gravitation des planetes secondaires



ou satellites vers leurs planetes principales , est un second fait évident & démontré par les mêmes raisons & par les mêmes faits. Les preuves de la gravitation des planetes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre ; mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénomènes du flux & reflux de la mer , & sur-tout ceux de la précession des équinoxes , si bien d'accord avec les observations , prouvent invinciblement que la terre tend vers la lune. Nous n'avons pas ( du moins jusqu'ici ) de semblables preuves pour les autres satellites ; mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les planetes & leurs satellites est réciproque ? On peut à la vérité abuser en Physique de cette maniere de raisonner , pour s'élever quelquefois à des conclusions trop générales ; mais il semble , ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie , ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre chaque planete & ses satellites , elle ne paroît pas l'être moins entre les planetes

premieres. Indépendamment des raisons tirées de l'analogie, qui ont à la vérité moins de force ici que dans le cas dont on vient de parler, mais qui pourtant en ont encore, il est certain que Saturne éprouve dans son mouvement des variations sensibles; & il est fort vraisemblable que Jupiter est la principale cause de ces variations. Le tems seul, il est vrai, pourra nous éclairer pleinement sur ce point, les Géometres & les Astronomes n'ayant encore ni des observations assez complètes sur les mouvemens de Saturne, ni une théorie assez exacte des dérangemens que Jupiter lui cause. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter qui est sans comparaison la plus grosse de toutes les planetes, entre au moins pour beaucoup dans la cause de ces dérangemens. Nous disons pour beaucoup & non pour tout; car outre une cause dont nous parlerons dans un moment, l'action des cinq satellites de Saturne pourroit encore produire quelque dérangement dans cette planete; & peut-être sera-t-il nécessaire d'avoir égard à l'action des satellites pour déterminer entièrement & avec exactitude toutes les inégalités



du mouvement de Saturne , aussi bien que celles de Jupiter.

Si les satellites agissent sur les planetes principales , & si celles-ci agissent les unes sur les autres , elles agissent donc aussi sur le Soleil ; c'est une conséquence assez naturelle. Mais jusqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus sûr de décider cette question , est d'examiner les inégalités de Saturne. Car il est démontré , que si Jupiter & Saturne agissent sur le Soleil , il doit résulter de cette action une variation particuliere dans le mouvement apparent de Saturne vû du Soleil ; c'est aux Astronomes à s'assurer si cette variation existe , & si elle est telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels sont les différens degrés de certitude que nous avons jusqu'ici du systême de l'attraction , & quelle nuance observent ces degrés. Ce sera la même chose , quand on voudra transporter le systême général de l'attraction des corps célestes , à l'attraction des corps terrestres ou sublunaires. Nous remarquerons en premier lieu , que cette attraction ou gravitation générale se manifeste moins

en détail dans toutes les parties de la matière qui nous environne , qu'elle ne fait pour ainsi dire en total dans les différens globes qui composent le système du monde ; nous remarquerons outre cela , qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps terrestres plus que dans les autres , qu'elle paroît agir ici par impulsion , là par une mécanique inconnue , ici suivant une loi , là suivant une autre ; enfin plus nous généraliserons & nous étendrons la gravitation , plus ses effets nous paroîtront variés , & plus nous la trouverons obscure , & en quelque maniere informe , dans les phénomènes qui en résultent ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation , aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des planètes. Reconnoissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire encore à aucune des lois connues de la Mécanique ; n'emprisonnons point la nature dans les limites étroites de notre intelligence ; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matière , pour être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons , ou que nous lui



refusons ; & n'imitons pas le grand nombre des Philosophes modernes , qui en affectant un doute raisonné sur les objets qui les intéressent le plus , semblent vouloir se dédommager de ce doute par des assertions prématurées sur les questions qui les touchent le moins.

Il y a donc , par rapport à l'attraction , deux points sur lesquels on ne sauroit procéder avec trop de prudence ; le premier est de ne pas prononcer trop affirmativement sur la nature de la cause qui produit la gravitation des planetes ; le second de ne pas transporter trop légèrement cette force , des corps célestes aux corps qui nous environnent. D'un côté on n'a pu jusqu'à présent déduire l'attraction des autres lois connues de la nature , & en particulier des lois de l'impulsion des fluides ; de l'autre il paroît difficile de comprendre comment deux corps placés dans le vuide agissent l'un sur l'autre par leur seule présence. La difficulté de le concevoir augmente encore , quand on fait attention à la loi suivant laquelle l'attraction agit. Les corps célestes s'attirent en raison inverse du quarré de leurs distances , c'est-à-dire qu'à une

distance double leur attraction est quatre fois moindre , neuf fois à une distance triple , & ainsi du reste. Or si la seule présence des corps suffit pour produire leur attraction , pourquoi cette attraction n'est-elle pas la même à quelque distance que ce soit ? L'action de la lumière , & en général plusieurs autres actions semblables , sont à la vérité en raison inverse du quarré de la distance comme celle de l'attraction ; mais l'action de la lumière paroît produite par des corpuscules qui sont élançés ou poussés par le corps lumineux ; & comme le nombre des rayons qui partant d'un centre frappent un même corps , diminue à mesure que le corps s'éloigne , il est évident que la distance doit diminuer l'action de la lumière. Dans le système de l'attraction on ne peut rien imaginer de semblable , à moins qu'on n'attribue l'attraction à l'action d'un fluide , hypothese qui ne sauroit à d'autres égards se concilier avec les phénomènes. Soit que M. Newton fût frappé de ces raisons ou de quelques autres semblables , soit qu'il voulût ménager les préjugés bien ou mal fondés des Philosophes de son tems sur la néces-



fité de l'impulsion pour produire le mouvement des corps, il ne s'est jamais expliqué clairement par rapport à la nature de la force attractive. Il ne nie point qu'elle ne puisse être l'effet de l'impulsion ; il tâche même de l'y réduire. Mais les idées qu'il propose pour remplir ce but , sont si imparfaites & si vagues , qu'il est difficile de penser qu'un si grand Philosophe pût en être satisfait. On sent même en le lisant , malgré tous les faux-fuyans dont il se couvre , qu'il étoit fort porté à regarder l'attraction comme un premier principe & comme une loi primitive de la nature. Car d'un côté il admet une attraction réciproque entre les corps , réciprocité qui semble supposer que l'attraction est une propriété inhérente à la matiere ; de l'autre il remarque que la gravitation est proportionnelle à la quantité de matiere que les corps contiennent , & qu'elle vient d'une cause qui *pénètre* les corps , au lieu que l'impulsion est proportionnelle à la quantité de surface. Enfin , ce qui semble dévoiler pleinement la maniere dont M. Newton pensoit à cet égard , c'est qu'il a consenti qu'on imprimât à la

tête de la 2<sup>e</sup>. Edition de ses principes la fameuse préface, dans laquelle M. Cotes son disciple dit expressément que l'attraction est une propriété aussi essentielle à la matiere que l'impénétrabilité & l'étendue; assertion qui nous paroît trop précipitée, quelque sentiment qu'on suive d'ailleurs sur la nature de la force attractive. Car cette force pourroit être une propriété *primordiale*, un principe général de mouvement dans la nature, sans être pour cela une propriété *essentielle* de la matiere. Dès que nous concevons un corps, nous le concevons étendu, impénétrable, divisible & mobile; mais nous ne concevons pas nécessairement qu'il agisse sur un autre corps. La gravitation, si elle est telle que la conçoivent les Attractionnaires décidés, ne peut avoir pour cause que la volonté d'un être souverain, qui aura voulu que les corps agissent les uns sur les autres à distance comme dans le contact.

Quoi qu'il en soit, fût-il absolument impossible de réduire la force attractive aux lois de l'impulsion, c'est aux phénomènes seuls à nous décider sur l'existence de cette force. Si parmi ceux  
que



que nous connoissons, ou que nous découvrons dans la suite, il s'en trouve quelques-uns de contraires à l'attraction, nos Géomètres en seroient plus embarrassés, & nos Métaphysiciens plus à leur aise. Mais s'ils décidoient en sa faveur, il faudroit bien prendre le parti de l'admettre, dût-on se résoudre à n'avoir pas une idée plus nette de la vertu par laquelle les corps s'attirent que de celle par laquelle ils se choquent. Croit-on en effet avoir une idée claire de la vertu impulsive des corps? Quoiqu'il soit bien prouvé qu'une portion de matiere mise en mouvement doit communiquer une partie de ce mouvement à une autre portion de matiere qu'elle rencontre, peut-on concevoir d'une manière distincte cette vertu secrète par laquelle le mouvement se transmet d'un corps dans un autre? Les phénomènes nous prouvent l'existence de la matiere, sans nous rien apprendre sur sa nature. Les mêmes phénomènes nous font connoître les forces qui agissent sur elle, sans nous éclairer sur la nature de ces forces.

L'extension du principe de l'attraction aux corps qui nous environnent,

est encore un point sur lequel les Philosophes ne sauroient être trop réservés. En premier lieu, la maniere dont on explique par cette dernière attraction plusieurs phénomènes, n'est pas à beaucoup près aussi précise que celle dont on explique par le même principe les phénomènes astronomiques. En second lieu, les attractions tant magnétiques qu'électriques, paroissent l'effet d'un fluide invisible, & doivent nous faire douter si un pareil fluide n'est pas aussi la cause des autres attractions qu'on observe entre les corps terrestres. En troisième lieu, l'expérience prouve invinciblement que la force attractive entre les corps terrestres doit avoir d'autres lois que celles de l'attraction planétaire; & c'est peut-être une raison de douter qu'elle existe en effet; car il n'est pas naturel de penser que la loi de l'attraction, si cette loi est un principe primitif, ne soit pas uniforme & absolument la même pour toutes les parties de la matière. Quelques Philosophes, il est vrai, ont imaginé des lois d'attraction qui paroissent renfermer celle des corps célestes & celle qu'on suppose entre les corps terres-



tres qui nous environnent. Mais outre que les lois imaginaires à cet effet n'ont pas cette simplicité qui pourroit seule prévenir en leur faveur, elles ne sont pas aussi propres qu'on l'imagine à concilier tous les phénomènes. Car suivant ces lois l'attraction devoit être presque infiniment grande dans le contact des corps; ainsi la pesanteur des corps qui touchent la surface de la terre, devoit être fort différente de celle des corps qui en sont peu éloignés, ce qui est contraire aux observations. Gardons nous donc bien de précipiter notre jugement sur la nature & sur l'existence même d'une force attractive entre les corps terrestres. Le système du monde nous donne lieu de soupçonner légitimement, que le mouvement des corps n'ont peut-être pas l'impulsion seule pour cause; que ce soupçon nous rende sages; ne nous pressons pas de conclure que l'attraction soit un principe universel, jusqu'à ce que nous y soyons forcés par les phénomènes. Nous aimons, il est vrai, à généraliser en Philosophie nos découvertes, & jusqu'à nos hypothèses; cette manière de raisonner nous plaît, parce qu'elle flatte

notre vanité & soulage notre paresse ; mais la nature n'est pas obligée de se conformer à nos idées. Tâchons de bien distinguer ce qui est autour de nous , & ne portons notre vue au-delà qu'avec beaucoup de timidité : autrement nous n'en verrions que plus mal en croyant voir plus loin ; les objets éloignés seroient toujours confus , & ceux qui étoient à nos pieds nous échapperoient.

Nous avons dit plus haut que les phénomènes sont le seul moyen de juger l'attraction. Mais s'il ne faut pas prononcer trop légèrement qu'ils y sont conformes , il ne faut pas non plus juger trop précipitamment qu'ils y sont contraires. Tel effet qui paroît contredire en apparence le système de la gravitation , en devient une des plus fortes preuves quand on fait l'approfondir , & démêler les causes qui le produisent. Nous n'en apporterons que deux exemples. Les Philosophes conviennent unanimement que le flux & reflux de la mer est dû principalement à l'action de la lune ; mais ils se partagent sur la maniere dont cette action produit le flux & reflux. Les Cartés



fiens prétendent que la lune en passant au-dessus de la terre , presse le fluide renfermé entre la terre & elle , & que la pression de ce fluide fait soulever les eaux au - dessous de la lune. On leur objecte avec raison que cette pression devroit refouler les eaux au lieu de les élever. Mais de leur côté ils objectent aux Newtoniens , que si l'attraction de la lune sur la terre produisoit le flux & reflux , cette attraction en élevant les eaux dans le méridien au-dessus duquel la lune est placée , devroit les abaisser dans la partie opposée du même méridien ; or il est bien constaté par les observations , que les eaux s'élevent également quand la lune passe au méridien , soit au-dessus soit au-dessous de l'horison. Pour répondre sans figure , sans calcul , & d'une maniere simple & facile à cette objection tant répétée , une des principales que les Cartésiens ont opposée au système de la gravitation , imaginons que la terre soit une masse en partie solide & en partie fluide , & que la lune exerce son attraction sur cette masse ; supposons de plus , que les parties dont la terre est composée

L iij

gravitent vers son centre, en même tems qu'elles sont attirées par la lune; il est certain que si toutes les parties du fluide & du globe qu'il couvre étoient attirées avec une égale force, & suivant des directions paralleles, l'action de la lune n'auroit d'autre effet, que de mouvoir ou de déplacer toute la masse du globe & du fluide, sans causer d'ailleurs aucun dérangement dans la situation respective de leurs parties. Mais suivant les lois de l'attraction, les parties de l'hémisphere supérieur, c'est à-dire, de celui qui est le plus près de la lune, sont attirées avec plus de force que le centre du globe, & au contraire les parties de l'hémisphere inférieur sont attirées avec moins de force; d'où il s'ensuit que le centre du globe étant mu par l'action de la lune, le fluide qui couvre l'hémisphere supérieur, & qui est attiré plus fortement, doit tendre à se mouvoir plus vite que le centre, & par conséquent s'élever, avec une force égale à l'excès de la force qui l'attire sur celle qui attire le centre. Au contraire le fluide de l'hémisphere inférieur étant moins attiré que le centre du



globe, doit se mouvoir moins vîte; il doit donc fuir ce centre pour ainsi dire, & s'en éloigner avec une force à peu près égale à celle du fluide de l'hémisphère supérieur. Ainsi le fluide s'éleva aux deux points opposés qui sont dans la ligne par où passe la lune. Toutes les parties de ce fluide accourront, si on peut s'exprimer ainsi, pour s'approcher de ces points avec d'autant plus de vitesse qu'elles en feront plus proches. Le sophisme des Cartésiens consiste, en ce qu'ils supposent que l'élevation des eaux de la mer est produite par l'attraction totale que la lune exerce sur ces eaux, au lieu qu'elle n'est produite que par la différence de cette attraction, & de celle que la lune exerce sur le centre de la terre.

Il en est de même d'une autre objection des Cartésiens sur les orbites planétaires. S'il étoit vrai, disent-ils, que les planetes eussent une force de tendance vers le soleil, elles devroient s'en approcher continuellement, & par conséquent décrire autour de cet astre des orbés en spirale au lieu de courbes qui rentrent en elles-mêmes. Mais qui ne voit que le mouvement des planetes

dans leur orbite est composé de deux autres ; d'un mouvement rectiligne en vertu duquel elles tendent continuellement à s'échapper par la tangente , & d'un mouvement de tendance vers le soleil , qui change ce mouvement rectiligne en curviligne , & retient à chaque instant les planetes dans leur orbite ? Par le premier de ces mouvemens les planetes tendent à s'éloigner du soleil ; par le second elles tendent à s'en rapprocher. Si donc la force du premier mouvement pour les éloigner du centre, est plus grande que celle du second mouvement pour les en rapprocher , elles doivent s'éloigner du soleil malgré leur gravitation vers cet astre. Le calcul seul peut déterminer les cas où l'une des deux forces l'emporte sur l'autre ; & ce calcul fait voir en effet , que quand une planete est arrivée à une certaine distance du soleil , elle doit s'en éloigner de nouveau jusqu'à un certain point , pour s'en rapprocher ensuite.

Ces deux exemples indiquent suffisamment au Philosophe la méthode qu'il doit suivre , soit pour déterminer la nature de la force qui fait tendre les planetes les unes vers les autres ,



soit pour connoître les effets de cette force. Mais en voilà assez par rapport à cet objet, le premier est presque le seul sur lequel doit rouler l'Astronomie physique.

Nous finirons cet article par une observation que nous ne pouvons refuser à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens sur le système du monde, on conviendra, ce me semble, que l'Astronomie physique est aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre nation. C'est dans les travaux qu'ils ont entrepris, dans les ouvrages qu'ils ont mis sous les yeux de l'Europe, que le système Newtonien trouvera désormais ses preuves les plus incontestables & les plus profondes. Il est vrai qu'en Mathématique, toutes choses d'ailleurs égales, chaque siècle doit l'emporter sur celui qui le précède, parce qu'en profitant des lumières qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de justice à ceux qui savent le mieux profiter de ces lumières, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale soit

L v

permise, ou plutôt dans lequel cette prévention ne puisse avoir lieu, c'est lorsqu'il s'agit de découvertes purement géométriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être contestées, & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout l'univers. Ainsi notre nation, que certains savans étrangers, & peut-être même quelques François semblent prendre à tâche de rabaisser, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raison ce qu'un Ecrivain éloquent & Philosophe a dit de son siècle, qui à plusieurs égards ressembloit assez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque atas quædam artium & laudis imitanda posteris tulit.*

## XVIII.

## OPTIQUE.

**A**VANT que de passer de l'Astronomie à la Physique proprement dite, il est deux parties de cette dernière science sur lesquelles les Mathématiques ont une influence si considérable, qu'il est nécessaire de les envisager séparément.



La premiere est l'Optique, qui renferme la théorie de la lumiere & les lois de la vision. La théorie de la lumiere & l'examen de ses propriétés forment un objet presque entièrement mathématique. Sans s'embarasser si la lumiere se propage par la pression d'un fluide, ou, ce qui paroît plus vraisemblable, par une émission de corpuscules lancés du corps lumineux; sans discuter les difficultés particulieres à chacune de ces hypotheses, difficultés assez considérables pour avoir fait douter au grand Newton *si la lumiere étoit un corps*, il suffit au Philosophe d'observer trois choses; que la lumiere se répand en ligne droite; qu'elle se réfléchit par un angle égal à l'angle d'incidence; & qu'enfin elle se rompt en passant d'un milieu dans un autre, suivant certaines lois que l'expérience peut aisément découvrir. Ces trois principes serviront à démontrer les lois que suit la lumiere dans sa réflexion sur différentes surfaces; celles de son passage à travers différents milieux; celles de la différente réfrangibilité des rayons, qui produit la différence des couleurs, & d'où résulte entre autres l'explication rigou-

L vj

reuse & mathématique de l'arc-en-ciel ; phénomène admirable , dont il est assez étonnant que le Philosophe connoisse si bien la cause , en même tems qu'il ignore pourquoi une pierre tombe ; tant l'étude de la nature semble faite pour flatter & pour humilier à la fois la vanité humaine.

Quiconque réfléchira sur la maniere dont on démontre en Optique ces différentes propriétés de la lumière , ne fera pas surpris que l'illustre aveugle Saunderson ait donné des leçons publiques de cette science , sans avoir aucune idée de la maniere dont les rayons de lumière produisent la vision. Il lui suffisoit de regarder ces rayons comme des faisceaux de lignes droites , qui en agissant sur les yeux produisent à peu près l'effet du toucher ; avec cette différence que le toucher s'exerce par le contact immédiat , & la vue par l'action d'une matiere placée entre l'œil & le corps lumineux , à peu près comme un aveugle reconnoît au moyen de son bâton les corps éloignés de lui. Ces suppositions faites , les propositions d'Optique étoient pour Saunderson des Théorèmes de Géométrie pure , qu'il



démontrait comme il eût fait ceux d'Euclide, & où se trouve en effet la même évidence mathématique.

Il s'en faut beaucoup qu'on puisse porter cette évidence dans la partie de l'Optique qui examine les lois de la vision. Rien n'est moins satisfaisant, il faut l'avouer, que les raisonnemens des Philosophes sur les moyens par lesquels l'œil juge de la distance & de la grandeur apparente des objets, sur le lieu où l'on voit l'image dans les miroirs & dans les verres courbes, enfin sur les jugemens qu'on porte de la grandeur de cette même image. Ce sont là néanmoins les questions préliminaires & fondamentales de la Théorie de la vision, dans laquelle il est impossible de faire aucun progrès sans les avoir résolues. Aussi le Philosophe ne doit-il guere traiter ces différens objets, que pour faire sentir combien il y reste à desirer, ou plutôt que tout y est encore à faire; & pour indiquer, s'il est possible, les moyens de répandre de nouvelles lumières sur une matière si curieuse.

Ce que nous venons de dire de l'Optique, nous pouvons le dire à peu

près d'une autre science qui lui est analogue , de l'Acoustique ou de la Théorie des sons. Les Mathématiques nous fournissent des méthodes pour calculer les vibrations des cordes sonores , eu égard à leur degré de tension , à leur grosseur & à leur longueur ; mais quelle est la cause du plaisir que certains accords produisent en nous , & des sensations désagréables que d'autres nous font éprouver ? Voilà sur quoi nous ne sommes pas plus instruits qu'on l'étoit du tems de Pythagore. Il ne faut en ce genre qu'une légère connoissance des faits pour se convaincre de l'insuffisance des raisons qu'on en donne (p). L'expérience seule est donc la base de l'Acoustique , & c'est de là qu'il en faut tirer des regles. Un célèbre Musicien de nos jours a déjà frayé cette route , en déduisant avec succès de la résonnance du corps sonore les principales regles de l'harmonie. Mais ayant à débrouiller le premier cette matiere difficile , qui sur un grand nombre de points importans ne paroît pas susceptible de démonstration , il a

(p) Voyez dans l'Encyclopédie les articles CONSONNANCE & FONDAMENTAL.



été souvent obligé, comme il le reconnoît lui-même de multiplier les *analogies*, les *transformations*, les *convenances*, pour satisfaire la raison *autant qu'il est possible* dans l'explication des phénomènes. L'illustre Artiste dont il s'agit, a été pour nous le Descartes de la Musique. On ne peut se flatter, ce me semble, de faire quelque progrès dans la théorie de cette science, qu'en suivant la méthode qu'il a tracée.

---

## X I X.

*Hydrostatique & Hydraulique.*

**L**A seconde science dont nous avons à parler, est celle de l'équilibre & du mouvement des fluides, & de leur action sur les corps solides qui y sont plongés. La théorie de l'équilibre des fluides se nomme Hydrostatique; celle de leur mouvement & de leur résistance s'appelle Hydraulique.

Si on connoissoit la figure & la disposition mutuelle des particules qui composent les fluides, il ne faudroit point d'autres principes que ceux de la

Mécanique ordinaire, pour déterminer les lois de leur équilibre, de leur mouvement & de leur action; car la recherche de ces lois dans un système quelconque de corpuscules, n'est qu'un problème de Mécanique pour la solution duquel on a tous les principes qu'on peut desirer. Cependant plus le nombre des corpuscules seroit grand, plus il deviendroit difficile d'appliquer le calcul aux principes d'une maniere simple & commode; ainsi une telle méthode ne seroit guere praticable dans la Mécanique des fluides. Mais nous sommes même bien éloignés d'avoir toutes les données nécessaires pour être à portée de faire usage de cette méthode. Nous ignorons la figure & l'arrangement des parties des fluides; nous ignorons comment ces parties se meuvent entre elles. Il y a d'ailleurs une si grande différence entre un fluide & un amas de corpuscules solides, que les lois de la pression des fluides sont très-différentes des lois de la pression des solides. L'expérience seule a pu nous instruire en détail des lois de l'Hydrostatique, que la théorie la plus subtile n'auroit jamais pu nous faire soup-



gonner ; & depuis même qu'elles sont connues , on n'a pu trouver encore d'hypothese satisfaisante pour les expliquer , & pour les réduire aux principes ordinaires du mouvement & de l'équilibre. Aussi le mécanisme intérieur des fluides , si peu analogue à celui des autres corps , devoit être pour les Philosophes un objet particulier d'admiration , si l'étude des phénomènes les plus simples ne les avoit accoutumés à ne s'étonner de rien , ou plutôt à s'étonner également de tout. Aussi peu éclairés que le peuple sur les premiers principes de toutes choses , ils n'ont & ne peuvent avoir d'avantage que dans la combinaison qu'ils font de ces principes & dans les conséquences qu'ils en tirent ; & c'est dans cette espece d'Analyse que les Mathématiques leur sont utiles. C'est avec le secours seul de ces sciences qu'il est permis de pénétrer dans les fluides , & de découvrir le jeu de leurs parties , l'action qu'exercent les uns sur les autres ces atomes innombrables dont un fluide est composé , & qui paroissent tout à la fois unis & divisés , dépendans & indépendans les uns des autres.

L'ignorance où l'on est de la consti-

tution intérieure des fluides, n'a donc pas empêché les Physiciens Géometres de faire de grands progrès dans la science de l'équilibre & du mouvement de ces corps. Ne pouvant déduire immédiatement & directement de la nature des fluides les lois de leur équilibre & de leur mouvement, ils les ont au moins réduites à des principes d'expérience, qu'ils ont regardé (faute de mieux) comme les propriétés fondamentales des fluides, & comme celles auxquelles il falloit rapporter toutes les autres. La nature est une machine immense dont les ressorts principaux nous sont cachés; nous ne voyons même cette machine qu'à travers un voile qui nous dérobe le jeu des parties les plus délicates; entre les parties plus frappantes, ou si l'on veut plus grossières, que ce voile nous permet d'entrevoir & de découvrir, il en est plusieurs qu'un même ressort met en mouvement, & c'est là surtout ce que nous devons chercher à démêler. Condamnés comme nous le sommes à ignorer l'essence & la contexture intérieure des corps, la seule ressource qui reste à notre sagacité, est de tâcher au moins de saisir dans



chaque matiere l'analogie des phénomènes, & de les rappeler tous à un petit nombre de faits primitifs & fondamentaux. C'est ainsi que Newton, sans assigner la cause de la gravitation universelle, n'a pas laissé de démontrer que le système du monde est uniquement appuyé sur les lois de cette gravitation.

Nous jugerons aisément du plan que nous devons suivre dans la Méchanique des fluides, si nous examinons d'abord quelle différence il doit y avoir entre les principes généraux de cette méchanique, & ceux de la méchanique des corps ordinaires. Ces derniers principes, comme nous l'avons dit plus haut, peuvent se réduire à trois; savoir la force d'inertie, le mouvement composé, & l'équilibre de deux masses égales, animées en sens contraire de vitesses virtuelles égales. Nous avons donc ici deux questions à résoudre; en premier lieu si ces trois principes sont les mêmes pour les fluides que pour les solides; en second lieu s'ils suffisent à la méchanique des fluides.

Les particules des fluides étant des corps, il n'est pas douteux que le prin-

cipe de la force d'inertie , & celui du mouvement composé, ne conviennent à chacune de ces parties. Il en seroit de même du principe de l'équilibre , si on pouvoit comparer séparément les particules fluides entr'elles : mais nous ne pouvons comparer ensemble que des masses, dont l'action mutuelle dépend de l'action combinée de différentes parties qui nous sont inconnues.

L'équilibre des fluides animés par une force de direction & de quantité constante, comme la pesanteur, est celui qui se présente d'abord à examiner, & qui est en effet le plus facile. Si on verse une liqueur homogène dans un tuyau composé de deux branches cylindriques égales & verticales, unies ensemble par une branche cylindrique horizontale, la première chose qu'on observe, c'est que la liqueur ne sauroit être en équilibre, sans être à la même hauteur dans les deux branches. Il est facile de conclure de là, que le fluide contenu dans la branche horizontale est également pressé en sens contraire par l'action des colonnes verticales. L'expérience apprend de plus, que si une des branches verticales, & même, si l'on veut, une



partie de la branche horizontale est anéantie, il faut pour retenir le fluide, la même force qui seroit nécessaire pour soutenir un tuyau cylindrique égal à l'une des branches verticales, & rempli de fluide à la même hauteur; & qu'en général, quelle que soit l'inclinaison de la branche qui joint les deux branches verticales, le fluide est également pressé dans le sens de cette branche & dans le sens vertical. Il n'en faut pas davantage pour nous convaincre, que les parties des fluides pesans sont pressées & pressent également en tous sens. Cette propriété étant une fois découverte, on peut aisément reconnoître qu'elle n'est pas bornée aux fluides dont les parties sont animées par une force constante & de direction donnée, mais qu'elle appartient toujours aux fluides, quelles que soient les forces qui agissent sur leurs différentes parties. Il suffit pour s'en assurer, d'enfermer une liqueur dans un vase & de la presser avec un piston; car si on fait une ouverture en quelque point que ce soit de ce vase, il faudra appliquer en cet endroit une pression égale à celle du piston pour retenir la liqueur; observation

qui prouve incontestablement que la pression des particules se répand également en tout sens, quelle que soit la puissance qui tend à les mouvoir.

Cette propriété générale, l'égalité de pression en tout sens, constatée par une expérience très-simple, est le fondement de tout ce qu'on peut démontrer sur l'équilibre des fluides. Néanmoins, quoiqu'elle soit connue & mise en usage depuis fort long-tems, il est assez surprenant que les lois principales de l'Hydrostatique en aient été si obscurément déduites. Parmi une foule d'Auteurs dont la plupart n'ont fait que copier ceux qui les avoient précédés, à peine en trouve-t-on qui explique avec quelque clarté, pourquoi deux liqueurs sont en équilibre dans un siphon; pourquoi l'eau contenue dans un vase qui va en s'élargissant de haut en bas, presse le fond de ce vase avec autant de force que si elle étoit contenue dans un vase cylindrique de même base & de même hauteur, quoiqu'en soutenant le premier de ces deux vases, on ne porte que le poids du liquide qui y est contenu; pourquoi un corps d'une pesanteur égale à celui d'un pa-



reil volume de fluide , s'y soutient en quelque endroit qu'on la place. On ne viendra jamais à bout de démontrer exactement ces propositions , que par un calcul net & précis de toutes les forces qui concourent à la production de l'effet qu'on veut examiner , & par la détermination exacte de la force qui en résulte.

Un Auteur moderne a prétendu expliquer l'égalité de pression des fluides en tout sens , par la figure sphérique & la disposition qu'il leur suppose; il prend trois boules dont les centres soient disposés en un triangle équilatéral de base horizontale , & il fait voir aisément que la boule supérieure presse avec la même force en embas , qu'elle presse latéralement sur les deux boules voisines. On sent combien cette preuve est insuffisante : elle suppose que les particules des fluides sont sphériques , ce qui peut être probable , mais n'est pas démontré : elle suppose que les deux boules d'en bas soient disposées de manière que leur centre soit dans une ligne horizontale : elle ne démontre enfin l'égalité de pression avec la pression verticale , que pour les deux directions qui

font avec la verticale un angle de 60 degrés, & nullement pour les autres.

Nous avons remarqué plus haut, qu'en général les lois du mouvement & de l'action d'un systême de corps qui agissent les uns sur les autres, se réduisent à celles de l'équilibre de ce même systême de corps. D'où il s'ensuit que les lois du mouvement des fluides & de leur action, se réduisent à celle de l'équilibre des mêmes fluides. Par ce principe on peut résoudre les questions les plus délicates & les plus difficiles sur le mouvement des fluides & sur la pression qu'ils exercent quand ils sont mus.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer ici le peu de solidité d'un principe employé autrefois par presque tous les Auteurs d'Hydraulique, & dont plusieurs se servent encore aujourd'hui pour déterminer le mouvement d'un fluide qui sort d'un vase. Selon ces Auteurs, le fluide qui s'échappe à chaque instant, est pressé par le poids de chaque colonne fluide dont il est la base. Cette proposition est évidemment fautive, lorsque le fluide coule dans un vase cylindrique entièrement ouvert & sans  
aucun



aucun fond. Car la liqueur descend alors comme feroit une masse solide & pesante, sans que ses parties exercent les unes sur les autres aucune action, puisqu'elles se meuvent toutes avec une égale vitesse. Si le fluide sort du tuyau par une ouverture faite au fond, alors la partie qui s'échappe à chaque instant peut à la vérité souffrir quelque pression par l'action oblique & latérale de la colonne qui appuie sur le fond; mais comment prouvera-t-on que cette pression est précisément égale (surtout lorsque le fluide est en mouvement) au poids de la colonne de fluide qui auroit l'ouverture du fond pour base?

Il ne faut pas dissimuler au reste, que quand on veut appliquer le calcul d'une manière rigoureuse aux lois du mouvement & de l'action des fluides, sans se permettre aucune hypothèse arbitraire, on trouve dans cette explication plus de difficultés qu'on ne pourroit d'abord en attendre; & qu'on ne parvient pas sans peine à démontrer sur cette matière les vérités les plus généralement connues, dont la plupart sont assez mal prouvées dans presque tous les Livres de Physique. On ne

doit pas même être surpris , que dans cette matiere épineuse la solution des problêmes ou se refuse entièrement à l'analyse , ou ne puisse en être déduite que d'une maniere très - imparfaite ; mais c'est avoir beaucoup fait dans un sujet si difficile , que de s'assurer jusqu'où peut aller la théorie , & de fixer pour ainsi-dire les limites où elle doit s'arrêter. Souvent l'expérience même ne nous offre sur cet objet que des lumieres fort imparfaites , car quand on compare entr'elles les expériences qui ont été faites jusqu'ici , pour déterminer par exemple la résistance des fluides , on les trouve si peu d'accord qu'il n'y a peut être encore aucun fait parfaitement constaté à cet égard. La multitude des forces , soit actives , soit passives , est ici compliquée à un tel degré , qu'il paroît presque impossible de déterminer séparément l'effet de chacune ; de distinguer celui qui vient de la force d'inertie d'avec celui qui résulte de la tenacité , & ceux-ci d'avec l'effet que doivent produire la pesanteur & le frottement des particules. D'ailleurs quand on auroit démêlé dans un seul cas les effets de chacune de ces forces & la



loi qu'elles suivent, seroit-on bien fondé à conclure, que dans un cas où les particules agiroient tout autrement, tant par leur nombre que par leur direction, leur disposition & leur vitesse, la loi des effets ne seroit pas toute différente? Cette matiere pourroit bien être du nombre de celles où les expériences faites en petit n'ont presque aucune analogie avec les expériences faites en grand, & les contredisent même quelquefois; où chaque cas particulier demande presque une expérience isolée, & où par conséquent les résultats généraux sont toujours très-fautifs & très-imparfaits.

Mais eût-on fait autant de progrès qu'on en a fait peu dans la connoissance du mouvement & de l'action des fluides, cette connoissance nous seroit encore assez peu utile pour résoudre des questions d'un genre plus compliqué, quoique d'ailleurs très-importantes en elles-mêmes. Il ne faudroit pas s'imaginer surtout, avec quelques Médecins modernes, que la théorie du mouvement des fluides dans des tuyaux ou solides ou flexibles, pût nous conduire à celle de la mécanique du corps

humain, de la vitesse du sang, de son action sur les vaisseaux dans lesquels il circule. Il seroit nécessaire pour réussir dans une telle recherche, de savoir exactement jusqu'à quel point les vaisseaux peuvent se dilater; de quelle manière & suivant quelle loi ils se dilatent; de connoître parfaitement leur figure, leur élasticité plus ou moins grande, leurs différentes anastomoses, le nombre, la force, & la disposition de leurs valvules, le degré de chaleur & de ténacité du sang, les forces motrices qui le poussent. Encore quand chacune de ces choses seroit parfaitement connue, la grande multitude d'éléments qui entreroient dans une pareille théorie, nous conduiroit vraisemblablement à des calculs impraticables. C'est en effet ici un des cas les plus composés d'un problème, dont le cas le plus simple est fort difficile à résoudre. Lorsque les effets de la nature sont trop compliqués & trop peu connus pour pouvoir être soumis à nos calculs, l'expérience est le seul guide qui nous reste; nous ne pouvons nous appuyer que sur des inductions déduites d'un grand nombre de faits. Voilà le plan que nous de-



vons suivre dans l'examen d'une machine aussi composée que le corps humain. Il n'appartient qu'à des Physiciens oisifs de s'imaginer qu'à force d'algebre & d'hypotheses ils viendront à bout d'en dévoiler les ressorts.

---

## X X.

*Physique générale.*

LES principes que nous venons d'établir sur la maniere dont on doit traiter la théorie des fluides , peuvent également s'appliquer à la Physique prise dans toute son étendue. L'étude de cette science roule sur deux points qu'il ne faut pas confondre , l'observation & l'expérience. L'observation , moins recherchée & moins subtile , se borne aux faits qu'elle a sous les yeux , à bien voir & à bien détailler les phénomènes de toute espece que la nature nous présente. L'expérience cherche à pénétrer la nature plus profondément , à lui dérober ce qu'elle cache , à créer en quelque maniere par la différente combinaison des corps , de nouveaux

M iij

phénomènes pour les étudier ; enfin elle ne se restreint pas à écouter la nature , mais elle l'interroge & la presse. On pourroit appeller l'observation , la Physique des faits , ou plutôt la Physique *vulgaire & palpable* , & réserver pour l'expérience le nom de Physique *occulte* ; pourvu qu'on attache à ce mot une idée plus philosophique & plus vraie que n'ont fait certains Physiciens modernes , & qu'on le borne à désigner la connoissance des faits cachés dont on s'assure en les voyant , & non le roman des faits supposés qu'on devine bien ou mal sans les chercher ni les voir.

Les Anciens , auxquels nous nous croyons fort supérieurs dans les sciences , parce que nous trouvons plus court & plus agréable de nous préférer à eux que de les lire , n'ont pas autant négligé l'étude de la nature que nous les en accusons communément. Leur Physique n'étoit ni aussi déraisonnable ni aussi bornée que le pensent ou que le disent quelques Ecrivains de nos jours. Les ouvrages d'Hippocrate seul seroient suffisans pour montrer l'esprit qui conduisoit alors les Philosophes. Au lieu



de ces systêmes, sinon meurtriers, du moins ridicules, qu'a enfantés la Médecine moderne, pour les proscrire ensuite, on y trouve des faits bien vus & bien rapprochés; on y voit un systême d'observations, qui encore aujourd'hui sert de base à l'art de guérir. Or il semble qu'on peut juger par l'état de la Médecine chez les anciens, de celui où la Physique étoit parmi eux; en premier lieu, parce que les ouvrages d'Hippocrate sont les monumens les plus considérables qui nous restent de la Physique ancienne; en second lieu, parce que la Médecine étant la partie la plus essentielle & la plus intéressante de la Physique, on peut toujours juger avec assez de certitude de la maniere dont on traite celle-ci, par la maniere dont celle-là est cultivée. C'est une vérité dont l'expérience nous assure, puisqu'à compter seulement de la renaissance des lettres, nous avons toujours vu subir à l'une de ces sciences les changemens qui ont altéré ou dénaturé l'autre.

Nous savons d'ailleurs que dans le tems même d'Hippocrate, plusieurs grands hommes, à la tête desquels on

doit placer Démocrite , s'appliquerent avec succès à l'étude de la nature. On prétend que le Médecin , envoyé par les habitans d'Abdere pour guérir la prétendue folie du Philosophe , le trouva occupé à disséquer & à observer des animaux ; & on peut s'imaginer qui fut jugé le plus fou par Hippocrate , ou de ceux qui l'avoient envoyé , ou de celui qu'il alloit voir , & qui avoit trouvé la maniere la plus philosophique de jouir de la nature & des hommes , en étudiant l'une & en se moquant des autres.

Cependant les anciens paroissent avoir cultivé la Physique que nous appellons *vulgaire* , préférablement à celle que nous avons nommée Physique *occulte* , & qui est proprement la *Physique expérimentale*. Ils se contentoient de lire dans le grand livre de la nature , toujours ouvert pour eux ainsi que pour nous ; mais ils y lisoient assidument , & avec des yeux plus attentifs & plus sûrs que nous ne l'imaginons ; plusieurs faits qu'ils ont avancés , & qui d'abord avoient été démentis par les modernes , se sont trouvés vrais quand on les a mieux approfondis. La



méthode que suivoient les anciens, en cultivant l'observation plus que l'expérience, étoit très-philosophique, & la plus propre de toutes à faire faire à la Physique les plus grands progrès dont elle fut capable dans ce premier âge de l'esprit humain. Avant d'employer & d'user notre sagacité pour chercher un fait dans des combinaisons subtiles, il faut être bien assuré que ce fait n'existe pas autour de nous & sous notre main; comme il faut en Géométrie réserver ses efforts pour trouver ce qui n'a pas été résolu par d'autres. Tout est lié si intimement dans la nature, qu'une simple collection de faits, bien riche & bien variée, avanceroit prodigieusement nos connoissances; & s'il étoit possible de rendre cette collection complète, ce seroit peut-être le seul travail auquel le Physicien dût se borner: c'est au moins celui par lequel il faut qu'il commence; & telle est la méthode que les anciens ont suivie. Les plus sages d'entr'eux ont fait la table de ce qu'ils voyoient, l'ont bien faite & s'en sont tenus là. Ils n'ont connu de l'aimant que sa propriété la plus facile à découvrir, celle d'attirer le fer; les

merveilles de l'électricité qui les entouroient, & dont on trouve quelques traces dans leurs ouvrages, ne les ont point frappés, parce que pour être frappé de ces merveilles, il eût fallu en voir le rapport à des faits plus cachés, que l'expérience a sçu nous dévoiler dans ces derniers tems. Car l'expérience parmi plusieurs avantages, a celui d'étendre le champ de l'observation. Un phénomène que l'expérience nous apprend, ouvre nos yeux sur une infinité d'autres qui ne demandoient qu'à être apperçus. L'observation, par la curiosité qu'elle inspire & par les vuides qu'elle laisse, mene à l'expérience; l'expérience ramene à l'observation par la même curiosité qui cherche à remplir & à ferrer de plus en plus ces vuides: ainsi on peut regarder l'expérience & l'observation comme la suite & le complément l'une de l'autre.

Les anciens ne paroissent avoir cultivé l'expérience que par rapport aux arts, & nullement pour satisfaire, comme nous, une curiosité purement philosophique. Ils ne décomposoient & ne combinoient les corps que pour en tirer des usages utiles ou agréables,



sans chercher beaucoup à en connoître le jeu ni la structure. Ils ne s'arrêtoient pas même sur les détails dans la description qu'ils faisoient des corps ; & s'ils avoient besoin d'être justifiés sur ce point , ils le seroient peut-être suffisamment par le peu d'utilité que les modernes ont trouvé à suivre une méthode contraire. C'est dans l'histoire des animaux d'Aristote qu'il faut chercher le vrai goût de Physique des anciens , plutôt que dans ses autres ouvrages , où il est moins riche en faits & plus abondant en paroles , plus raisonneur , & moins instruit. Car telle est tout à la fois la sagesse & la manie du Philosophe ; tant que la collection des matériaux est facile & abondante , il n'est guere occupé que du soin de les recueillir & de les mettre en ordre ; mais à l'instant qu'ils lui manquent , il commence aussi-tôt à discourir ; obligé même ( ce qui lui arrive souvent ) de se contenter d'un petit nombre de matériaux , il est toujours tenté d'en former un corps , & de délayer en un systême de science , ou en quelque chose du moins qui en ait la forme , un petit nombre de connoissances imparfaites & isolées.

M vj

Néanmoins en avouant que cet esprit peut avoir présidé jusqu'à un certain point aux ouvrages Physiques d'Aristote , ne mettons pas sur son compte l'abus que les modernes en ont fait durant les siècles d'ignorance qui ont duré si long-tems , ni toutes les inepties que les commentateurs ont voulu donner pour les opinions de ce grand homme. Nous ne parlons ici de ces tems ténébreux , que pour faire mention en passant de quelques génies supérieurs , qui abandonnant cette méthode vague & obscure de philosopher , laissoient les mots pour les choses , & cherchoient dans leur sagacité & dans l'étude de la nature des connoissances plus réelles. Le Moine Bacon , trop peu connu & trop peu lu aujourd'hui , doit être mis au nombre de ces esprits du premier ordre ; dans le sein de la plus profonde ignorance , il sçut par la force de son génie s'élever au-dessus de son siècle , & le laisser bien loin derrière lui : aussi fut-il persécuté par ses confreres , & regardé par le peuple comme un magicien , à peu près commē Gerbert l'avoit été près de trois siècles auparavant pour ses inventions mécaniques ;



avec cette différence que Gerbert devint Pape, & que Bacon resta Moine & malheureux.

Au reste le petit nombre de grands génies, qui étudierent ainsi la nature en elle-même jusqu'à la renaissance proprement dite de la Philosophie, ne cultivoient pas à beaucoup près dans toute son étendue la Physique expérimentale. Chymistes plutôt que Physiciens, ils semblent s'être plus appliqués à la décomposition des corps particuliers, & au détail des usages qu'ils en pouvoient faire, qu'à l'étude générale de la nature. Riches d'une infinité de connoissances utiles ou curieuses, mais détachées, ils ignoroient les lois du mouvement, celles de l'hydrostatique, la pesanteur de l'air dont ils voyoient les effets sans les connoître, & plusieurs autres vérités qui sont aujourd'hui la base & comme les élémens de la Physique moderne.

Le Chancelier Bacon, Anglois comme le Moine (car ce nom & ce peuple sont heureux en Philosophie) embrassa le premier un plus vaste champ. Il entrevit les principes généraux qui doivent servir de fondement à l'étude de la

nature , il propofa de les reconnoître par la voie de l'expérience , il annonça un grand nombre de découvertes qui fe font faites depuis. Descartes qui le fuivit de près , & qu'on accufa ( peut-être affez mal à propos ) d'avoir puisé des lumieres dans les ouvrages de Bacon , ouvrit quelques routes dans la Phyfique expérimentale ; mais il la recommanda plus qu'il ne la pratiqua , & c'est ce qui l'a conduit à plufieurs erreurs. Il eut , par exemple , le courage de donner le premier des lois du mouvement ; courage qui mérite la reconnoiffance des Philofophes , puisqu'il a mis ceux qui ont fuivi fur la route des lois véritables ; mais l'expérience , ou plutôt comme nous le dirons plus bas , des réflexions fur les observations les plus communes , lui auroient appris que les lois qu'il avoit données étoient infoutenables. Descartes , & Bacon lui-même , malgré toutes les obligations que leur a la Philofophie , lui auroient peut-être été plus utiles encore , s'ils euffent été plus Phyficiens de pratique & moins de fpéculation ; mais le plaifir oifif de la méditation & de la conjecture même , entraîne les grands génies ;



ils commencent beaucoup & finissent peu ; ils proposent des vues , ils prescrivent ce qu'il faut faire pour en constater la justesse & l'avantage , & laissent le travail mécanique à d'autres , qui éclairés par une lumière étrangere , ne vont pas aussi loin que leurs maîtres auroient été seuls. Ainsi les uns pensent ou rêvent , les autres agissent ou manœuvrent , & l'enfance des sciences est éternelle.

Cependant l'esprit de la Physique expérimentale, que Bacon & Descartes avoient introduit , s'étendit insensiblement. L'Académie de Florence , Boyle , Mariotte & après eux plusieurs autres , firent un grand nombre d'expériences avec succès. Les Académies se formèrent , & saisirent avec empressement cette maniere de philosopher. Les Universités plus lentes , parce qu'elles étoient déjà toutes formées lors de la naissance de la Physique expérimentale , suivirent long-tems encore leur méthode ancienne. Peu à peu la Physique de Descartes succéda dans les écoles à celle d'Aristote , ou plutôt de ses commentateurs. Si on ne touchoit pas encore à la vérité , on étoit du moins sur

la voie ; on fit quelques expériences , on tenta de les expliquer ; il eût été mieux qu'on se bornât à les bien faire , & à les rapprocher les unes des autres avant que d'en venir à aucun systême ; mais enfin il ne faut pas espérer que l'esprit humain se délivre si promptement de tous ses préjugés. Enfin Newton montra le premier ce que ses prédécesseurs n'avoient fait qu'entrevoir , l'art d'introduire la Géométrie dans la Physique , & de former , en réunissant l'expérience au calcul , une science exacte , profonde , lumineuse & nouvelle. Aussi grand du moins par ses expériences d'Optique que par son systême du monde , il ouvrit de tous côtés une carrière immense & sûre ; l'Angleterre saisit ces vues ; la Société Royale les regarda comme siennes ; les Académies de France s'y prêterent plus lentement & avec plus de résistance , par la même raison qui avoit fait rejeter aux Universités pendant plusieurs années la Physique de Descartes. La lumière a enfin prévalu : la génération ennemie de ces grands hommes s'est éteinte ou est demeurée muette dans les Académies , & dans les Universités



auxquelles les Académies semblent aujourd'hui donner le ton. Une génération nouvelle s'est élevée, qui achèvera la révolution; car quand les fondemens d'une révolution sont jetés, c'est presque toujours dans la génération suivante que la révolution s'achève; rarement en deçà, parce que les obstacles périssent plutôt que de céder; rarement au-delà, parce que les barrières une fois franchies, l'esprit humain prend un effor rapide, jusqu'à ce qu'il rencontre un nouvel obstacle qui l'oblige de s'arrêter pour long-tems.

L'Université de Paris fournit aujourd'hui une preuve convaincante des progrès de la Philosophie parmi nous. La Géométrie & la Physique expérimentale y sont cultivées avec succès. Plusieurs jeunes Professeurs, pleins de savoir, d'esprit & de courage (car il en faut pour les innovations même les plus innocentes) ont osé quitter la route battue pour s'en frayer une nouvelle; tandis que dans d'autres écoles auxquelles nous épargnons la honte de les nommer, les lois du mouvement de Descartes & même la Physique Péripatéticienne sont encore en honneur.

Les jeunes maîtres dont nous parlons forment des élèves vraiment instruits, qui au sortir de leur Philosophie sont initiés aux vrais principes de toutes les sciences Physico-mathématiques, & qui ne sont plus obligés, comme on l'étoit il y a peu de tems, d'oublier ce qu'ils ont appris dans les écoles.

Nous terminerons cette courte histoire de la Physique expérimentale par quelques réflexions sur la maniere dont on doit traiter cette science. Les premiers objets qui s'offrent à nous dans l'étude de la nature, sont les propriétés générales des corps, & les effets de l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Cette action n'est point pour nous un phénomène extraordinaire; nous y sommes accoutumés dès l'enfance; les effets de l'équilibre & de l'impulsion nous sont connus, je parle des effets en général; car pour la mesure & la loi précise de ces effets, les Philosophes ont été long-tems à la chercher, & plus long-tems encore à la trouver. Il semble néanmoins qu'un peu de réflexion sur la nature des corps, auroit dû leur faire découvrir ces lois beaucoup plutôt; elles se réduisent, comme



nous l'avons vu, aux lois de l'équilibre; & les lois de l'équilibre étoient faciles à connoître, soit par le secours seul du raisonnement, soit par l'observation la plus simple. Ainsi les phénomènes de la nature les plus communs, & si on l'ose dire, les plus populaires, suffisoient pour constater les lois de la percussion; & l'utilité principale de ces phénomènes est de nous assurer, comme on l'a remarqué plus haut, que les lois de la percussion qui s'observent dans l'Univers, sont précisément celles qui résultent de la nature des corps. Delà il s'ensuit que la Physique expérimentale n'est nullement nécessaire pour déterminer les lois du mouvement & de l'équilibre; si elle s'en occupe, ce doit être comme d'une recherche de simple curiosité, pour réveiller & soutenir l'attention des commençans; à peu près comme on les exerce dès l'entrée de la Géométrie à faire des figures justes, pour avoir la satisfaction de s'assurer par leurs yeux de ce que le raisonnement leur a déjà démontré; mais un véritable Physicien n'a pas plus besoin du secours de l'expérience pour démontrer les lois de la Mécanique & de la

Statique, qu'un Géometre n'a besoin de regle & de compas pour s'assurer qu'il a résolu un problème difficile.

La seule utilité expérimentale que le Physicien puisse tirer des observations sur les lois de l'équilibre, sur celles du mouvement, & en général sur les affections primitives des corps, c'est d'examiner attentivement la différence entre le résultat que donne la théorie & celui que fournit l'expérience; & d'employer cette différence avec adresse, pour déterminer, par exemple, dans les effets de l'impulsion, l'altération causée par la résistance de l'air; dans les effets des machines simples, l'altération occasionnée par le frottement & par d'autres causes. Telle est la méthode que les plus grands Physiciens ont suivie, & qui est la plus propre à avancer & à perfectionner la Physique; car alors l'expérience ne servira plus simplement à confirmer la théorie, mais différant de la théorie sans l'ébranler, elle conduira à des vérités nouvelles auxquelles la théorie seule n'auroit pu atteindre.

Le premier objet réel de la Physique expérimentale, est l'examen des pro-



priétés générales des corps que l'observation nous fait connoître pour ainsi dire en gros , mais dont l'expérience seule peut mesurer & déterminer les effets ; tels sont , par exemple , les phénomènes de la pesanteur. Aucune théorie n'auroit pu nous faire trouver la loi que les corps pesans suivent dans leur chute verticale ; mais cette loi une fois connue par l'expérience , tout ce qui appartient au mouvement des corps pesans , soit rectiligne , soit curviligne , soit incliné , soit vertical , n'est plus que du ressort de la théorie : si l'expérience s'y joint , ce ne doit être que dans la même vue & de la même manière que pour les lois primitives de l'impulsion.

L'observation journalière nous apprend de même que l'air est pesant ; mais l'expérience seule pouvoit nous éclairer sur la quantité absolue de sa pesanteur. Cette expérience est la base de l'Aérométrie , & le raisonnement acheve le reste. Il en est de même d'un grand nombre d'autres parties de la Physique , dans lesquelles une seule expérience , ou même une seule observation sert de base à des théories complètes. Ces parties sont principalement

celles qu'on a appellées *Phyfico-mathématiques*, & qui consistent dans l'application de la *Géométrie* & du calcul aux phénomènes de la nature. C'est par le secours de la *Géométrie* qu'on parvient à déterminer la quantité d'un effet compliqué, & dépendant d'un autre effet mieux connu; il ne faut donc pas s'étonner des secours que nous tirons de cette science dans la comparaison & l'analyse des faits que l'expérience nous découvre. Il n'est pas surprenant que les anciens ayent peu cultivé cette branche de la *Physique*. Souvent la plus subtile *Géométrie* est nécessaire pour y réussir; & la *Géométrie* des anciens, quoique d'ailleurs très-profonde & très-savante, ne pouvoit aller jusques là. Il y a bien de l'apparence qu'ils l'avoient senti; car leur méthode de philosopher, nous ne saurions trop le redire, étoit plus sage que nous ne nous l'imaginons communément. On doit donc, s'il est permis de parler ainsi, leur tenir compte de l'ignorance où ils étoient sur ce point, de n'avoir pas voulu atteindre à ce qu'il leur étoit impossible de savoir, & de n'avoir point cherché à faire croire qu'ils y



étoient parvenus. Les Géometres modernes ont sçu se procurer à cet égard plus de secours, non parce qu'ils sont supérieurs aux anciens, mais parce qu'ils sont venus depuis. La perfection de l'Analyse & l'invention des nouveaux calculs, nous ont mis en état de soumettre à la Géométrie des phénomènes très-complicqués.

Il seroit seulement à souhaiter que les Géometres n'eussent pas quelquefois abusé de la facilité qu'ils avoient d'appliquer le calcul à certaines hypothèses. C'est souvent le desir de pouvoir faire usage du calcul, qui le détermine dans le choix des principes; au lieu qu'ils devroient examiner d'abord les principes en eux-mêmes, sans songer d'avance à les plier de force au calcul. La Géométrie, qui ne doit qu'obéir à la Physique quand elle se réunit avec elle, lui commande quelquefois. S'il arrive que la question qu'on veut examiner soit trop composée, pour que tous les élémens puissent entrer dans la comparaison analytique qu'on en veut faire, on sépare les plus incommodes, on leur en substitue d'autres, moins gênans, mais aussi moins

réels, & l'on est surpris de n'arriver après un travail pénible, qu'à un résultat contredit par la nature; comme si après l'avoir déguisée, tronquée ou altérée, une combinaison purement mécanique pouvoit nous la rendre.

Cependant comme d'un côté la vanité naturelle à l'esprit humain le porte à se faire honneur de ce qu'il fait, & que de l'autre on ne consent qu'avec peine à avoir fait un travail inutile, on résiste difficilement à montrer aux autres cet étalage de savoir géométrique, qui sans instruire le Lecteur sur la matière qui en a été le prétexte, ne sert qu'à montrer les connoissances mathématiques de l'Auteur. Ainsi l'esprit de calcul, qui a chassé l'esprit de système, regne peut-être un peu trop à son tour. Car il y a dans chaque siècle un goût de Philosophie dominant; ce goût entraîne presque toujours quelques préjugés, & la meilleure Philosophie est celle qui en a le moins à sa suite. Il seroit mieux sans doute qu'elle ne fût jamais assujettie à aucun ton particulier; les différentes connoissances acquises & recueillies par les Savans en auroient plus de facilité pour se re-  
joindre



joindre & former un tout. Mais chaque science paroît recevoir & secouer successivement la loi de celles qui sont les plus en honneur ou les plus négligées, & la Philosophie prend la teinture des esprits où elle se trouve. Chez un Métaphysicien elle est ordinairement toute systématique, chez un Géometre elle est souvent toute de calcul. La méthode du dernier est sans doute la plus sûre; mais il ne faut pas s'y borner & croire que tout s'y réduise. Autrement nous ne ferions de progrès dans la Géométrie transcendante que pour être à proportion plus bornés sur les vérités de la Physique. Plus on peut tirer d'utilité de l'application de la première de ces deux sciences à la seconde, plus on doit être circonspect dans cette application. C'est à la simplicité de son objet que la Géométrie est redevable de sa certitude; à mesure que l'objet devient plus composé, la certitude s'obscurcit & s'éloigne; il faut donc savoir s'arrêter sur ce qu'on ignore, ne pas croire que les mots de *Théorème* & de *Corollaire* fassent par quelque vertu secrète l'essence d'une démonstration, & qu'en écrivant à la fin d'une propo-

sition, ce qu'il falloit démontrer, on rendra démontré ce qui ne l'est pas.

Reconnoissons donc que les différens sujets de Physique ne sont pas également susceptibles de l'application de la Géométrie. Si les observations ou les expériences qui servent de base au calcul sont en petit nombre, si elles sont simples & lumineuses, le Géometre fait alors en tirer le plus grand avantage, & en déduire les connoissances physiques les plus capables de satisfaire l'esprit. Des observations moins parfaites fervent souvent à le conduire dans ses recherches, & à donner à ses découvertes un nouveau degré de certitude: quelquefois même les raisonnemens mathématiques peuvent l'instruire & l'éclairer, quand l'expérience est muette, ou ne parle que d'une manière confuse: enfin si les matieres qu'il se propose de traiter ne laissent aucune prise à ses calculs, il se réduit alors aux simples faits dont les observations l'instruisent; incapables de se contenter de fausses lueurs quand la lumière lui manque, il n'a point recours à des raisonnemens vagues & obscurs, au défaut de démonstrations rigoureuses.



C'est principalement la méthode qu'il doit suivre par rapport à ces phénomènes sur la cause desquels le raisonnement ne peut nous aider, dont nous n'appercevons point la chaîne, ou dont nous ne voyons du moins la liaison que très-imparfaitement, très-rarement, & après les avoir envisagés sous bien des faces. Ce sont là les faits que le Physicien doit surtout chercher à bien connoître, il ne sauroit trop les multiplier; plus il en aura recueilli, plus il sera près d'en voir l'union; son objet doit être d'y mettre l'ordre dont ils seront susceptibles, d'expliquer autant qu'il sera possible les uns par les autres, d'en trouver la dépendance mutuelle, de saisir le tronc principal qui les unit, de découvrir même par leur moyen d'autres faits cachés & qui sembloient se dérober à ses recherches, en un mot, d'en former un corps, où il se trouve le moins de lacunes qu'il se pourra; il n'en restera toujours que trop. Qu'il se garde bien surtout de vouloir rendre raison de ce qui lui échappe; qu'il se défie de cette fureur d'expliquer tout, que Descartes a introduite dans la Physique, qui a accou-

tumé la plupart de ses sectateurs à se contenter de principes & de raisons vagues, propres à soutenir également le pour & le contre. On ne peut lire sans étonnement dans certains Auteurs de Physique, les explications qu'ils donnent des variations du barometre, de la neige, de la grêle & d'une infinité d'autres faits. Ces Auteurs, avec les principes & la méthode dont ils se servent, ne feroient pas plus embarrassés pour expliquer des faits absolument contraires à ceux que nous observons; pour prouver, par exemple, qu'en tems de pluie le barometre doit hauffer, que la neige doit tomber en été & la grêle en hiver, & ainsi du reste. Des faits & point de verbiage; voilà la grande regle en Physique comme en Histoire; ou pour parler plus exactement, les explications dans un livre de Physique doivent être comme les réflexions dans l'Histoire, courtes, sages, fines, amenées par les faits, ou renfermées dans les faits même par la maniere dont on les présente.

Au reste, quand nous proscrivons de la Physique la manie de tout expliquer, nous sommes bien éloignés de condam-



ner, ni cet esprit de conjecture, qui tout à la fois timide & éclairé conduit quelquefois à des découvertes; ni cet esprit d'analogie, dont la sage hardiesse perce au-delà de ce que la nature semble vouloir montrer, & prévoit les faits avant que de les avoir vus. Ces deux talens précieux & rares trompent à la vérité quelquefois celui qui n'en fait pas assez sobrement usage; mais ne se trompe pas ainsi qui veut.

Si la retenue & la circonspection doivent être un des principaux caracteres du Physicien, la patience & le courage doivent d'un autre côté le soutenir dans son travail. En quelque matière que ce soit, on ne doit pas trop se hâter d'élever entre la nature & l'esprit humain un mur de séparation. En nous méfiant de notre industrie, gardons-nous de nous en méfier avec excès. Dans l'impuissance que nous sentons tous les jours de surmonter tant d'obstacles qui se présentent à nous, nous serions sans doute trop heureux, si nous pouvions du moins juger au premier coup d'œil jusqu'ou nos efforts peuvent atteindre: mais telle est tout à la fois la force & la foiblesse de notre

esprit, qu'il est souvent aussi dangereux de prononcer sur ce qu'il ne peut pas, que sur ce qu'il peut. Combien de découvertes modernes dont les anciens n'avoient pas même l'idée? Combien de découvertes perdues que nous contesterions trop légèrement? Et combien d'autres que nous jugerions impossibles, sont réservées pour notre postérité?

---

## X X I.

## C O N C L U S I O N.

Nous avons tracé en général la méthode qu'on doit suivre dans l'étude des principales parties de la Philosophie. Il nous reste encore deux objets, les faits historiques & les principes du goût. Nous avons déjà indiqué le plan que le Philosophe doit se proposer dans l'étude des uns & des autres, nous avons même fixé dans un écrit particulier (a) l'usage & l'abus de l'esprit philosophique par rapport aux matieres de goût; c'est pourquoi nous terminerons ici cet essai. Nous n'ajouterons plus qu'un mot sur la maniere d'étudier

(a) Voyez l'Écrit suivant.



des élémens de Philosophie bien faits. C'est moins avec le secours d'un maître qu'on peut remplir ce but, qu'avec beaucoup de méditation & de travail. Savoir des élémens, ce n'est pas seulement connoître ce qu'ils contiennent, c'est en connoître l'usage, les applications & les conséquences, c'est pénétrer dans le génie des inventeurs, c'est se mettre en état d'aller plus loin qu'eux; & c'est ce qu'on ne fait bien qu'à force d'étude & d'exercice. C'est aussi pour cela qu'on ne saura jamais parfaitement que ce qu'on s'est appris soi-même. Peut-être feroit-on bien par cette même raison d'indiquer en deux mots dans des élémens de Philosophie l'usage & les conséquences des vérités fondamentales. Ce seroit pour les commençans un sujet d'exercer leur esprit, en cherchant la preuve de ces conséquences, & en faisant disparoître les vuides qu'on leur auroit laissé à remplir. Le propre d'un bon livre d'élémens, est de faire beaucoup penser.

Des élémens composés suivant le plan que nous avons tracé dans cet essai, auroient une double utilité; ils mettroient les bons esprits sur la voie des décou-

vertes à faire , en leur présentant les découvertes déjà faites ; ils mettroient de plus les lecteurs ordinaires à portée de distinguer les vraies découvertes d'avec ce qui ne l'est pas ; car tout ce qui ne pourroit être ajouté aux élémens d'une science comme par forme de supplément , ne seroit point digne du nom de découverte.

En général l'objet d'une découverte doit être non-seulement grand & nouveau , mais encore utile , ou du moins curieux , & de plus difficile à trouver. Il n'y a que l'utilité éminente ou l'excessive singularité , qui puisse dispenser dans une découverte , du mérite de la difficulté vaincue. Les découvertes qui réunissent les cinq caractères dont nous venons de parler , sont de la première espèce ; celles qui n'ont aucun de ces caractères dans un degré éminent , s'appellent simplement *inventions*.

Le hazard a fait plusieurs découvertes dans les arts , & même dans les sciences de faits , telles que la Physique ; les découvertes dans les Mathématiques & dans les autres sciences de pur raisonnement sont presque toujours l'ouvrage du génie ; quelquefois seulement le gé-



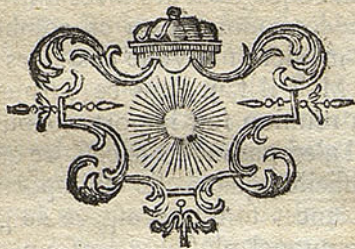
nie peut y concourir avec le hazard, lorsqu'en cherchant ce qu'on ne trouve point, on trouve ce qu'on ne cherchoit pas. De pareilles découvertes sont une espece de bonheur; mais c'est un bonheur qui n'arrive qu'à ceux qui le méritent, c'est-à-dire, qui auroient pu trouver par le génie seul, ce que le hazard joint au génie leur a fait trouver.

Les découvertes se font, ou en joignant ensemble plusieurs idées nouvelles, ou en joignant des idées nouvelles à des idées connues, ou en combinant d'une maniere nouvelle des idées connues. Mais il faut dans ce dernier cas que la réunion soit importante ou difficile. Il n'est pas même nécessaire qu'elle soit difficile, quand elle est importante. Les sciences sont une espece de grand édifice auquel plusieurs personnes travaillent de concert; les uns à la sueur de leur corps tirent la pierre de la carrière, d'autres la traînent avec effort jusqu'au pied du bâtiment, d'autres l'élèvent à force de bras & de machines, mais celui qui la met en œuvre & en place a le mérite de la construction.

Il n'y a proprement que trois genres de connoissances où les découvertes

N v

n'aient pas lieu ; l'érudition , parce que les faits ne se devinent & ne s'inventent pas ; la Métaphysique , parce que les faits se trouvent au-dedans de nous-mêmes ; la Théologie , parce que le dépôt de la foi est inaltérable , & qu'il ne faudroit y avoir de révélation nouvelle.





RÉFLEXIONS  
SUR L'USAGE  
ET  
SUR L'ABUS  
DE LA PHILOSOPHIE  
DANS LES MATIÈRES DE GOÛT,  
*Lues à l'Académie Française le 14  
Mars 1757.*

N vj

SCD LYON 1  
Mathématiques







<sup>r</sup>  
**RÉFLEXIONS**  
 SUR L'USAGE  
 ET SUR L'ABUS  
 DE LA PHILOSOPHIE  
 DANS LES MATIÈRES DE GOÛT.<sup>a</sup>

**L'**ESPRIT Philosophique , si célèbre chez une partie de notre Nation , & si décrié par l'autre , a produit dans les Sciences & dans les Belles-Lettres des effets contraires. Dans les Sciences , il a mis des bornes sévères à la manie de tout expliquer , que l'amour des systêmes avoit introduite ; dans les Belles - Lettres , il a entrepris d'analyser nos plaisirs & de soumettre à l'examen tout ce qui est l'objet du *Goût*. Si la sage timidité de la Physique moderne a trouvé des

contradictéurs, est-il surprenant que la hardiesse des nouveaux Littérateurs ait eu le même sort ? Elle a dû principalement révolter ceux de nos Ecrivains qui pensent qu'en fait de *Goût* comme dans des matieres plus sérieuses, toute opinion nouvelle & paradoxale doit être proscrite par la seule raison qu'elle est nouvelle. Il semble néanmoins, que dans les sujets de spéculation & d'agrément on ne sauroit laisser trop de liberté à l'industrie, dût-elle n'être pas toujours également heureuse dans ses efforts. C'est en se permettant les écarts que le génie enfante les choses sublimes ; permettons de même à la raison de porter au hazard, & quelquefois sans succès, son flambeau sur tous les objets de nos plaisirs, si nous voulons la mettre à portée de découvrir au génie quelque route inconnue. La séparation des vérités & des sophismes se fera bientôt d'elle même, & nous en serons ou plus riches, ou du moins plus éclairés.

Un des avantages de la Philosophie appliquée aux matieres de *Goût*, est de nous guérir ou de nous garantir de la superstition littéraire ; elle justifie no-



tre estime pour les anciens en la rendant raisonnable ; elle nous empêche d'encenser leurs fautes ; elle nous fait voir nos égaux dans plusieurs de nos bons écrivains modernes , qui pour s'être formés sur eux , se croyoient par une incon séquence modeste fort inférieurs à leurs maîtres. Mais l'analyse métaphysique de ce qui est l'objet du sentiment ne peut-elle pas faire chercher des raisons à ce qui n'en a point , émousser le plaisir en nous accoutumant à discuter froidement ce que nous devons sentir avec chaleur , donner enfin des entraves au génie , & le rendre esclave & timide ? Essayons de répondre à ces questions.

Le *Goût*, quoique peu commun, n'est point arbitraire ; cette vérité est également reconnue de ceux qui réduisent le *Goût* à sentir , & de ceux qui veulent le contraindre à raisonner. Mais il n'étend pas son ressort sur toutes les beautés dont un ouvrage de l'art est susceptible. Il en est de frappantes & de sublimes , qui saisissent également tous les esprits , que la nature produit sans effort dans tous les siècles & chez tous les peuples , & dont par conséquent tous

les esprits, tous les siècles, & tous les peuples sont juges. Il en est qui ne touchent que les âmes sensibles & qui glissent sur les autres. Les beautés de cette espèce ne sont que du second ordre, car ce qui est grand est préférable à ce qui n'est que fin; elles sont néanmoins celles qui demandent le plus de sagacité pour être produites, & de délicatesse pour être senties; aussi sont-elles plus fréquentes parmi les nations chez lesquelles les agrémens de la Société ont perfectionné l'art de vivre & de jouir. Ce genre de beautés faites pour le petit nombre, est proprement l'objet du *Gout*, qu'on peut définir *le talent de démêler dans les ouvrages de l'art ce qui doit plaire aux âmes sensibles & ce qui doit les blesser.*

Si le *Gout* n'est pas arbitraire, il est donc fondé sur des principes incontestables; & ce qui en est une suite nécessaire, il ne doit point y avoir d'ouvrage de l'art dont on ne puisse juger en y appliquant ces principes. En effet la source de notre plaisir & de notre ennui est uniquement & entièrement en nous; nous trouverons donc au-dedans de nous-mêmes, en y portant une vue attentive, des règles générales & inva-



riables de *Goût*, qui feront comme la pierre de touche à l'épreuve de laquelle toutes les productions du talent pourront être soumises. Ainsi le même esprit philosophique, qui nous oblige, faute de lumières suffisantes, de suspendre à chaque instant nos pas dans l'étude de la nature & des objets qui sont hors de nous, doit au contraire dans tout ce qui est l'objet du *Goût*, nous porter à la discussion. Mais il n'ignore pas en même tems que cette discussion doit avoir un terme. En quelque matiere que ce soit, nous devons désespérer de remonter jamais aux premiers principes, qui sont toujours pour nous derrière un nuage : vouloir trouver la cause métaphysique de nos plaisirs, seroit un projet aussi chimérique que d'entreprendre d'expliquer l'action des objets sur nos sens. Mais comme on a su réduire à un petit nombre de sensations l'origine de nos connoissances, on peut de même réduire les principes de nos plaisirs en matiere de *Goût*, à un petit nombre d'observations incontestables sur notre maniere de sentir. C'est jusques là que le Philosophe remonte, mais c'est là qu'il s'arrête, & d'où par une pente naturelle il descend ensuite aux conséquences.

La justesse de l'esprit, déjà si rare par elle-même, ne suffit pas dans cette analyse; ce n'est pas même encore assez d'une ame délicate & sensible; il faut de plus, s'il est permis de s'expliquer de la sorte, ne manquer d'aucun des sens qui composent le *Goût*. Dans un ouvrage de poésie, par exemple, on doit parler tantôt à l'imagination, tantôt au sentiment, tantôt à la raison, mais toujours à l'organe; les vers sont une espèce de chant, sur lequel l'oreille est si inexorable, que la raison même est quelquefois contrainte de lui faire de légers sacrifices. Ainsi un Philosophe dénué d'organe, eût-il d'ailleurs tout le reste, fera un mauvais juge en matière de poésie. Il prétendra que le plaisir qu'elle nous procure est un plaisir d'opinion, qu'il faut se contenter, dans quelqu'ouvrage que ce soit, de parler à l'esprit & à l'ame: il jettera même par des raisonnemens captieux un ridicule apparent sur le soin d'arranger des mots pour le plaisir de l'oreille. C'est ainsi qu'un Physicien réduit au seul sentiment de toucher, prétendrait que les objets éloignés ne peuvent agir sur nos organes, & le prouveroit par des



sophismes auxquels on ne pourroit répondre qu'en lui rendant l'ouïe & la vue. Notre Philosophe croira n'avoir rien ôté à un ouvrage de poésie, en conservant tous les termes & en les transposant pour détruire la mesure; & il attribuera à un préjugé dont il est esclave lui-même sans le vouloir, l'espece de langueur que l'ouvrage lui paroît avoir contractée par ce nouvel état. Il ne s'appercvra pas qu'en rompant la mesure, & en renversant les mots, il a détruit l'harmonie qui résulloit de leur arrangement & de leur liaison. Que diroit-on d'un Musicien qui pour prouver que le plaisir de la mélodie est un plaisir d'opinion, dénatureroit un air fort agréable en transposant au hazard les sons dont il est composé?

Ce n'est pas ainsi que le vrai Philosophe jugera du plaisir que donne la poésie. Il n'accordera sur ce point ni tout à la nature ni tout à l'opinion; il reconnoîtra, que comme la musique a un effet général sur tous les peuples, quoique la musique des uns ne plaise pas toujours aux autres, de même tous les peuples sont sensibles à l'harmonie poétique, quoique leur poésie soit fort

différente. C'est en examinant avec attention cette différence, qu'il parviendra à déterminer jusqu'à quel point l'habitude influe sur le plaisir que nous font la poésie & la musique, ce que l'habitude ajoute de réel à ce plaisir, & ce que l'opinion peut aussi y joindre d'illusoire. Car il ne confondra point le plaisir d'habitude avec celui qui est purement arbitraire & d'opinion; distinction qu'on n'a peut-être pas assez faite en cette matière, & que néanmoins l'expérience journalière rend incontestable. Il est des plaisirs qui dès le premier moment s'emparent de nous; il en est d'autres qui n'ayant d'abord éprouvé de notre part que de l'éloignement ou de l'indifférence, attendent pour se faire sentir, que l'âme ait été suffisamment ébranlée par leur action, & n'en sont alors que plus vifs. Combien de fois n'est il pas arrivé, qu'une musique qui nous avoit d'abord déplu, nous a ravies ensuite, lorsque l'oreille à force de l'entendre, est parvenue à en démêler toute l'expression & la finesse? Les plaisirs que l'habitude fait goûter peuvent donc n'être pas arbitraires, & même avoir eu d'abord le préjugé contre eux.



C'est ainsi qu'un Littérateur Philosophe conservera à l'oreille tous ses droits. Mais en même tems (& c'est-là surtout ce qui le distingue) il ne croira pas que le soin de satisfaire l'organe dispense de l'obligation encore plus importante de penser. Comme il fait que c'est la première loi du style, d'être à l'unisson du sujet, rien ne lui inspire plus de dégoût que des idées communes exprimées avec recherche, & parées du vain coloris de la versification : une prose médiocre & naturelle lui paroît préférable à la poésie qui au mérite de l'harmonie ne joint point celui des choses : c'est parce qu'il est sensible aux beautés d'image, qu'il n'en veut que de neuves & de frappantes ; encore leur préfère-t-il les beautés de sentiment, & surtout celles qui ont l'avantage d'exprimer d'une manière noble & touchante des vérités utiles aux hommes.

Il ne suffit pas à un Philosophe d'avoir tous les sens qui composent le *Goût* ; il est encore nécessaire que l'exercice de ces sens n'ait pas été trop concentré dans un seul objet. Malebranche ne pouvoit lire sans ennui les meilleurs vers, quoiqu'on remarque dans son style les

grandes qualités du Poëte , l'imagination , le sentiment & l'harmonie. Mais trop exclusivement appliqué à ce qui est l'objet de la raison , ou plutôt du raisonnement , son imagination se bornoit à enfanter des hypothèses philosophiques , & le degré de sentiment dont il étoit pourvu , à les embrasser avec ardeur comme des vérités. Quelque harmonieuse que soit sa prose , l'harmonie poétique étoit sans charmes pour lui , soit qu'en effet la sensibilité de son oreille fût bornée à l'harmonie de la prose , soit qu'un talent naturel lui fit produire de la prose harmonieuse sans qu'il s'en aperçût , comme son imagination le servoit sans qu'il s'en doutât , ou comme un instrument rend des accords sans le savoir.

Ce n'est pas seulement à quelque défaut de sensibilité dans l'ame ou dans l'organe , qu'on doit attribuer les faux jugemens en matière de *Goût*. Le plaisir que nous fait éprouver un ouvrage de l'art , vient ou peut venir de plusieurs sources différentes ; l'analyse philosophique consiste donc à savoir les distinguer & les séparer toutes , afin de rapporter à chacune ce qui lui appartient ,



& de ne pas attribuer notre plaisir à une cause qui ne l'ait point produit. C'est sans doute sur les ouvrages qui ont réussi en chaque genre , que les regles doivent être faites ; mais ce n'est point d'après le résultat général du plaisir que ces ouvrages nous ont donné : c'est d'après une discussion réfléchie , qui nous fasse discerner les endroits dont nous avons été vraiment affectés , d'avec ceux qui n'étoient destinés qu'à servir d'ombre ou de repos , d'avec ceux même où l'Auteur s'est négligé sans le vouloir. Faute de suivre cette méthode , l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un ouvrage monstrueux d'ailleurs , fermera bientôt les yeux sur les endroits foibles , transformera les défauts même en beautés , & nous conduira par degrés à cet enthousiasme froid & stupide qui ne sent rien à force d'admirer tout ; espece de paralysie de l'esprit , qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles. Ainsi , sur une impression confuse & machinale , ou bien on établira de faux principes de *Goût* , ou , ce qui n'est pas moins dangereux , on érigeria en principe ce qui est en soi purement arbitrai-

re ; on retrécira les bornes de l'art , & on prescrira des limites à nos plaisirs , parce qu'on n'en voudra que d'une seule espece & dans un seul genre ; on tracera autour du talent un cercle étroit dont on ne lui permettra pas de sortir.

C'est à la Philosophie à nous délivrer de ces liens ; mais elle ne sauroit mettre trop de choix dans les armes dont elle se sert pour les briser. Feu M. de la Motte a avancé que les vers n'étoient pas essentiels aux pieces de théâtre : pour prouver cette opinion , très-soutenable en elle-même , il a écrit contre la Poésie , & par là il n'a fait que nuire à sa cause ; il ne lui restoit plus qu'à écrire contre la Musique , pour prouver que le chant n'est pas essentiel à la tragédie. Sans combattre le préjugé par des paradoxes , il avoit , ce me semble , un moyen plus court de l'attaquer ; c'étoit d'écrire *Inès de Castro* en prose ; l'extrême intérêt du sujet permettoit de risquer l'innovation , & peut-être aurions-nous un genre de plus. Mais l'envie de se distinguer fronde les opinions dans la théorie , & l'amour propre qui craint d'échouer les ménage dans la pratique. Les Philosophes font le contraire

des



des Législateurs ; ceux-ci se dispensent des lois qu'ils imposent , ceux-là se soumettent dans leurs ouvrages aux lois qu'ils condamnent dans leurs préfaces.

Les deux causes d'erreur dont nous avons parlé jusqu'ici , le défaut de sensibilité d'une part , & de l'autre trop peu d'attention à démêler les principes de notre plaisir , sont la source éternelle de la dispute tant de fois renouvelée sur le mérite des anciens. Leurs partisans trop enthousiastes font trop de grâces à l'ensemble en faveur des détails ; leurs adversaires trop raisonnateurs ne rendent pas assez de justice aux détails , par les vices qu'ils remarquent dans l'ensemble.

Il est une autre espece d'erreur dont le Philosophe doit avoir plus d'attention à se garantir , parce qu'il lui est plus aisé d'y tomber. Elle consiste à transporter aux objets du *Goût* des principes vrais en eux-mêmes , mais qui n'ont point d'application à ces objets. On connoît le célèbre *qu'il mourût* du vieil Horace , & on a blâmé avec raison le vers suivant : cependant une métaphysique commune ne manqueroit pas de sophismes pour le justifier. Ce

second vers, dira-t-on, est nécessaire pour exprimer tout ce que sent le vieil Horace; sans doute il doit préférer la mort de son fils au deshonneur de son nom; mais il doit encore plus souhaiter que la valeur de ce fils le fasse échapper au péril, & qu'animé par *un beau désespoir*, il se défende seul contre trois. On pourroit d'abord répondre que le second vers exprimant un sentiment plus naturel, devroit au moins précéder le premier, & par conséquent qu'il l'affoiblit. Mais qui ne voit d'ailleurs que ce second vers seroit encore foible & froid, même après avoir été remis à sa véritable place? N'est-il pas évidemment inutile au vieil Horace d'exprimer le sentiment que ce vers renferme? Chacun supposera sans peine qu'il aime mieux voir son fils vainqueur que victime du combat: le seul sentiment qu'il doit montrer, & qui convienne à l'état violent où il est, est ce courage héroïque qui lui fait préférer la mort de son fils à la honte. La logique froide & lente des esprits tranquilles, n'est pas celle des âmes vivement agitées: comme elles dédaignent de s'arrêter sur des sentimens vulgaires, elles sous-enten-



dent plus qu'elles n'expriment, elles s'élancent tout d'un coup aux sentimens extrêmes; semblables à ce Dieu d'Homere, qui fait trois pas & qui arrive ou quatrieme.

Ainsi dans les matieres de *Goût*, une demi-Philosophie nous écarte du vrai, & une Philosophie mieux entendue nous y ramene. C'est donc faire une double injure aux belles-Lettres & à la Philosophie, que de croire qu'elles puissent réciproquement se nuire ou s'exclure. Tout ce qui appartient non-seulement à notre maniere de concevoir, mais encore à notre maniere de sentir, est le vrai domaine de la Philosophie: il seroit aussi déraisonnable de la reléguer dans les cieux & de la restreindre au systême du monde, que de vouloir borner la Poésie à ne parler que des Dieux & de l'amour. Et comment le véritable esprit philosophique seroit-il opposé au bon *Goût*? Il en est au-contraire le plus ferme appui, puisque cet esprit consiste à remonter en tout aux vrais principes, à reconnoître que chaque art a sa nature propre, chaque situation de l'ame son caractere, chaque chose son coloris; en un

mot à ne point confondre les limites de chaque genre. Abuser de l'esprit philosophique , c'est en manquer.

Ajoutons qu'il n'est point à craindre que la discussion & l'analyse émoussent le sentiment ou refroidissent le génie dans ceux qui posséderont d'ailleurs ces précieux dons de la nature. Le Philosophe fait que dans le moment de la production le génie ne veut aucune contrainte ; qu'il aime à courir sans frein & sans règle , à produire le monstrueux à côté du sublime , à rouler impétueusement l'or & le limon tout ensemble. La raison donne donc au génie qui crée une liberté entière ; elle lui permet de s'épuiser jusqu'à ce qu'il ait besoin de repos , comme ces coursiers fougueux dont on ne vient à bout qu'en les fatiguant. Alors elle revient sévèrement sur les productions du génie ; elle conserve ce qui est l'effet du véritable enthousiasme , elle proscriit ce qui est l'ouvrage de la fougue , & c'est ainsi qu'elle fait éclore les chefs - d'œuvre. Quel écrivain , s'il n'est pas entièrement dépourvu de talent & de *Goût* , n'a pas remarqué que dans la chaleur de la composition une partie de son esprit



reste en quelque maniere à l'écart , pour observer celle qui compose & pour lui laisser un libre cours , & qu'elle marque d'avance ce qui doit être effacé ?

Le vrai Philosophe se conduit à peu près de la même maniere pour juger que pour composer : il s'abandonne d'abord au plaisir vif & rapide de l'impression ; mais persuadé que les vraies beautés gagnent toujours à l'examen , il revient bientôt sur ses pas , il remonte aux causes de son plaisir , il les démêle , il distingue ce qui lui a fait illusion d'avec ce qui l'a profondément frappé , & se met en état par cette analyse de porter un jugement sain de tout l'ouvrage.

On peut , ce me semble , d'après ces réflexions répondre en deux mots à la question souvent agitée , si le sentiment est préférable à la discussion pour juger un ouvrage de *Goût*. L'impression est le juge naturel du premier moment , la discussion l'est du second. Dans les personnes qui joignent à la finesse & à la promptitude du tact , la netteré & la justesse de l'esprit , le second juge ne fera pour l'ordinaire que confirmer les Arrêts rendus par le premier.

Mais, dira-t-on, comme ils ne feront pas toujours d'accord, ne vaudroit-il pas mieux s'en tenir dans tous les cas à la première décision que le sentiment prononce ? Quelle triste occupation de chicaner ainsi avec son propre plaisir ! & quelle obligation aurons-nous à la Philosophie, quand son effet sera de le diminuer ? Nous répondrons avec regret, que tel est le malheur de la condition humaine : nous n'acquérons guère de connoissances nouvelles que pour nous défabuser de quelque illusion agréable, & nos lumières sont presque toujours aux dépens de nos plaisirs. La simplicité de nos ayeux étoit peut-être plus fortement remuée par les pièces monstrueuses de notre ancien théâtre, que nous ne le sommes aujourd'hui par la plus belle de nos pièces dramatiques ; les nations moins éclairées que la nôtre ne sont pas moins heureuses, parce qu'avec moins de desirs elles ont aussi moins de besoins, & que des plaisirs grossiers ou moins raffinés leur suffisent : cependant nous ne voudrions pas changer nos lumières pour l'ignorance de ces nations & pour celle de nos ancêtres. Si ces lumières peuvent



diminuer nos plaisirs , elles flattent en même tems notre vanité ; on s'applaudit d'être devenu difficile , on croit avoir acquis par-là un degré de mérite. L'amour propre est le sentiment auquel nous tenons le plus , & que nous sommes le plus empressés de satisfaire ; le plaisir qu'il nous fait éprouver n'est pas comme beaucoup d'autres , l'effet d'une impression subite & violente , mais il est plus continu , plus uniforme & plus durable , & se laisse goûter à plus longs traits.

Ce petit nombre de réflexions paroît devoir suffire pour justifier l'esprit philosophique des reproches que l'ignorance ou l'envie ont coutume de lui faire. Observons en finissant , que quand ces reproches seroient fondés , ils ne seroient peut-être convenables , & ne devroient avoir de poids que dans la bouche des véritables Philosophes ; ce seroit à eux seuls qu'il appartiendroit de fixer l'usage & les bornes de l'esprit philosophique , comme il n'appartient qu'aux Écrivains qui ont mis beaucoup d'esprit dans leurs ouvrages , de parler contre l'abus qu'on en peut faire. Mais le contraire est

malheureusement arrivé ; ceux qui possèdent & qui connoissent le moins l'esprit philosophique , en sont parmi nous les plus ardens détracteurs , comme la Poésie est décriée par ceux qui n'ont pu y réussir , les hautes Sciences par ceux qui en ignorent les premiers principes , & notre siècle par les Écrivains qui lui font le moins d'honneur.





DE L'ABUS  
DE LA CRITIQUE  
EN MATIERE DE RELIGION.

---

---

*Quæ caput à cœli regionibus ostendebat.*

LUCRET. I.

---

---

DE LA CRITIQUE  
EN MATIÈRE DE RELIGION

Par M. DE LAUNAY  
L'ÉCRIVAIN

1757





*DE L'ABUS*  
*DE LA CRITIQUE*  
*EN MATIERE DE RELIGION.*

I.

UN Auteur assez ignoré, & plus digne encore de l'être, le Pere Laubrussel Jésuite, donna autrefois au Public un ouvrage que depuis long-tems on ne lit plus, & dont le titre est le même que celui de cet Écrit. Il avoit pour but de venger la Religion des coups impuissans que lui ont portés les incrédules & les hérétiques. L'entreprise étoit très-louable; il seroit seulement à desirer qu'il l'eût exécutée plus heureusement, & qu'il n'eût pas mis trop souvent des déclamations & des injures à la place des

O vj

raisons. (a) Néanmoins sans approuver sa logique, on peut lui tenir compte de son zèle, si le zèle doit couvrir la multitude des inepties, comme la charité la multitude des fautes. Nous nous proposons ici un objet très-différent, qui n'est pas moins utile, & que nous tâcherons de mieux remplir. C'est de venger les Philosophes des reproches d'impiété dont on les charge souvent mal-à-propos, en leur attribuant des sentimens qu'ils n'ont pas, en donnant à leurs paroles des interprétations forcées, en tirant de leurs principes des conséquences odieuses & fausses qu'ils défavouent : en voulant enfin faire passer pour criminelles ou pour dangereuses des opinions que le Christianisme n'a jamais défendu de soutenir. Entre les abus sans nombre qu'on peut repro-

(a.) C'est une chose incroyable qu'on ait laissé paroître dans le tems, sous le sceau de l'autorité publique, cet Ouvrage du Pere Laubrussel, où l'Auteur semble avoir pris à tâche, à la vérité innocemment & de bonne foi, de réunir dans un même volume ce qui a jamais été dit contre la Religion de plus scandaleux & de plus impie, sans y répondre autrement que par des exclamations. Ce livre n'est presque absolument qu'un recueil portatif des plaisanteries les plus indécentes, & des descriptions les plus burlesques de nos mysteres, imprimé avec approbation & Privilège.



cher à la critique, il n'en est point de plus funeste que celui dont nous allons nous plaindre, & sur lequel il soit plus nécessaire de la démasquer & de la confondre. L'importance de la matiere exigeroit peut-être un ouvrage considérable : les réflexions que nous présentons aux Lecteurs n'en font que le projet & l'esquisse ; puissent-elles mériter l'approbation des Sages, également éclairés sur les droits de la Foi & sur ceux de la raison ! Puisse le plan d'apologie que je vais tenter en leur faveur, être goûté & saisi par quelqu'un de nos illustres Ecrivains, plus digne & plus capable que moi de l'exécuter !

I I.

Dans la défense comme dans la recherche de la vérité, le premier devoir est d'être juste. Nous commencerons donc par avouer, que les défenseurs de la Religion ont quelque raison de craindre pour elle, autant néanmoins qu'on peut craindre pour ce qui n'est pas l'ouvrage des hommes. On ne sauroit se dissimuler que les principes du Christianisme sont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'écrits.

Il est vrai que la maniere dont ils le font pour l'ordinaire, est très-capable de rassurer ceux que ces attaques pourroient allarmer : le desir de n'avoir plus de frein dans les passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont bien plus fait d'incrédules que l'illusion des sophismes, si néanmoins on doit appeller *incrédules* ce grand nombre d'impies qui ne veulent que le paroître, & qui, selon l'expression de Montagne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent*. Cette grêle de traits émoussés ou perdus, lancés de toutes parts contre le Christianisme, a jetté l'effroi dans le cœur de nos plus pieux Ecrivains. Empressés de foutenir la cause & l'honneur de la Religion, qu'ils croyoient en péril parce qu'ils la voyoient outragée, ils ont été pour ainsi dire à la découverte de l'impiété dans tous les livres nouveaux; & il faut avouer qu'ils y ont fait une moisson tristement abondante. Mais quelques-uns d'entr'eux, semblables à ces guerriers pleins de courage que l'ardeur entraîne au-delà des rangs, & qui par un faux mouvement prêtent le flanc à l'ennemi, ont porté dans leur zele & dans leurs recherches une indiscretion



dangereuse à leur cause. Quand ils n'ont pas trouvé d'impiétés réelles, ils en ont forgé d'imaginaires pour avoir l'avantage de les combattre. Ils ont supposé des intentions au défaut de crimes ; ils ont accusé jusqu'au silence même. *Sénateurs*, disoit autrefois un Romain, *on m'attaque dans mes discours, tant je suis innocent dans mes actions* ; quelques uns de nos Philosophes pourroient dire à son exemple : *on m'attaque dans mes pensées, tant je suis irréprochable dans mes discours*. Denis, Tyran de Syracuse, fit mourir un de ses sujets, qui avoit conspiré contre lui en songe. Souvent il n'a manqué au faux zele, pour porter l'injustice encore plus loin, que le crédit ou la puissance. Le Tyran punissoit les rêves ; les ennemis de la Philosophie les supposent, demandent le sang des coupables, & peu s'en est fallu quelquefois qu'ils ne l'aient obtenu, à la honte de la raison & de l'humanité.

I I I.

Rien n'a été plus commun dans tous les tems, que l'accusation d'irréligion intentée contre les sages par ceux qui ne le sont pas. Péricles eut à peine le crédit

de sauver Anaxagore, accusé d'Athéisme par les Prêtres Athéniens, pour avoir prétendu que l'Univers étoit gouverné par une intelligence suprême suivant des lois générales & invariables. Les cendres de Socrate fumoient encore, lorsqu'Aristote cité devant les mêmes Juges par des ennemis fanatiques, fut contraint de se dérober par la fuite à la persécution : *ne souffrons pas*, dit-il, *qu'on fasse une seconde injure à la Philosophie*. Ces Athéniens superstitieux, qui applaudissoient aux impiétés d'Aristophane, permettoient de tourner en ridicule les objets de leur culte, & ne souffroient pourtant pas qu'on y en substituât d'autres. Il n'étoit défendu chez les Grecs de parler de la divinité, qu'aux seuls hommes qui pouvoient en parler dignement. Mais sans remonter aux siècles des Anaxagores, des Aristotes & des Socrates, bornons-nous à ce qui s'est passé dans le nôtre.

## I V.

Le fameux Jésuite Hardouin, un des premiers hommes de son siècle par la profondeur de son érudition, & un des derniers par l'usage ridicule qu'il en a



fait, porta autrefois l'extravagance jusqu'à composer un ouvrage exprès, pour mettre sans pudeur & sans remords au nombre des Athées des Auteurs respectables, dont plusieurs avoient solidement prouvé l'existence de Dieu dans leurs écrits; absurdité bien digne d'un visionnaire, qui prétendoit que la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité avoient été composés par des moines du 13<sup>e</sup>. siècle. Ce pieux sceptique, en attaquant, comme il le faisoit, la certitude de presque tous les monumens historiques, eût mérité plus que personne le nom d'ennemi de la Religion, si ses opinions n'eussent été trop insensées pour avoir des partisans « Sa folie », dit un Ecrivain célèbre, ôta à sa calomnie toute son atrocité; mais ceux qui renouvellent cette calomnie dans notre siècle, ne sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très-dangereux ». Naturellement intolérans dans leurs opinions, quelque indifférentes qu'elles soient en elles-mêmes, les hommes saisissent avec empressement tout ce qui peut leur servir de prétexte pour rendre ces opinions respectables. On a voulu

lier au Christianisme les questions métaphysiques les plus contentieuses, & les systèmes de Philosophie les plus arbitraires. En vain la Religion, si simple & si précise dans ses dogmes, a rejeté constamment un alliage qui la défiguroit; c'est d'après cet alliage imaginaire qu'on a cru la voir attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins. Entrons à cet égard dans quelque détail, & montrons avec quelle injustice on a traité sur un point de cette importance, les plus sages & les plus respectables des Philosophes.

## V.

*Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde*: ainsi parloit autrefois Descartes, & ainsi se font exprimés après lui quelques-uns de ses sectateurs. Cette proposition, qu'on a regardée comme injurieuse à Dieu, est peut-être ce que la Philosophie a jamais dit de plus relevé à la gloire de l'Être suprême; une pensée si profonde & si grande n'a pu partir que d'un génie vaste, qui d'un côté sentoit la nécessité d'une intelligence toute puissante pour donner l'existence & l'impulsion à la



matiere, & qui appercevoit de l'autre la simplicité & la fécondité non moins admirable des lois du mouvement; lois en vertu desquelles le Créateur a renfermé tous les événemens dans le premier comme dans leur germe, & n'a eu besoin pour les produire que *d'une parole*, selon l'expression si sublime de l'Écriture. Voilà tout ce que la proposition de Descartes signifie pour qui la veut entendre; mais les ennemis de la raison, qui n'apperçoivent qu'en petit les ouvrages du souverain Etre, & qui lui rendent un hommage étroit, pusillanime, & borné comme eux, n'ont vu dans l'hommage plus grand & plus pur du Philosophe, qu'un orgueilleux fabricant de systêmes, qui sembloit vouloir se mettre à la place de la Divinité.

VI.

Les Newtoniens admettent le vuide & l'attraction; c'étoit à peu près la Physique d'Epicure; or ce Philosophe étoit Athée; les Newtoniens le sont donc aussi; telle est la logique de quelques-uns de leurs adversaires. Il est pourtant vrai qu'aucune Philosophie

n'est plus favorable que celle de Newton à la croyance d'un Dieu. Car comment les parties de la matière, qui par elles-mêmes n'ont point d'action, pourroient-elles tendre les unes vers les autres, si cette tendance n'avoit pas pour cause la volonté toute puissante d'un souverain moteur? Un Cartésien Athée est un Philosophe qui se trompe dans les principes; un Newtonien Athée seroit encore quelque chose de pis, un Philosophe inconséquent.

## V I I.

*Quand je leve les yeux vers le ciel, dit l'impie, j'y crois voir des traces de la Divinité; mais quand je regarde autour de moi . . . . .* « Regardez au-dedans de » vous, peut-on lui répondre, & mal- » heur à vous, si cette preuve ne vous » suffit pas ». Il ne faut en effet que descendre au fond de nous-mêmes, pour reconnoître en nous l'ouvrage d'une intelligence souveraine qui nous a donné l'existence & qui nous la conserve. Cette existence est un prodige qui ne nous frappe pas assez, parce qu'il est continuel; il nous retrace néanmoins à chaque instant une puis-



sance suprême de laquelle nous dépendons. Mais plus l'empreinte de son action est sensible en nous & dans ce qui nous environne, plus nous sommes inexcusables de la chercher dans des objets minutieux & frivoles. Un savant de nos jours, si persuadé de l'existence de Dieu, qu'il en a cherché & donné des preuves nouvelles, a cru devoir attaquer quelques argumens puérils & même indécents, par lesquels certains Auteurs ont voulu établir cette grande vérité, & n'ont fait que l'outrager & l'avilir. Ce Philosophe enlevoit aux athées des armes que l'ineptie leur prêtoit; devoit-il s'attendre qu'on l'accusât de leur en fournir? Voilà néanmoins ce que des censeurs ignorans ou de mauvaise foi n'ont pas eu honte de lui reprocher. Ainsi l'illustre Boerhaave fut autrefois accusé de Spinosisme, parce qu'ayant entendu attaquer fort mal ce systême par un inconnu plus orthodoxe qu'éclairé, il demanda à l'adversaire de Spinosa s'il avoit lu celui qu'il attaquoit.

VIII.

Le même Philosophe, trop facile-

ment ébranlé du partage de certains Scholastiques sur les argumens de l'existence de Dieu, a prétendu que les preuves dont on l'appuie ne sont pas des démonstrations proprement dites, qu'elles ne roulent que sur des probabilités très grandes, & qu'ainsi elles ne peuvent tirer une force invincible que de leur multitude & de leur union. Nous sommes bien éloignés de croire qu'aucune preuve de l'existence de Dieu n'est rigoureusement démonstrative; mais nous n'en sommes pas plus disposés à taxer d'Athéisme ceux qui penseroient autrement. L'existence de César n'est pas démontrée comme les théorèmes de Géométrie; est-ce une raison pour la révoquer en doute? Dans une infinité de matieres, plusieurs argumens dont chacun en particulier n'est que probable, peuvent former dans l'esprit par leur concours une conviction aussi forte que celle qui naît des démonstrations même; comme le concours des témoignages pour constater un fait, produit une certitude aussi inébranlable que celle de la Géométrie, quoique d'une espece différente. C'est ce que Pascal lui-même



me avoit déjà remarqué à l'occasion des preuves de l'existence de Dieu ; & jamais Pascal a-t-il été soupçonné de regarder cette vérité comme douteuse ? Les ennemis de ce grand homme ont bien dit que pour réponse aux dix-huit Provinciales , il suffisoit de répéter dix-huit fois qu'il étoit hérétique ; mais ils n'ont pas osé dire une seule fois qu'il fût Athée ( *b* ).

( *b* ) Nous ne craignons pas plus que ce grand homme d'être accusés d'Athéisme , en faisant ici à son occasion même quelques réflexions sur certains argumens qu'on joint pour l'ordinaire aux preuves de l'existence de Dieu. De ce nombre est l'argument fameux qu'on appelle *gageure de Pascal* ; il se réduit à prouver qu'on risque davantage à nier un premier Etre qu'à l'admettre. Cet argument ne peut avoir de force, qu'autant qu'il est joint avec d'autres, qu'il les précède , & qu'il les prépare ; & c'est aussi l'intention dans laquelle Pascal l'a proposé. Car il ne peut y avoir de risque pour nous à douter de l'existence de Dieu , ou à la nier , qu'autant que cette existence est établie sur des preuves convaincantes ; puisque l'Etre suprême ne peut rien exiger de nous au-delà des lumieres qu'il nous a données. Il est d'ailleurs évident que la croyance d'un Dieu , appuyée sur des motifs d'intérêt ou de crainte , ne rempliroit pas ce que nous devons au Créateur. Ainsi la *gageure de Pascal* ne peut être dans cette grande question qu'un argument *préparatoire* , & non pas un argument direct. C'est ce qui n'a pas été assez distingué, ce me semble, par plusieurs Métaphysiciens.

Quelques Ecrivains ont voulu appliquer cet argument au Christianisme : *On ne risque rien à croire*, disent-ils, *ainsi c'est le parti le plus sage*. Je ne voudrois pas à leur exemple, employer cet argument ; car, ou l'on a déjà prouvé la vérité du Christianisme , & alors l'argument est

## I X.

Quelques Écrivains ont avancé que la notion développée & distincte de la création, ne se trouvoit ni dans l'ancien ni dans le nouveau Testament; on a attaqué cette assertion comme impie; il eût été plus naturel de la discuter par l'examen des passages même, & l'examen n'en devoit pas être difficile. Mais quelque parti qu'on prenne sur ce point de fait, il me semble que la foi n'en a rien à craindre; ceci a besoin d'explication. La création, comme les Théologiens eux-mêmes le reconnoissent, est une vérité que la seule raison nous enseigne, une suite nécessaire de l'existence du premier Être. Cette notion est donc du nombre de celles que la révélation suppose, & sur lesquelles il n'étoit pas besoin qu'elles s'expliquât d'une manière expresse & particulière. Il suffit que les Livres saints n'affirment rien de contraire; c'est de quoi on ne les a jamais

inutile; ou on ne l'a pas encore prouvée, & pour lors l'incédule est supposé douter encore si la Religion Chrétienne est la vraie, ce qui est nécessaire pour qu'il soit sûr de la suivre, puisqu'il ne peut y avoir, suivant les Théologiens, qu'une espèce de culte agréable au souverain Être.

accusés,



accusés. Et quand même, comme on l'a prétendu, quelques anciens Peres de l'Eglise ne se feroient pas assez clairement exprimés sur ce même sujet de la création, seroit-ce une raison pour supposer qu'ils ont cru la matiere éternelle ?

X.

L'opinion qu'on a attribuée à deux ou trois Peres de l'Eglise sur la nature de l'ame, a excité les mêmes clameurs & mérite la même réponse. Si on en croit différens critiques, ces Peres n'ont pas eu sur la spiritualité du principe pensant des idées bien distinctes, & paroissent l'avoir fait matériel. La prétention bien ou mal fondée de ces critiques à suffi pour les faire accuser du matérialisme qu'ils attribuoient à d'autres; car le matérialisme est aujourd'hui le monstre qu'on voit partout, l'hydre à sept têtes qu'on veut combattre. Mais quand un ou deux Ecrivains Ecclésiastiques auroient été dans cette erreur, ce que nous ne prétendons pas décider, qu'importe cette erreur à la Religion ? Les preuves purement philosophiques de la spiri-

tualité de l'ame en font-elles moins convaincantes, & ne peut-on pas se rendre à la force de ces preuves, que Descartes a le premier approfondies & développées, & croire que quelques Peres de l'Eglise ne les ont pas connues ? Mais, dira-t-on, ceux qui soutiennent que la notion distincte de création ne se trouve point dans l'Ecriture, ni celle de la spiritualité de l'ame dans quelques anciens Docteurs, ne le soutiennent que parce qu'ils prétendent que le monde est éternel & que l'ame est matiere. S'ils le prétendent, voilà de quoi il faut les convaincre ; rien n'est plus nécessaire & plus juste ; mais il semble qu'on ne choisit pas le plus sûr moyen pour les démasquer, sur-tout quand ils reconnoissent, comme plusieurs l'ont fait expressément, les deux vérités qu'on les accuse de révoquer en doute.

## X I.

Ce n'est pas assez de s'élever contre l'impiété ; il faut encore ne pas se méprendre sur le genre d'impiété qu'on attaque. « On m'accuse de matérialisme, » disoit un jour un Pyrrhonien ; c'est



» à peu près comme si on accusoit un  
» Constitutionnaire de Jansénisme. Si  
» j'avois à douter de quelque chose, ce  
» seroit plutôt de l'existence de la ma-  
» tiere que de celle de la pensée. Je ne  
» connois la premiere que par le rap-  
» port équivoque de mes sens, & je  
» connois la seconde par le témoignage  
» infallible du sentiment intérieur. Ma  
» propre pensée m'assure de l'existence  
» d'un principe pensant ; l'idée que j'ai  
» des corps & de l'étendue est beau-  
» coup plus incertaine & plus obscure ;  
» & je ne vois sur cet objet que le scepti-  
» cisme de raisonnable. Ainsi bien  
» loin d'être matérialiste, je pancherois  
» plutôt à nier l'existence de la matie-  
» re, au moins telle que mes sens me la  
» représentent ; mais il me paroît plus  
» sage de me taire & de douter. » Ce  
Pyrrhonien, outré dans ses opinions,  
n'avoit pas tout-à-fait tort dans ses  
plaintes. Le nom de *matérialiste* ( nous  
ne pouvons nous dispenser de le répé-  
ter ) est devenu de nos jours une espece  
de cri de guerre ; c'est la qualification  
générale, qu'on applique sans discernement  
à toutes les especes d'incrédules,  
ou même à ceux qu'on veut seu-

lement faire passer pour tels. Dans toutes les Religions & dans tous les tems, le fanatisme ne s'est piqué ni d'équité ni de justesse. Il a donné à ceux qu'il vouloit perdre, non pas les noms qu'ils méritoient, mais ceux qui pouvoient leur nuire le plus. Ainsi dans les premiers siècles, les Payens donnoient à tous les Chrétiens le nom de Juifs, parce qu'il s'agissoit moins d'avoir raison que de rendre les Chrétiens odieux.

## X I I.

Durant tout le tems que la Philosophie d'Aristote a régné, c'est-à-dire, pendant plusieurs siècles, on a cru que toutes les idées venoient des sens; & on n'avoit pas imaginé qu'une opinion, si conforme à la raison & à l'expérience, pût être regardée comme dangereuse. On le croyoit si peu, qu'il fut même défendu pendant un tems, *sous peine de mort*, d'enseigner une doctrine contraire. La peine de mort, nous en convenons, étoit un peu forte; que les idées viennent des sens, ou n'en viennent pas, il est juste que tout le monde vive; mais enfin la défense & la peine même prouvent l'attachement religieux



de nos peres à l'opinion ancienne , que les sensations sont les principes de toutes nos connoissances. Descartes vint & dit ;  
» L'ame est spirituelle ; or qu'est-ce  
» qu'un être spirituel sans idées ? l'ame  
» a donc des idées dès l'instant où elle  
» commence d'être ; il y a donc des  
» idées innées ». Ce raisonnement , joint à l'attrait d'une opinion nouvelle , séduisit plusieurs écoles ; mais on alla plus loin que le maître. De la spiritualité de l'ame Descartes avoit conclu les idées innées ; quelques-uns de ses disciples en conclurent de plus , que nier les idées innées , c'étoit nier la spiritualité de l'ame ; peut-être même auroient-ils essayé d'ériger les idées innées en article de foi , s'ils avoient pu se dissimuler que cette prétendue vérité révélée ne remontoit pas au-delà du dernier siècle. On a vu des Théologiens porter l'extravagance jusqu'à soutenir , que l'opinion qui attribue l'origine de nos idées à nos sensations , met en danger le mystere du péché originel & de la grace du baptême. C'est à peu près comme si on attaquoit les axiomes les plus incontestables des Mathématiques & de la Philosophie , sous prétexte de leur op-

position apparente avec quelques-unes des vérités que la foi nous enseigne. Croit-on d'ailleurs qu'il fût impossible de combattre les idées innées par ces mêmes armes de la Religion dont on se sert pour les établir ? Un enfant qui auroit l'idée de Dieu, comme le prétendent les Cartésiens, dès la mamelle & même dès le sein de sa mere, n'auroit-il pas avant l'âge de raison & avant sa naissance même des devoirs envers Dieu à remplir, ce qui est contre les premiers principes de la Religion & du sens commun ? Dira-t-on que l'idée de Dieu existe dans les enfans sans y être développée ? Mais qu'est-ce que des idées que l'ame possède sans le savoir, & des choses qu'elle fait sans y avoir pensé, quoiqu'elle soit obligée de les apprendre ensuite comme si elle ne les avoit jamais eues ? Un être spirituel, ajoute-t-on, doit avoir des idées dès l'instant qu'il existe. Il est d'abord facile de répondre, que cet être dans les premiers momens de son existence peut être borné à des sensations ; & que pour n'être pas matériel, il suffit même qu'il soit capable de sentir, cette faculté ne pouvant appartenir ( de



l'aveu de tous les Théologiens ) qu'à une substance spirituelle. Mais de plus, pour décider en quoi la spiritualité consiste, & s'il est de la nature d'un être spirituel de penser ou même de sentir toujours, avons-nous une idée distincte de la nature de notre ame? Qu'on le demande au Pere Malebranche, qui ne sera pourtant pas soupçonné d'avoir confondu l'esprit avec la matiere? Enfin, c'est par nos sens que nous connoissons la substance corporelle; c'est donc par leur moyen que nous avons appris à la regarder comme incapable de volonté & de sensation, & par conséquent de pensée. De là résultent deux conséquences; en premier lieu, que nous devons à nos sensations & aux réflexions qu'elles nous ont fait faire, la connoissance que nous avons de l'immatérialité de l'ame; en second lieu, que l'idée de spiritualité est en nous une idée purement *negative*, qui nous apprend ce que l'être spirituel n'est pas, sans nous éclairer sur ce qu'il est. Il y auroit de la présomption à penser autrement, & de l'imbécillité à croire qu'il faille penser autrement pour être orthodoxe. Notre ame n'est ni matiere

ni étendue, & cependant est quelque chose ; quoiqu'un préjugé grossier, fortifié par l'habitude, nous porte à juger que ce qui n'est point matière, n'est rien. Voilà où la Philosophie nous conduit, & où elle nous laisse.

## X I I I.

Cette manie si étrange, de vouloir ériger en dogmes les opinions les moins fondées sur la nature de l'ame, n'est pas particulière à notre siècle. Nous n'en rapporterons qu'un seul exemple. Hincmar Archevêque de Rheims, le même qui fit si bien fouetter Gothescalc au Concile de Quercy, en attendant qu'il fût prouvé que Gothescalc avoit tort, (c) fit condamner à peu près dans le même tems un certain Jean Scot Erigene, qui (parmi plusieurs erreurs réelles) soutenoit que *l'ame n'étoit pas dans le corps*. Il est difficile de concevoir en quoi cette prétendue hérésie peut consister ; car c'est aux corps seuls qu'il appartient d'être dans un lieu plutôt que dans un autre ; & si dans le IX<sup>e</sup>.

(c) On fait que S. Rémy de Lyon, & S. Prudence de Troyes, prirent la défense de Gothescalc, même après sa flagellation.



siècle on eût été aussi vigilant que dans le nôtre sur le matérialisme, Jean Scot auroit eu beau jeu pour en accuser son adversaire. L'ame est unie au corps, d'une maniere tout - à - fait inconnue pour nous, & que la ténébreuse métaphysique des écoles a tenté d'expliquer en vain; mais au tems d'Hincmar on étoit trop ignorant pour savoir douter.

X I V.

Au reste, si le Philosophe, toujours obligé de s'énoncer clairement, ne doit point se permettre d'expressions impropres dans une matiere si délicate, il ne doit pas non plus condamner trop légèrement & sans explication des expressions équivoques, dans une matiere qui est en même tems si obscure, & qui laisse au raisonnement & à la langue même si peu de prise. Un Auteur, par exemple, qui diroit aujourd'hui, que l'ame est *essentiellement la forme substantielle du corps humain*, seroit au moins regardé comme suspect de matérialisme. Cependant celui qui avanceroit cette proposition ne feroit que répéter le premier Canon du Concile général de Vienne, C'est que le mot de *forme*

est un terme vague , auquel les Peres de ce Concile appliquoient sans doute un sens catholique , & dont par conséquent il est permis de faire usage , pourvu qu'on y attache le même sens. Dans un ouvrage moderne on a rapporté & expliqué ce Canon du Concile de Vienne , pour prévenir l'abus que les matérialistes de nos jours pourroient en faire. L'Apologiste du Concile auroit dû se repentir de son zele , si on pouvoit se repentir d'une bonne action ; car malgré le ton simple & sérieux de sa défense , on l'a sottement accusé d'avoir voulu tourner en ridicule la doctrine d'un Concile œcuménique.

## X V.

Ce n'est pas là le seul exemple d'expressions équivoques usitées autrefois dans les écoles , ou même employées encore aujourd'hui par des sectes entières de Philosophes. Malebranche & ses disciples appellent Dieu l'*Être universel* ; les Spinosistes ne s'exprimeroient pas autrement. Les Scotistes admettent en Dieu une étendue éternelle , immense , immobile & indivisible ; & ce n'est



qu'en s'enveloppant du jargon le plus obscur, qu'ils se défendent de faire Dieu corporel ou du moins étendu. Cependant on seroit injuste d'accuser Malebranche de Spinofisme, & les Sco-ristes de confondre Dieu avec l'espace. Pourquoi ne pas traiter avec la même indulgence des hommes aussi peu portés qu'eux à en abuser ? Cette indulgence seroit d'autant plus équitable, qu'il n'est point de sujet où l'intention de nuire trouve plus de prétextes à s'exercer qu'en matiere de Religion. Souvent des expressions innocentes en elles-mêmes, & dans le sens que l'Auteur y attache, sont susceptibles d'un sens erroné ou dangereux, surtout quand on les sépare de ce qui les précède & de ce qui les suit. Il suffit pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les abus innombrables que l'hérésie a faits des expressions de l'Écriture.

X V I.

Non-seulement les opinions métaphysiques des Philosophes ont été l'objet de mille déclamations ; leurs systèmes sur la formation & l'arrangement de l'Univers, n'ont pas été apprétiés

P vj

avec plus de justice. La matiere n'est pas éternelle ; elle a donc commencé à exister ; voilà le point fixe d'où l'on doit partir. Mais Dieu a-t-il arrangé les différentes parties de la matiere dès le moment qu'il l'a créée , ou le chaos a-t-il existé plus ou moins de tems avant la séparation de ses parties ? Voilà sur quoi il est permis aux Philosophes de se partager. En effet , s'il n'y a dans les corps que figure & mouvement , comme la saine Physique le reconnoît , quel inconvénient y a-t-il à dire que l'Être suprême en créant la matiere & en la formant d'abord d'une seule masse , homogène & informe en apparence , a imprimé à ses différentes parties le mouvement nécessaire pour se séparer ou se rapprocher les unes des autres , & produire par ce moyen les différents corps ; que de cette grande opération , l'ouvrage du Géometre éternel , sont sortis successivement & dans le tems prescrit par le Créateur , la lumière , les astres , les animaux & les plantes ? Cette idée si grande & si noble , non-seulement n'a rien de contraire à la puissance ni à la sagesse divine , mais ne sert peut-être qu'à la



développer davantage à nos yeux. D'ailleurs, l'existence du chaos avant la séparation de ses parties, est une hypothese nécessaire à l'explication physique de la formation du globe terrestre. L'Être suprême a pu dans un même instant créer & arranger le monde, sans qu'il soit défendu pour cela au Philosophe de chercher de quelle maniere il auroit pu être produit dans un tems plus long, & en vertu des seules lois du mouvement établies par l'Auteur de la nature. Le systême de ce Philosophe pourra être plus ou moins d'accord avec les phénomènes ; mais c'est en Physicien, & non en Théologien qu'il faut le juger. Ainsi les Newtoniens, pour expliquer la figure de la terre, supposent qu'elle a été originairement fluide. Ainsi Descartes l'a regardée comme ayant été autrefois un soleil, obscurci & étouffé depuis par une croûte épaisse dont il s'est couvert ; hypothese qui a essuyé d'aussi pitoyables chicanes de la part de quelques Théologiens, que de bonnes objections de la part des Philosophes.

## X V I I.

Aucun Physicien ne doute aujourd'hui que la mer n'ait couvert une grande partie de la terre habitée. Il paroît même impossible d'attribuer uniquement au déluge tous les vestiges qui restent d'une inondation si ancienne. On a attaqué cette opinion comme contraire à l'Écriture ; il ne faut qu'ouvrir la Genese pour voir combien une pareille imputation est injuste. *Au 3<sup>e</sup>. jour Dieu dit ; que les eaux qui couvrent la terre, se rassemblent en un seul lieu, & que la terre ferme paroisse.* Ce passage a-t-il besoin de commentaire ? Peut-être trouveroit-on dans le même chapitre des preuves de l'existence du chaos avant la formation du monde, si nous n'avions déjà observé que cette opinion est en elle-même tout-à-fait indifférente à la Religion, pourvu qu'on ne soutienne point l'éternité du chaos. Mais nous ne pouvons nous dispenser de relever à cette occasion la mal-adresse d'un critique moderne. L'illustre Historien de l'Académie des Sciences a dit dans quelqu'un de ses extraits, que les poissons ont été les premiers habitans



de notre globe : le Censeur a crié de toutes ses forces à l'impiété ; qui n'auroit cru qu'il avoit l'Écriture pour garant ? On ouvre la Genese, & on trouve qu'il a manqué de bonne foi ou de mémoire ; car on y lit que les poissons ont été en effet les premiers animaux créés.

X V I I I.

Personne n'ignore qu'un passage du livre de Josué, mal attaqué par les incrédules, & mal défendu par les Inquisiteurs, a été la source des malheurs de Galilée. « Pourquoi, disoient avec affectation les esprits forts, Josué a-t-il ordonné au soleil de s'arrêter, au lieu de l'ordonner à la terre ? Qu'en coûte-t-il à un Auteur qu'on prétend inspiré, de dire les choses telles qu'elles sont ? Pourquoi l'Esprit saint qui a dicté les Écritures, nous induit-il en erreur sur la Physique, en nous éclairant sur nos devoirs ? Aussi devez-vous croire, répondoient les Inquisiteurs, que le soleil tourne autour de la terre. Le St. Esprit, qui doit le faire voir, vous en assure, & ne sauroit vous tromper ». On a répondu aux

uns & aux autres , que dans les matieres indifférentes à la foi , l'écriture peut employer le langage du peuple. Mais cette réponse ne suffisoit pas , ce me semble , pour confondre l'impiété d'une part , & l'imbécillité de l'autre. On auroit dû ajouter , que l'écriture a besoin même de parler le langage de la multitude pour se mettre à sa portée. Qu'un Missionnaire , transplanté au milieu d'un peuple de sauvages , leur prêche ainsi l'Évangile : *je vous annonce le Dieu qui fait tourner autour du soleil , cette terre que vous habitez ;* aucun de ces sauvages ne daignera faire attention à son discours ; il faudra qu'il leur tienne un autre langage pour les préparer à l'entendre ; il imitera en quelque maniere cet Orateur , qui racontoit une fable aux Athéniens pour s'en faire écouter ; en un mot il en fera d'abord des chrétiens , & ensuite , s'il le veut ou s'il le peut , des astronomes. Quand ils en feront là , ils ne chercheront pas le système du monde dans des passages de l'écriture mal entendus ; & pour savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet , ils préféreront l'Observatoire au St. Office ; ils feront comme le Roi d'Espagne , lequel se trouva mieux ,



dit M. Pascal , de croire sur les antipodes Christophle Colomb qui en venoit , que le Pape Zacharie qui n'y avoit jamais été. Respectons assez l'Écriture & la révélation pour n'en pas profaner l'usage , & laissons Madame Dacier justifier par le discours de l'ânesse de Balaam , le discours du cheval d'Achille dans Homere.

X I X.

Quoique les opinions purement métaphysiques , & les systêmes sur la formation ou sur l'arrangement du monde ayent servi le plus souvent de prétexte pour tourmenter les Philosophes , la calomnie n'a pas négligé pour cela d'autres moyens , quand elle a pu les mettre en usage. Peut-on se défendre d'un mouvement de pitié ou d'indignation , quand on voit un de nos plus célèbres Écrivains accusé d'impiété par des Journalistes , pour avoir dit que le Jourdain est une assez petite riviere , & que la Palestine étoit du tems des croisades ce qu'elle est encore aujourd'hui , une des plus stériles contrées de l'Asie ? Les critiques accumulent les passages de l'Écriture pour prouver que du tems de Josué

la Palestine étoit très-fertile ; mais que font tous ces passages à l'état de ce pays du tems de Saladin ? que font-ils à son état présent ? Pourquoi Dieu n'auroit-il pas vengé le Déicide qui a été commis dans cette terre , en frappant de stérilité des contrées auparavant riches & abondantes ? Ou plutôt ( car les explications les plus simples sont toujours les meilleures ) pourquoi cette terre asservie & dépeuplée ne seroit-elle pas devenue stérile par la dépopulation même ? Mais quand on a résolu de rendre un Ecrivain suspect , tout devient impiété dans sa bouche ; ses preuves de l'existence de Dieu seront traitées de sophismes , ses raisonnemens en faveur de la Religion , de plaisanteries faites contre elle. Écrit-il contre la superstition & le fanatisme ? C'est au Christianisme qu'il en veut. Parle-t-il en faveur de la tolérance civile des religions ? Il ne montre que son indifférence pour toutes.

## X X.

» Trouvez-moi , dit M. de Fontelle , dans son Histoire des oracles ,  
 » une *demi-douzaine* d'hommes à qui je  
 » puisse persuader que ce n'est pas le



» soleil qui fait le jour, je ne désespere  
» pas de le faire croire par leur moyen  
» à des nations entieres ». Si quelque  
chose au monde est incontestable, c'est  
assurément cette proposition ; les reli-  
gions absurdes dont l'Asie & l'Afrique  
sont couvertes, en fournissent la preuve  
la plus frappante & la plus triste. Qu'ont  
fait les censeurs de l'Histoire des oracles ?  
» Il ne manque, ont-ils dit, que la dou-  
» zaine à la proposition de l'Auteur,  
» pour en faire une grande impiété ». L'impiété est évidemment toute entiere  
sur le compte des critiques. De ce qu'une  
demi-douzaine d'hommes peut entraî-  
ner des nations dans l'erreur, s'ensuit-  
il qu'une douzaine d'autres ne puisse  
leur faire connoître la vérité ? Tout ce  
qu'on a écrit de profond & de vrai dans  
ces derniers tems, sur les préjugés, sur  
la crédulité des hommes, sur les faus-  
ses prophéties, sur les faux miracles,  
tout cela peut-il avoir quelque applica-  
tion aux argumens invincibles sur les-  
quels la vraie Religion est appuyée ?

X X I.

Les Peres de l'Eglise, ces premiers  
défenseurs du Christianisme, ne se dé-

foient pas ainsi de la bonté de leur cause ; ils ne craignoient pour elle ni les objections , ni le grand jour ; ils ignoroient les fausses attaques & les précautions pusillanimes. Plusieurs Ecrivains de nos jours dignes de marcher après eux dans une si noble carrière , ont imité leur exemple ; mais si la cause respectable de l'Evangile a ses Pascals & ses Bosquets , elle a aussi ses Chaumeix & ses Garasses.

## X X I I.

L'abus de la critique en matière de Religion est funeste à la Religion même par plusieurs raisons ; par la mal-adresse & l'ineptie avec laquelle la bonne cause est quelquefois défendue ; par les conséquences que la multitude peut tirer de l'accusation vague d'irréligion intentée aux Philosophes ; par les motifs qui portent de prétendus gens de bien à déclarer la guerre à la raison ; enfin par le peu d'union & l'animosité réciproque de ses adversaires. Chacun de ces objets mérite un article à part , & nous occupera quelques momens.

## X X I I I.

L'Encyclopédie nous fournira le sujet



du premier article. Au mot *Forme substantielle*, on a rapporté comme on le devoit, le grand argument des Cartésiens contre l'ame des bêtes, tiré de ce principe de S. Augustin, que *sous un Dieu juste aucune créature ne peut souffrir sans l'avoir mérité*; argument très connu dans les écoles, que le Pere Malebranche a fait valoir avec beaucoup de force, qu'enfin les Philosophes & les Théologiens éclairés ont toujours regardé comme très difficile à résoudre. En exposant dans l'Encyclopédie cet argument, on a en même tems remarqué que c'étoit tout au plus une objection, qui ne devoit porter d'ailleurs aucune atteinte aux preuves de la spiritualité de l'ame, de son immortalité, de la justice & de la providence divine. Qu'a fait un des antagonistes de l'Encyclopédie? Il a prétendu qu'on avoit eu pour unique dessein dans cet article de tourner le principe de St. Augustin en ridicule; & pour le prouver, il a conclu de ce principe que St. Augustin regardoit les bêtes comme des automates; opinion dont ce saint Docteur étoit bien éloigné, & dont il faut uniquement faire honneur à son prétendu Apologiste. Ainsi ce n'est

pas l'Encyclopédie, c'est son ridicule adversaire, qui accuse le plus respectable des Peres de l'Eglise d'absurdité ou d'inconséquence; & c'est ainsi que la Religion est défendue. Selon ce nouvel Apôtre, on ne fauroit être Chrétien, sans regarder les animaux comme des machines; ainsi depuis St. Pierre jusques à Descartes, il n'y a point eu de Chrétiens. Mais de pareilles absurdités doivent-elles étonner de la part d'un Ecrivain, qui prétend que les devoirs de la morale ne peuvent être connus par la raison, qui nous assure que l'existence des corps est une vérité *révélée*; qui soutient enfin contre les prétendus incroyables, que l'ame est immortelle *de sa nature*; proposition blasphématoire, puisqu'elle ravit à l'Intelligence suprême un de ses attributs les plus essentiels. Le seul Être incréé est immortel par essence. Notre ame ne l'est que par la volonté de cet Être, qui a jugé à propos de lui donner une existence éternelle, & dont elle reçoit à chaque instant cette existence par *une création continuée*. Ce n'est point par la dissolution des parties, comme les corps, que notre ame peut cesser d'être; c'est en retombant dans le néant



d'où l'Auteur de la nature l'a fait sortir, & où il pourroit à chaque instant la replonger. Voilà les premiers élémens de la Métaphysique chrétienne, dont l'Auteur auroit dû être instruit avant que d'écrire. Il est pour lui aussi triste qu'humiliant, d'être réduit à apprendre ces dogmes de la bouche de ceux même qu'il accuse de les combattre.

X X I V.

Ceux qui exercent le métier de critique avec le plus de violence, & par conséquent de mal-adresse, ont quelquefois l'esprit d'être modérés quand ils sont sûrs d'attaquer avec avantage. Je ne sais par quelle fatalité les vengeurs du Christianisme ont si souvent fait le contraire, & ont soutenu les intérêts de Dieu avec des injures. Elles ont néanmoins de grands inconvéniens ; elles préviennent le Lecteur contre celui qui les dit, elles aigrissent & par conséquent éloignent des esprits que la modération auroit pu ramener ; enfin elles empêchent le critique de donner aux raisons qu'il apporte, tout le choix & toute l'attention nécessaire. Quand on se contentera, par exemple, comme font quel-

ques enthousiastes , de dire à un athée ; qu'il n'est point d'athées de bonne foi , que l'athéisme a sa source dans le libertinage du cœur , on aura sans doute raison en général ; mais espere-t-on réussir par ce moyen à faire des profélytes ? Si l'intérêt qu'on croit avoir de nier une vérité doit rendre suspect le refus qu'on fait de la croire , cet intérêt n'est pas non plus une raison suffisante pour être condamné , quand on peut l'être sur de meilleures preuves. Plus un esprit éclairé approfondit celles de l'existence de Dieu , plus il doit en tirer de lumieres , plus il doit être en état de rendre à la Divinité ce culte raisonnable qui seul peut vraiment l'honorer , & qui est un de ses premiers préceptes. Par conséquent la meilleure maniere d'établir qu'il ne peut y avoir des athées de bonne foi , est de prouver avec la plus grande évidence la vérité qu'ils combattent. N'imitons pas un Ecrivain moderne , qui commence par soutenir qu'il n'y a point d'incrédules , & qui finit par les réfuter. D'ailleurs qu'importent à une vérité incontestable les motifs de ceux qui la nient ? Que fait-on pour la persuader en refusant à  
ses



ses adversaires la probité & la bonne foi ? C'est imiter le maître d'école de la fable , qui dit des injures à l'enfant qui se noie , & lui fait une harangue avant de le sauver. Peut-on se dissimuler enfin que plusieurs Philosophes tant anciens que modernes , accusés d'athéisme ou de scepticisme , ont eu , du moins en apparence , une conduite irréprochable , & se sont montrés aussi réglés dans leurs mœurs , qu'aveugles & inconséquens dans leurs opinions ? *Frappe , mais écoute* , disoit Thémistocle à Euribiade ; on pourroit dire à quelques - uns des prétendus vengeurs de la Religion ; *frappe , mais raisonne*. Malheureusement il est à croire qu'on leur répétera longtemps sans fruit cet avis si salutaire & si sage. L'excès en toutes choses est l'élément de l'homme , sa nature est de se passionner sur tous les objets dont il s'occupe ; la modération est pour lui un état forcé , ce n'est jamais que par contrainte ou par réflexion qu'il s'y soumet ; & quand le respect qui est dû à la cause qu'il défend , peut servir de prétexte à son animosité , il s'y abandonne sans retenue & sans remords. Le faux zele auroit-il oublié que l'Evangile a

deux préceptes également indispen-  
sables, l'amour de Dieu & celui du pro-  
chain ? Et croit-il mieux pratiquer le  
premier en violant le second ?

## X X V.

Ce ne sont pas seulement les injures  
qui peuvent nuire à la défense du Chris-  
tianisme ; c'est encore la nature des ac-  
cusations & des accusés. Plus on seroit  
coupable de prêcher l'irréligion, plus  
il est criminel d'en accuser ceux qui ne  
la prêchent pas en effet. En cette ma-  
tiere plus qu'en aucune autre, c'est sur  
ce qu'on a écrit qu'on doit être jugé,  
& non sur ce qu'on est soupçonné mal-  
à-propos de penser ou d'avoir voulu  
dire. La foi est un don de Dieu, qu'il  
ne dépend pas de nous seuls de nous  
procurer ; & tout ce que la société or-  
donne, est de respecter ce don précieux  
dans ceux qui ont le bonheur d'en jouir.  
C'est aux hommes à prononcer sur les  
discours, & à Dieu seul à juger les  
cœurs. Ainsi l'accusation d'irréligion,  
sur-tout quand on l'intente devant le  
public, ne sauroit être appuyée sur des  
preuves trop convaincantes & trop  
notoires. Mais cette précaution, si équi-



table en elle-même , est sur-tout nécessaire lorsqu'on attaque un Ecrivain célèbre , dont le nom seul est capable de donner du poids à ses opinions , & même à celles qu'on pourroit lui attribuer faussement. Quel avantage la Religion a-t-elle tiré des imputations & des invectives tant de fois réitérées contre l'illustre Auteur de l'*Esprit des Lois* ? D'un côté on n'a pu le convaincre d'avoir cherché à porter la moindre atteinte à l'Évangile , dont il a parlé avec le plus grand respect dans tout le cours de son ouvrage ; de l'autre les incrédules se sont glorifiés du chef qu'on leur donnoit si gratuitement ; ils ont accepté avec reconnoissance l'espece de présent qu'on leur faisoit ; & le nom de M. de Montesquieu leur a été bien plus utile , que les prétendus traits qu'on l'accusoit d'avoir lancés contre le Christianisme. L'autorité est le grand argument de la multitude ; & l'incrédulité , disoit un homme d'esprit , est une espece de foi pour la plupart des impies. Aussi qu'est-il enfin arrivé , après tant d'écrits & d'injures pieuses contre l'Auteur de l'*Esprit des Lois* ? Les défenseurs éclairés de la Religion , qui étoient

d'abord restés dans le silence, l'ont enfin rompu (peut-être un peu trop tard) pour justifier eux-mêmes le Philosophe. Ils ont senti le poids du nom qu'on leur opposoit, & n'ont rien oublié pour le rayer du catalogue des mécréans, où on l'avoit si légèrement placé.

## X X V I.

Veut-on favoir une des principales causes de cette guerre déclarée aux Philosophes ? Les Théologiens de France sont divisés depuis long-tems en deux partis qui s'abhorrent & se déchirent pour la plus grande gloire de Dieu, & pour le plus grand bien de l'Eglise & de l'Etat. Le plus foible des deux, après avoir épuisé contre le plus puissant (qui cessera bientôt de l'être) tout ce que la médifance ou la calomnie peuvent faire imaginer d'injures, a fini par lui reprocher son indifférence pour la doctrine de l'Evangile, attaquée tous les jours dans une multitude innombrable d'Ecrits. Sensible à ce reproche, le parti le plus puissant s'est piqué d'honneur, & s'est en apparence réuni au plus foible, pour tomber sans discernement sur les incrédules vrais ou supposés. Cette al-



liance offensive devoit naturellement suspendre la guerre allumée depuis plus de cent ans dans le sein de l'Eglise de France ; mais au grand détriment de la Religion , elle n'a pas même produit cet effet ; & on ne sauroit dire dans cette circonstance , *facti sunt amici ex ipsâ die* ; au contraire cette guerre déclarée à l'ennemi commun n'a fourni aux deux partis qu'un prétexte nouveau pour se déchirer l'un l'autre avec plus de fureur & de scandale. Un exemple frappant & récent fera la preuve affligeante de ce que nous avançons. Il a paru l'année dernière un ouvrage fameux par le grand nombre d'éditions & de critiques qui en ont été faites , & que nous condamnons avec l'Auteur dans ce qu'on y a trouvé de reprehensible. Les Journalistes de Trévoux, qui depuis l'espece de signal dont nous venons de parler , sont en possession de crier à l'irreligion sur ce qui le mérite & ne le mérite pas , ont fait , dans leur style dogmatique & bourgeois , une sortie très-vive sur cet ouvrage , jusqu'à chercher même à rabaïsser les talens de l'Auteur ; sur ce dernier article à la vérité , ils permettent qu'on ne soit pas de leur

avis ; les matieres de goût & de Philosophie sont un genre profane où ils n'osent se piquer d'être infailibles ; la Théologie est un peu plus de leur compétence ; encore est-ce un domaine que bien des gens leur disputent. Quoi qu'il en soit , ces Journalistes jouissoient paisiblement de leur victoire , lorsqu'un Ecrivain périodique & clandestin , leur ennemi déclaré bien plus encore que des incrédules , est venu à la charge à son tour contre le même livre , déjà si vivement & si longuement attaqué. Mais les traits de ce nouvel athlete portent beaucoup moins sur l'ouvrage que sur les Journalistes ses premiers adversaires. » Voilà , s'écrie-t-il , le fruit » de la morale abominable des casuistes ; voilà la doctrine des Casnedis , » des Tambourins , des Berruyers & » de leurs confreres , consacrée dans » cette production pernicieuse ». Et les gens raisonnables se sont écriés à leur tour ; » voilà les confreres des Casne- » dis , des Tambourins & des Berruyers , bien décemment récompensés » de leur zele , & la Religion vengée » d'une maniere bien édifiante ». En effet , puisqu'un des deux critiques ac-



cuse l'autre d'être dans les principes de l'Auteur censuré, il faut nécessairement qu'un des deux soit de mauvaise foi; nous ne pensons point à les-en taxer en commun, & à décider leur querelle comme le procès du loup & du renard par devant le singe.

X X V I I.

Quand on voit l'Auteur d'un libelle vingt fois flétri par les Magistrats, déclamer contre les incrédules, on croit voir Calvin qui fait brûler Servet. Mais les fanatiques sont toujours austeres. En accusant d'irréligion celui qui ne pense pas comme eux, ils se donnent un air de zele qui sied toujours bien à des hommes de parti; ils ont la satisfaction de calomnier le Gouvernement, trop indifférent selon eux, sur ce qu'ils appellent la cause de Dieu, & qui n'est réellement que la leur. Cependant on osera le dire avec confiance. Si l'on doit punir davantage ceux qui nuisent le plus au Christianisme, les fanatiques ont encore plus besoin d'être réprimés que les incrédules. Quelle idée le peuple doit-il se former de la Religion quand il voit ses Ministres s'anathématiser ré-

ciproquement avec fureur , fans que l'autorité même puiſſe les forcer au ſilence que la charité ſeule auroit dû leur preſcrire ? Croit-on que les diſputes ſcandaleuſes des Théologiens de nos jours , ſur des matieres ſouvent futiles & toujours inintelligibles , n'ayent pas fait plus de tort au Chriſtianiſme que tous les foibles raifonnemens des impies ? Comment ne produiroient-elles pas ſur les mécréans , le même effet que produifirent ſur l'Empereur de la Chine les querelles des Dominicains & de Jéſuites ? » Ces hommes , diſoit » l'Empereur , viennent de cinq mille » lieues nous prêcher une doctrine ſur » laquelle ils ne s'accordent pas ». On peut juger du fruit que leur miſſion devoit avoir. Enfin , quoi de plus propre à faire triompher en apparence l'irréligion & chanceler les foibles , que tant d'ouvrages contradictoires dont nous avons été accablés dans ces derniers tems , ſur la Grace , ſur les caractères de l'Egliſe , ſur les Miracles ? Le public a fini par mépriſer & ignorer tous ces écrits ; & leurs Auteurs , chagrins de ne plus être lus , ont attaqué ceux qui l'étoient.



## X X V I I I.

Réclamons autant qu'il est en nous ; en faveur de l'humanité & de la Philosophie , contre leurs injustes plaintes. Les faits suffiront sans raisonnemens , & n'en auront peut-être que plus de force. Ouvrons l'Histoire Ecclésiastique , Histoire dont la lecture est tout à la fois si utile au Chrétien & au Philosophe ; au Chrétien , pour l'animer par des exemples de vertu , & par l'accomplissement qu'ont toujours eu les promesses de Dieu , malgré les obstacles que les puissances de la terre y ont opposés ; au Philosophe , par les monumens incroyables & sans nombre qu'elle lui présente de l'extravagance des hommes , & sur tout des maux que le Fanatisme a produits. Montrons par un détail abrégé de ces maux , mais aussi effrayant qu'utile , combien le Gouvernement a intérêt de défendre & d'appuyer les Gens de Lettres , qui soumis aux dogmes réels de la Foi , ont le courage & l'équité d'en séparer tout ce qui ne leur appartient pas. C'est en effet à eux que les Souverains doivent aujourd'hui l'affermissement de leur puis-

Q v

fance , & la destruction d'une foule d'opinions absurdes , nuisibles au bonheur de leurs Etats. C'est au contraire pour avoir confondu les objets de la Religion avec ce qui leur étoit étranger , que les peuples ont si long-tems gémi sous le joug de la puissance temporelle des Ecclésiastiques ; que les excommunications , ces armes si respectables de l'Eglise , mais dont l'abus est si méprisable , ont été prodiguées pour soutenir des droits purement humains , & souvent mal fondés ; que le fils de Charlemagne a subi deux fois consécutives , en esclave plutôt qu'en Chrétien , l'ignominie d'une pénitence publique dont quelques Evêques osoient le charger , & qu'il ne méritoit que par la bassesse qu'il avoit de s'y soumettre ( *d* ) ;

( *d* ) En 822. & 833. Louis qu'on appelle *le Débonnaire* , & qu'on feroit mieux d'appeller *le Foible* , se soumit à la pénitence publique à Attigny & à Soissons ; la première fois pour avoir fait mourir Bernard son neveu qui s'étoit révolté contre lui ; la seconde , pour n'avoir pas voulu recevoir la loi de ses enfans. » Les Evêques » qui lui imposèrent cette pénitence , dit M. Fleury , » prétendirent qu'il ne lui étoit pas permis de reprendre » la Dignité Royale. S. Ambroise ne tira pas de telles » conséquences de la pénitence de Theodose ; dira-t-on » que ce grand Saint manquoit de courage pour faire valoir l'autorité de l'Eglise , ou qu'il fût moins éclairé » que les Evêques François du neuvième siècle ? Ces



qu'un Concile œcuménique, dans un siècle de servitude & d'ignorance, n'a osé réclamer ouvertement contre l'entreprise d'un Pontife audacieux, qui se croyoit en droit de priver un Empereur de son patrimoine (e); qu'un de nos

» Evêques bien plus hardis se déclarerent contre Louis  
» le Débonnaire pour ses enfans, & les animerent à  
» cette guerre civile qui ruina l'Empire François. Les pré-  
» textes spécieux ne leur manquoient pas: Louis étoit un  
» Prince foible, gouverné par sa seconde femme, tout  
» l'Empire étoit en désordre; mais il falloit prévoir les  
» conséquences, & ne pas prétendre mettre en pénitence un Souverain comme un simple Moine.

Les deux pénitences de Louis le Débonnaire, sur-tout la seconde, que ce foible & malheureux Empereur méritoit le moins, furent accompagnées des circonstances les plus humiliantes pour lui. Ebbon, Archevêque de Rheims, qui avoit osé avilir son maître, fut déposé l'année d'après; mais l'Empereur étoit deshonoré.

(e) En 1245. au premier Concile général de Lyon, le Pape Innocent IV. déposa publiquement en présence du Concile l'Empereur Frederic II. tous les Peres tenant un cierge allumé; ce que les Ecrivains Protestans ont très-injustement regardé comme une espece d'approbation tacite; puisqu'il est constant, comme le remarque M. Fleury, que cette déposition ne fut pas faite avec l'approbation du Concile, ainsi que les autres Décrets. Mais, disent les Protestans, pourquoi ce cierge & ce silence? On a répondu à cette objection, qu'on effet la plus grande partie des Ecclesiastiques étoient alors dans l'opinion presque générale du pouvoir des Papes sur le temporel des Rois; mais que Dieu n'a pas permis que cette opinion fût confirmée par le suffrage positif d'un Concile œcuménique; & que le silence de l'Eglise assemblée n'est pas toujours une marque d'approbation, sur-tout dans les matieres qui ne regardent pas expressément la Foi.

Rois, voulant expier le crime d'avoir brûlé 1300 personnes dans une Eglise, faisoit vœu d'en aller égorger 10000 en Syrie pour faire pénitence (f); que des insensés dépouilloient leur famille pour enrichir des Moines ignorans & inutiles; que les controverses ridicules des Grecs sur des absurdités, ont avancé la perte de leur Empire (g); que

(f) On fait combien l'Abbé Suger, aussi grand homme d'Etat que l'Abbé de Clairvaux étoit grand Orateur, s'opposa à cette croisade malheureuse que Louis le Jeune entreprit par le conseil de S. Bernard. L'événement justifia les craintes du Ministre, & démentit les promesses du Prédicateur. Louis le Jeune s'étoit croisé pour conquérir la Palestine, & en chasser les Sarrasins; son expédition se borna à chasser sa femme à son retour, & à perdre en conséquence le Poitou & la Guyenne. En vain Saint Bernard voulut se justifier, en imputant aux péchés des croisés les malheurs de leur entreprise; il oublioit que la première croisade avoit été plus heureuse, sans que les croisés en fussent plus dignes; & ne s'appercevoit pas, dit M. Fleury, qu'une preuve qui n'est pas toujours concluante ne l'est jamais.

(g) Vers le milieu du quatorzième siècle, quelques Moines imbécilles du Mont Athos, à qui de longs & fréquens jeûnes avoient apparemment échauffé le cerveau, s'imaginèrent qu'ils voyoient à leur nombril la lumière du Tabor, & passaient leur tems à la contempler. Voilà une hérésie bien triste. Ils prétendoient de plus que cette lumière étoit créée, n'étant autre chose que Dieu même. Barlaam leur adversaire, plus ridicule qu'eux en ce qu'il les attaquoit sérieusement, eut le crédit de faire assembler à Constantinople un Concile contre ces Visionnaires; il n'avoit pas prévu qu'il y seroit condamné. Ce fut pourtant ce qui arriva. L'Empereur Grec Andronis



l'on a osé regarder comme Jugemens de Dieu des épreuves incertaines & cruelles, dont le fruit étoit souvent la condamnation des innocens & l'abso- lution des coupables (h); qu'une des plus riches parties du monde a été dé- vastée par des monstres, qui en fai- soient mourir les habitans dans les sup-

Paléologue harangua ce prétendu Concile avec tant de véhémence, qu'il en mourut quelques jours après; di- gne fin d'un Empereur! C'est cet Andronic Paléologue qui laissa périr la Marine dans ses Etats, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même Empe- reur regrettoit le tems qu'il déroboit aux disputes théo- logiques pour le donner au soin de ses affaires. La que- relle des Grecs sur la lumiere du Thabor dura jusqu'à la destruction de l'Empire, & subsistoit même avec vio- lence tandis que Bajazet assiégeoit Constantinople; tou- tes ces ridicules controverses auxquelles les Empereurs prirent trop de part, hâterent leur chute en leur faisant négliger le Gouvernement.

(h) On peut voir dans un grand nombre d'ouvrages le détail de ces sortes d'épreuves, & les raisons qui les ont fait abolir. On décidoit généralement par ce moyen toutes sortes de questions. On alla jusqu'à jeter deux Missels au feu pour connoître quel étoit le meilleur; il arriva la chose du monde la plus extraordinaire, & qu'on avoit le moins prévue, les deux Missels furent brûlés. Dans la premiere croisade un Clerc Provençal se soumit à l'épreuve du feu pour prouver une révélation qu'il di- soit avoir eue sur la découverte de la sainte Lance; le Provençal en mourut. L'événement de ces sortes d'épreu- ves eût toujours été aussi simple, si on y eût toujours agi de bonne foi; mais dans les siècles d'ignorance com- me dans les autres, les hommes ont su tromper.

plices pour les convertir ; que la moitié de notre nation s'est baignée dans le sang de l'autre ; enfin que l'étendart de la révolte a été mis à la main des sujets contre leurs Souverains , & le glaive à la main des Souverains contre leurs sujets (i). C'est par les lumières de la Philosophie que nous nous sommes délivrés de tant de maux. Des hommes courageux ont osé , quelquefois même au péril de leur liberté , de leur fortune & de leur vie , ouvrir les yeux des peuples & des Rois. La re-

(i) Nous ne pouvons mieux terminer ces notes que par un passage de M. Fleury. « Il est triste , je le sens bien , dit-il , de relever ces faits peu édifiants . . . Mais le fondement de l'histoire est la vérité . . . Deux sortes de personnes trouvent mauvais que l'on rapporte ces faits délavantageux à l'Eglise. Les premiers sont des politiques profanes , qui ne connoissant point la vraie Religion la confondent avec les fausses , la regardent comme une invention humaine , pour contenir le vulgaire dans son devoir ; & craignent tout ce qui pourroit en diminuer le respect dans l'esprit du peuple ; c'est-à-dire , selon eux , le désabuser. Je ne dispute point contre ces politiques , il faudroit commencer par les instruire & les convertir ; mais je crois devoir satisfaire , s'il est possible , les gens de bien scrupuleux qui par un zele peu éclairé tombent dans le même inconvénient , de trembler lorsqu'il n'y a pas sujet de craindre. Que craignez-vous , leur dirois je ? Est-ce de connoître la vérité ? Vous aimez donc à demeurer dans l'erreur ou du moins dans l'ignorance ; & pouvez-vous y demeurer en sûreté vous qui devez instruire les autres ? »



connoissance qu'ils ont droit d'exiger de notre siecle, doit se mesurer sur l'importance des services qu'ils lui ont rendus, & l'effet le plus réel de cette reconnoissance est la protection qu'on doit à leurs successeurs. Cette protection, nous le disons avec joie, trouvera aujourd'hui d'autant moins d'obstacles, que l'esprit de Philosophie, qui se répand de jour en jour, s'est communiqué à la partie la plus saine & la plus sage des Théologiens, & les a rendus plus indulgens ou plus équitables sur les matieres qui ne sont pas de leur objet. Nous ne sommes plus au tems où c'étoit presque un crime parmi nous d'enseigner une autre Philosophie que celle d'Aristote. Avec quelques lumieres de moins & l'Inquisition de plus, on en eût fait une espece de loi de l'Etat, comme elle l'est encore chez des nations voisines (k).

(k) Nos peres s'en virent bien près en 1624, lorsqu'à la Requête de l'Université, & sur-tout de la Sorbonne, il fut défendu par Arrêt du Parlement, « sous peine de la vie, de tenir ou d'enseigner aucune maxime contre les anciens Auteurs & approuvés, & de faire aucunes disputes que celles qui seront approuvées par les Docteurs de la Faculté de Théologie. » Par le même Arrêt on admonesta & on bannit différens particuliers qui avoient composé & publié des Theses contre la Doctrine d'Aristote.

## X X I X.

Il ne faut que jeter les yeux sur ces nations malheureuses, victimes d'une loi si ridicule, pour se convaincre des tristes effets que produisent chez un peuple la crainte & l'impossibilité de s'instruire. La postérité croira-t-elle que de nos jours on ait imprimé dans une des principales villes de l'Europe l'ouvrage suivant avec ce titre ; *Systema Aristotelicum de formis substantialibus & accidentibus absolutis*, 1750 ? Cette postérité ne jugera-t-elle pas que la date est une faute d'impression, & qu'il faut lire 1550 ? Tel est cependant, au milieu du 18<sup>e</sup>. siècle, l'état déplorable de la raison dans une des plus belles régions de la terre, chez une nation d'ailleurs spirituelle & polie ; tandis que les sciences font de si grands progrès en Angleterre, en France, & dans la partie Protestante de l'Allemagne ? Nous disons dans la partie Protestante ; car on ne peut s'empêcher d'avouer avec affliction la supériorité présente des Universités de cette partie de l'Allemagne sur les écoles Catholiques. Elle est si frappante, que les étrangers qui voya-



gent dans ce pays & qui passent d'une Université Catholique à une Université Protestante voisine , croient en une heure avoir fait quatre cent lieues ou vécu quatre cens ans , avoir passé de Salamanque à Cambridge , ou du siecle de Scot à celui de Newton. Nous en faisons la remarque avec d'autant plus de liberté , qu'on ne doit point sans doute attribuer cette différence de lumieres & de savoir dans les différentes régions de l'Allemagne à la différence de religion. En France où la Doctrine Catholique est suivie & respectée , les sciences n'en sont pas cultivées avec moins de succès ; en Italie même elles ne sont pas négligées ; sans doute parce que les souverains Pontifes , pour la plupart éclairés & sages , & connoissant les abus qui résultent de l'ignorance , sont plus à portée en Italie de réprimer , quand il est nécessaire , la tyrannie des Inquisiteurs subalternes. Car tout sert de prétexte à cette espece d'hommes méprisable & lâche , pour étouffer la lumiere , & pour arrêter les progrès de l'esprit.

X X X.

Il n'y a , ce me semble , qu'un moyen

d'affoiblir leur empire dans les contrées malheureuses où ils dominant encore ; c'est d'y favoriser , autant qu'il est possible , l'étude des sciences exactes. Souverains qui gouvernez ces peuples , & qui voulez leur faire secouer le joug de la superstition & de l'ignorance , faites naître des Mathématiciens parmi eux ; cette semence produira des Philosophes avec le tems , & presque sans qu'on s'en apperçoive. L'orthodoxie la plus délicate n'a rien à démêler avec la Géométrie. Ceux qui croiroient avoir intérêt de tenir les esprits dans les ténèbres , fussent-ils assez prévoyans pour pressentir la suite des progrès de cette science , manqueroient de prétexte pour l'empêcher de se répandre. Bientôt l'étude de la Géométrie conduira comme d'elle-même à celle de la saine Physique , & celle-ci à la vraie Philosophie , qui par la lumière qu'elle répandra , sera bientôt plus puissante que tous les efforts de la superstition ; car ces efforts , quelque grands qu'ils soient , deviennent inutiles dès qu'une fois la nation est éclairée.



## X X X I.

C'est faire injure à la Religion que de vouloir l'appuyer sur l'ignorance. Il en est du domaine des Philosophes & de celui des Théologiens, comme des deux puissances, la spirituelle & la temporelle; rien n'est plus distingué que les droits de l'une & de l'autre; mais comme autrefois la puissance spirituelle, après avoir secoué le joug de la temporelle qui l'opprimoit, a voulu à son tour opprimer celle-ci, de même quelques Ministres de la Religion, après avoir écarté les ténèbres qu'une Philosophie audacieuse avoit tâché d'y répandre, ont à leur tour voulu resserrer cette Philosophie bien en-deçà des bornes que la Religion lui prescrivait. Le domaine de l'une & de l'autre paroît aujourd'hui trop bien fixé, trop étendu, trop assuré même, pour avoir à redouter ces attaques réciproques: leur intérêt est d'être unies, comme celui de deux Souverains puissans est de se ménager; & si d'un côté le Christianisme, appuyé par les loix divines & humaines, est établi sur des fondemens durables, de l'autre, il y a lieu de croire

qu'en respectant, comme il est juste, les vérités de la Foi, les Philosophes du 18<sup>e</sup>. siecle défendront leur bien avec plus de force & d'avantage, que les Princes du 12<sup>e</sup>. n'ont défendu leurs couronnes.

## X X X I I.

Voilà un précis très-succinct des réflexions qui m'ont paru nécessaires sur l'abus qu'on fait dans notre siecle de la critique en matiere de Religion. Je ne doute point qu'on ne les approuve, quand on les examinera sans préjugés, & avec les lumieres d'une saine Philosophie. Je crois m'être suffisamment prémuni contre les attaques du fanatisme imbécille & hypocrite. A l'égard des personnes qu'un zele sincere, quoique mal entendu, pourra indisposer contre moi, j'en respecterai la cause sans en craindre & sans en approuver l'effet; & je me contenterai de leur répondre par ce passage de Ciceron; *Istos homines sine contumeliâ dimittamus; sunt enim & boni viri, & quoniam ita ipsi sibi videntur, beati.*



DE  
LA LIBERTÉ  
DE  
LA MUSIQUE.

---

---

*Italiam, Italiam: . . . . .*

ÆNEID. VI.

---

---








D E

L A L I B E R T É

D E

L A M U S I Q U E .

I.


 L y a , chez toutes les nations ;  
 deux choses qu'on doit respec-  
 ter ; la Religion & le Gouver-  
 nement ; en France on y en ajoute  
 une troisieme ; *la Musique du pays*. M.  
 Rousseau a osé pourtant en médire ;  
 dans cette Lettre fameuse , tant com-  
 battue & si peu réfutée ; mais les vé-  
 rités qu'il a eu le courage d'imprimer  
 sur ce grand sujet , lui ont fait plus  
 d'ennemis que tous ses paradoxes ; on  
 l'a traité de perturbateur du repos pu-  
 blic , qualification d'autant mieux mé-

ritée , que la Musique Françoisé laisse fort *en repos* ceux qui l'écotent. Quelques-uns néanmoins prétendoient , & avec autant de raison , que M. Rousseau eût été mieux nommé perturbateur du *bruit public* , attendu que la Musique Françoisé en fait beaucoup.

## I I.

Dans les matieres les plus sérieuses il est permis à nos Ecrivains de faire la fatyre de la nation ; on est bien reçu à nous prouver , que sur le commerce , sur le droit public , sur les grands principes de la législation , nous ne sommes encore que des enfans ; mais c'est un crime de nous dire que nous ne faisons que balbutier en Musique. La plupart des Lecteurs du Citoyen de Geneve opinoient à le traiter comme cet Artiste de la Grece , que de séveres Magistrats chasserent pour avoir voulu ajouter une corde à la lyre. Aurions-nous adopté ce principe de Platon , que tout changement dans la Musique annonce un changement dans les mœurs ? Si c'est là le sujet de nos craintes , nous pouvons être tranquilles ; nos mœurs sont à un point de perfection où le changement n'a rien à leur faire perdre. III.



## I I I.

Des Bouffons , arrivés d'Italie il y a huit ans , & qu'on eut l'imprudence de montrer au public sur le théâtre de l'Opéra , ont été la funeste cause de la Lettre de M. Rousseau , & d'une guerre civile très-vive qu'elle a excitée parmi nous. Cette guerre suffiroit pour détruire l'opinion commune , que les François , trop inconstans & trop légers , ne sont pas capables de s'occuper longtems d'un même objet. Durant une année & plus , nos entretiens & nos ouvrages ont épuisé la matiere ; notre parterre divisé présentoit l'image de deux armées en présence , prêtes à en venir aux mains ; & cet espace d'une année , employé à disserter bien ou mal sur la Musique , est sans doute un tems fort honnête pour un pays où l'on ne parle que deux jours d'une bataille perdue , & où l'on emploie même le second à chançonner le Général. Aussi notre querelle musicale avoit été préparée insensiblement & de longue main , comme les grands événemens qui doivent agiter les Etats. Des mouvemens qui d'abord paroissoient légers , s'éten-

*Tome IV,*

R

dant & se fortifiant peu à peu, ont enfin produit une fermentation violente. En voici l'origine & le progrès. Il y a environ quarante ans que les Directeurs de l'Opéra firent la même faute qu'en 1753; ils appellerent sur leur théâtre des Bouffons d'Italie. Les oreilles françoises, quoiqu'accoutumées à la psalmodie de Lully & de ses disciples, la seule espèce de chant qu'elles connussent encore, accueillirent plus qu'on ne l'avoit espéré, la nouvelle Musique qu'on leur faisoit entendre; déjà elle acquerit des partisans, & la mauvaise doctrine gaignoit du terrain; il fallut pour détruire le mal, le couper par la racine; les Bouffons furent renvoyés, & la paix revint à l'Opéra avec l'ennui. Cependant quelques Musiciens furent frappés de l'effet qu'avoit produit sur les Auditeurs François cette Musique Italienne, moins uniforme, moins languissante, & moins pauvre que celle dont on nous avoit allaités jusqu'alors. Ces Musiciens essayèrent donc de nous donner, comme à des enfans qu'on sevre, une nourriture un peu plus forte. Mouret s'écartant le premier de la route battue, mais s'en écartant peu, (car il ne vouloit ni



ne pouvoit beaucoup hazarder) osa dans ses Opéras essayer quelques ariettes, modélées, autant qu'il en étoit capable, sur les airs Italiens qu'on connoissoit en France. La Jeunesse, juge impartial, & par là meilleur qu'on ne croit, prit plaisir à cette nouveauté; mais les Nestors crioient que c'en étoit fait du *bon genre*, que le goût alloit se perdre, & que le Gouvernement étoit bien mal conseillé de n'y pas mettre ordre. Enfin en 1733 paroît M. Rameau, avec son opéra d'*Hippolite* à la main. C'est alors que les clameurs redoublent; les brochures injurieuses, les estampes satyriques, les noirceurs secrettes, tous les petits moyens que l'ignorance & l'envie savent si bien mettre en usage contre ce qui leur nuit ou leur déplaît, sont employés pour perdre ce dangereux novateur; le public va l'entendre, il se révolte d'abord, il se partage ensuite, il se réunit enfin en faveur du génie & du talent persécuté. Encouragé par ce succès, d'autant plus flatteur qu'il avoit été disputé long-tems, ce Musicien célèbre en mérite de nouveaux; & après un grand nombre d'Opéras, déchirés d'abord avec fureur,

mais applaudis ensuite presque tous avec enthousiasme, il donne enfin l'Opéra bouffon de *Platée*, son chef-d'œuvre & celui de la Musique Française. C'est par cet Opéra qu'il faut juger de l'état présent de cet art parmi nous, des progrès dont il est redevable à M. Rameau, & nous osons ajouter, du chemin qui lui reste à faire encore. La gloire de l'illustre Artiste n'a rien à souffrir de cet aveu ; peut-être y a-t-il plus loin du lieu d'où il est parti à celui où il est parvenu, que du point où nous sommes aujourd'hui, à celui où nous pouvons arriver. M. Rameau est d'autant plus digne d'estime, qu'il a osé tout ce qu'il a pu, & non tout ce qu'il auroit voulu oser ; il a eu le mérite de voir au-delà du terme où il a conduit ses Auditeurs, & le mérite peut-être aussi grand de juger jusqu'où ils pouvoient être conduits. Il eût manqué son but en allant plus loin ; il nous a donné, non la meilleure Musique dont il fût capable, mais la meilleure que nous pussions recevoir. Ce n'est pas seulement par leurs ouvrages qu'il faut mesurer les hommes, c'est en les comparant à leur siècle & à leur nation ; & si les partisans zélés que



M. Rameaus'étoit faits parminous, font devenus plus froids sur sa Musique, depuis que l'Italienne a frappé leurs oreilles, ils n'en sentent pas moins tout le prix de ses heureux efforts, & toute la justice des applaudissemens dont ils ont été couronnés.

## IV.

C'est dans ces circonstances, & après toutes les innovations déjà tentées ou hazardées dans notre Musique, que les Bouffons ont reparu pour la seconde fois sur notre théâtre; ils ont fourni à la plume éloquente de M. Rousseau, déjà exercé à nous dire des vérités dures, une occasion bien favorable de nous instruire & de nous maltraiter. On peut juger s'il a été écouté patiemment. Il a soutenu presque seul, comme ce fameux Romain, les attaques de l'armée françoise, animée & réunie contre sa lettre & contre sa personne. Cette armée, il est vrai, n'étoit guere composée que de troupes légères; mais si elles ne portoient pas à leur ennemi des coups bien redoutables, elles faisoient contre lui presque autant de bruit que la Musique qu'elles défendoient. Ses complices, (car la Musique Ita-

R iij

lienne lui en avoit donné) avoient aussi leur part, quoique plus foiblement, aux traits qu'on lançoit au hazard contre le Philosophe de Geneve. L'Encyclopédie, dont les principaux Auteurs avoient le malheur de penser comme M. Rousseau, & la témérité de le dire, ne fut pas épargnée dans ces circonstances; ce fut comme la premiere étincelle de l'embrasement général, qui en gagnant de proche en proche a depuis échauffé tant d'esprits contre cet ouvrage. On représenta les Auteurs comme une société formée pour détruire à la fois la Religion, l'autorité, les mœurs & la Musique. Bientôt, comme par un effet du sort qui les poursuivoit pour les rendre odieux, l'effervescence qu'on les accusoit d'exciter, s'étendit de la Capitale aux Provinces; Lyon fut troublé comme Paris; & c'étoit encore un Encyclopédiste, & par malheur un homme de beaucoup d'esprit, qui étoit à la tête des séditieux.

## V.

Parmi le grand nombre d'écrits sur les deux Musiques, dont M. Rousseau a donné comme le signal, presque tous étoient en faveur de la Musique Fran-



Soise, qui en avoit le plus de besoin ; quelques-uns de ses partisans essayèrent de la soutenir par des raisons, le plus grand nombre de la venger par des injures ; les Bouffonistes n'écrivoient guere, lisoient encore moins ce qu'on écrivoit contr'eux, & se consoloient des ennemis que la Musique Italienne leur faisoit, par le plaisir qu'ils avoient à l'entendre. En vain pour les dégoûter des airs charmans que les Italiens exécutoient, on les assuroit que ces baladins qui leur faisoient tourner la tête, étoient le rebut de l'Italie, & dignes à peine des tréteaux d'une place publique ; ils répondoient que si l'exécution étoit mauvaise, la Musique étoit divine, & qu'ils préféroient un excellent livre aussi mal lu qu'on voudroit, à la lecture la mieux faite d'un ouvrage fastidieux. Du reste, soit par la bonté de leur cause, soit par l'art qu'ils ont eu de la faire valoir, l'avantage leur est demeuré dans le peu même qu'ils ont écrit ; de cette foule innombrable de brochures, publiées il y a huit ans pour & contre l'Opéra françois, *le petit Prophete* & la Lettre de M. Rousseau sont les deux seules dont on se souvienne ; on a oublié jusqu'au titre des autres.

## VI.

Ce n'est pas la première fois qu'on a manqué de respect à la Musique Française dans le lieu même de son empire. Au commencement de ce siècle, l'Abbé Raguenet, Ecrivain d'une imagination vive, mit au jour un petit ouvrage, où notre Musique étoit presque aussi maltraitée que dans la Lettre de M. Rousseau. Cet écrit n'excita ni guerres ni haine dans le tems où il parut ; la Musique Française régnoit alors paisiblement sur nos organes assoupis ; on regarda l'Abbé Raguenet comme un féditieux isolé, un conjuré sans complices, dont on n'avoit point de révolution à craindre. M. Rousseau a trouvé des lecteurs plus aguerris & plus capables de l'entendre, & par conséquent plus de gens intéressés à le combattre. Mais nous ne pouvons nous dispenser de remarquer ici le jugement porté sur le livre de l'Abbé Raguenet par son Censeur M. de Fontenelle, ce Philosophe si modéré & si pacifique, accoutumé d'ailleurs à nos anciens Opéras dont il avoit les oreilles imbues & pénétrées, élevé enfin dans la Musique la



plus François & la moins ultramontaine ; je crois , dit-il , que l'impression de cet ouvrage sera très-agréable au public , pourvu qu'il soit capable d'équité. Cinquante ans plus tard quel cri n'eût pas excité cette approbation ? Le sage Fontenelle n'auroit pas eu l'imprudence ou le courage de parler ainsi de nos jours. Il n'étoit pas homme à se faire des ennemis pour des chansons.

## V I I.

Il y a une espece de fatalité attachée dans ce siècle à ce qui nous vient d'Italie. Depuis la Bulle *Unigenitus* jusqu'à la musique des Intermedes, tous les présens bons ou mauvais qu'elle veut nous faire sont pour nous un sujet de trouble. Ne seroit-il pas possible d'accommoder notre différend avec les Italiens , de prendre leur Musique & de leur renvoyer le reste ? Dissensions pour dissensions, celles que l'Opéra peut causer parmi nous seront moins turbulentes, & sur-tout moins ennuyeuses. Qu'on me permette de raconter à cette occasion, comme une matiere de réflexion pour les Philosophes, la conver-

R v

fation que j'eus dans la plus grande cha-  
 leur de notre guerre musicale, avec un  
 Janséniste austere qui ne va jamais au  
 Spectacle, & qui n'en a pas la plus lé-  
 gere idée. On lui avoit envoyé une de  
 ces brochures dont nous avons été inon-  
 dés sur la Musique Françoise; » J'ai reçu,  
 » me dit-il, une feuille où je ne comprends  
 » rien, si ce n'est qu'elle m'a paru fort  
 » mal faite & fort mal écrite. Qu'est-ce  
 » que le *Correcteur des Bouffons*, l'*Écolier*  
 » de Prague, le *petit Prophete*, le *Coiz*  
 » de la Reine »? Je lui expliquai de mon  
 mieux ce que signifioient ces mots.  
 » Hé bien, lui dis-je ensuite, vous n'en-  
 » tendiez rien à tout cela, & vous n'en  
 » étiez pas plus à plaindre; cependant  
 » apprenez que cette dispute sur la Mu-  
 » sique, qui vous touche si peu, &  
 » qui n'est pas même parvenue jus-  
 » qu'à vous, occupe depuis six mois  
 » avec fureur les graves citoyens de  
 » cette ville; apprenez que l'intérêt  
 » violent qu'ils y prennent, a suspendu  
 » & presque anéanti celui qu'ils com-  
 » mençoient à prendre à la chose du  
 » monde dont vous êtes le plus agité,  
 » l'affaire de la sœur Moyzan, & celle  
 » de la sœur Perpetue ». Mon Janséniste



gémit, & alla prier Dieu pour l'avengement de son siècle.

## VIII.

Enfin pour calmer les esprits, il a fallu de nouveau renvoyer les Bouffons, à peu près comme il fallut autrefois que Titus renvoyât sa maîtresse pour appaiser les Romains. En vain les Bouffonistes, réduits à la disette, ont demandé instamment qu'on ne les privât pas avec rigueur d'un amusement qu'on leur avoit laissé goûter. Ceux qui président à nos plaisirs (& qui n'en ont guere) ont été aussi inexorables à leurs plaintes, que les vieilles femmes le sont pour interdire l'amour aux jeunes. On n'a voulu ni souffrir à l'Opéra la Musique Italienne, dont elle bleffoit, disoit-on, la dignité, mais dont elle dévoiloit encore plus l'indigence; ni permettre à cette Musique de se faire entendre à ses malheureux partisans sur un théâtre particulier, & uniquement destiné pour elle. A peine l'a-t-on soufferte dans quelques Concerts, dont la liberté n'est pas même trop assurée. Je ne fais pourtant si on a bien fait d'ôter cet objet de distraction ou de

R vj

dispute à une nation vive & frivole, dont l'inquiétude a besoin d'aliment, qui même heureusement n'y est pas difficile, qui est satisfaite pourvu qu'elle parle, mais qui peut exercer sa langue sur des sujets plus sérieux, si on la lui lie sur ses plaisirs. On fait le mot du danseur Pylade à Auguste, qui vouloit prendre parti dans la dispute des Citoyens de Rome au sujet de ce danseur & de son concurrent Bathylle; *Tu es un sot*, dit le Comédien à l'Empereur, *que ne les laisses-tu s'amuser de nos querelles ?* Quoi qu'il en soit, aujourd'hui que l'animosité est éteinte, les brochures oubliées, & les esprits adoucis, tandis que l'attention partagée des Parisiens oisifs est tournée vers des objets plus importans, & s'exerce sans fruit comme sans intérêt sur les affaires de l'Europe, seroit-il permis de faire un examen pacifique de notre querelle musicale ?

## IX.

Je m'étonne d'abord que dans un siècle où tant de plumes se sont exercées sur la liberté du commerce, sur la liberté des mariages, sur la liberté de la



presse , sur la liberté des toiles peintes ;  
 personne n'ait encore écrit sur LA LI-  
 BERTÉ DE LA MUSIQUE. Être esclaves  
 dans nos divertissemens, ce seroit, pour  
 employer l'expression d'un Ecrivain  
 Philosophe, dégénérer non-seulement  
 de la liberté, mais de la servitude mê-  
 me. « Vous avez la vue bien courte,  
 » répondent nos grands Politiques ;  
 » toutes les libertés se tiennent, & sont  
 » également dangereuses. La liberté de  
 » la Musique suppose celle de sentir, la  
 » liberté de sentir entraîne celle de  
 » penser, la liberté de penser celle d'a-  
 » gir, & la liberté d'agir est la ruine  
 » des Etats. Conservons donc l'Opéra  
 » tel qu'il est, si nous avons envie de  
 » conserver le Royaume ; & mettons  
 » un frein à la licence de chanter, si  
 » nous ne voulons pas que celle de  
 » parler la suive bientôt ». *Voilà, com-*  
*me disoit Pascal de je ne fai quel raison-*  
*nement d'Escobar, ce qui s'appelle argu-*  
*menter en forme ; ce n'est pas là discourir,*  
*c'est prouver.* On aura peine à le croire,  
 mais il est exactement vrai que dans le  
 Dictionnaire de certaines gens, Bouf-  
 foniste, Républicain, Frondeur, Athée,  
 (j'oubliois Matérialiste) sont autant de

termes synonymes. Leur logique profonde me rappelle cette leçon d'un Professeur de Philosophie. « La Diop-  
 »trique est la science des propriétés  
 »des lunettes ; les lunettes supposent  
 »les yeux ; les yeux sont un des orga-  
 »nes de nos sens ; l'existence de nos  
 »sens suppose celle de Dieu, puisque  
 »c'est Dieu qui nous les a donnés ; l'e-  
 »xistence de Dieu est le fondement de  
 »la Religion Chrétienne ; nous allons  
 »donc prouver la vérité de la Religion  
 »pour première leçon de Dioptrique ».

## X.

*La majesté de l'Opéra*, disent nos gens de goût, seroit outragée, si on y admettoit des baladins. Cependant si cette *majesté* nous ennuie, je ne vois pas ce qui nous obligeroit à la révéler. D'ailleurs pourquoi la *majesté* d'Armide seroit-elle obscurcie par la *Serva Padrona*, si celle de Cinna ne l'est pas par le *Bourgeois Gentilhomme* ? Pourquoi ces connoisseurs si difficiles, qui se croiroient dégradés de voir *Bertholde à la Cour* après Roland, n'ont-ils pas honte de rire à *Pourceaugnac* après avoir pleuré à *Zaire* ? Pourquoi enfin leurs oreilles sont-elles blessées des



airs comiques d'un intermede Italien , lorsque leurs yeux ne le font pas des bambochades de Tenieres, des figures estropiées de la Chine, & des magots de porcelaine dont leurs maisons sont meublées ?

## X I.

La Musique Italienne, ajoutent-ils, nous dégoûteroit de la Françoisé. Où est l'inconvénient, si la Musique Italienne est préférable ? C'est comme si on eût défendu à Corneille de composer ses Pieces, sous prétexte qu'elles devoient faire oublier celles de Hardi & de Jodelle. Mais on fait plus d'honneur à la Musique Italienne qu'elle ne mérite ; après l'avoir entendue pendant plus d'un an, il s'en faut bien que nous soyons revenus de la nôtre. On court à l'Opéra les Vendredis comme à l'ordinaire ; & les Bouffonistes qui en avoient annoncé la désertion, se sont trompés dans leurs prophéties. Ces Enthoussiastes ont jugé de l'impression du vulgaire par celle qu'ils éprouvoient. Ils ont été dans la même erreur que certains Ecrivains de nos jours, qui nous parlent sans cesse des progrès de la na-

SCD LYON  
Mathématiques

tion dans ce qu'ils appellent l'esprit Philosophique, & qui s'imaginent avoir contribué par leurs ouvrages à répandre cet esprit jusque dans le peuple. S'établit-il dans un fauxbourg quelque prétendu faiseur de miracles? Le peuple y court en foule, & l'esprit philosophique est pris pour dupe. Je me représente les Philosophes vrais ou prétendus, qui ont quelque réforme à faire ou à prêcher, comme étant sur le bord d'un fleuve très-rapide qu'ils se proposent de franchir; ils assemblent leur siecle sur le bord du fleuve, le haranguent, & l'exhortent à les imiter. Ils se jettent ensuite dans le fleuve, & à travers une grêle de traits, ils le passent à la nage, ne doutant point que leur siecle ne les suive. A peine ont-ils passé, qu'ils se retournent, & voient leur siecle à l'autre bord, qui les regarde, qui se moque d'eux, & qui s'en va; c'est la Fable du Berger & de son troupeau (a). Ne jugeons donc pas de l'effet de la Musique Italienne sur le commun des spectateurs, par celui qu'elle a produit sur un petit nombre. Son futur empire, fût-il

(a) Voyez les Fables de la Fontaine, l. IX. fable 19<sup>e</sup>.



aussi infaillible qu'il est douteux, aura besoin de tems pour s'établir. Toute Musique, pour peu qu'elle soit nouvelle, demande de l'habitude pour être goûtée par le vulgaire ; c'est pourquoi si l'Opéra François a quelque décadence à craindre, elle n'arrivera que peu à peu, & il pourra survivre encore à la génération qui le regrette. Qu'elle jouisse en paix de ses tranquilles plaisirs ; mais qu'elle ne prétende point régler ceux de la génération suivante.

## XII.

On fait contre la Musique Italienne une objection plus raisonnable que les précédentes. C'est qu'elle nous obligeroit de substituer à notre Opéra François l'Opéra Italien ; que ce dernier est froid & languissant, que nous en serions bientôt ennuyés, & qu'ainsi nous perdrons d'un côté sans rien gagner de l'autre. Avant de répondre à cette objection, observons d'abord qu'elle ne paroît pas avoir frappé comme nous les autres Nations de l'Europe. Toutes sans exception ont rejeté notre Opéra & notre Musique, pour leur préférer l'Opéra & la Musique des Italiens ; soit

que l'Opéra François ne leur ait pas paru auffi fupérieur à ceux d'Italie que nous l'imaginons ; foit que le dégoût pour notre Muſique l'ait emporté chez elles fur les avantages que nous pouvons avoir du côté des pieces & du genre de ſpectacle. Cette déciſion générale de l'Europe eſt d'autant moins ſuſpecte, qu'en proſcrivant notre Opéra, elle a univerſellement adopté notre Théâtre françois, qui eſt en effet le meilleur modele qu'on ait encore juſqu'à préſent du genre dramatique. Les étrangers ont fait plus ; malgré la préférence qu'ils donnent à la Muſique Italienne ſur la nôtre, ils n'ont pas pour cela renoncé à notre Langue en faveur de l'Italienne, qui cependant n'eſt peut-être pas inférieure à la Françoisiſe, & que bien des Gens de Lettres oſent même lui préférer. En vain diroit-on que les étrangers ne ſont prévenus contre notre Opéra, que faute de le connoître & de l'entendre. Parmi cette foule d'Anglois, d'Eſpagnols, d'Allemands & de Ruſſes, qui accourent à Paris de toutes parts, à peine s'en trouve-t-il un ſeul que nos Ouvrages lyriques ne faſſent bâiller juſqu'aux vapeurs.



C'est un tintamarre qui leur rompt la tête, ou un plain-chant qui les endort par sa langueur, quand il ne les révolte pas par sa prétention ; s'ils prennent plaisir à quelque partie du spectacle, c'est à nos danses ; mais elles ne suffisent pas pour les dédommager de trois heures de bruit & d'ennui ; ils sortent en se bouchant les oreilles, & on ne les y voit gueres reparoître. Quelques-uns, il est vrai, moins difficiles ou moins sinceres, semblent approuver & partager notre plaisir. On dit plus ; on assure que depuis deux ans la Musique Françoisë commence à réussir à Vienne, où on la détestoit autrefois ; mais je crains bien que cet empressement, survenu tout à coup aux Autrichiens pour notre Musique, ne soit de la part de nos nouveaux Alliés un simple accueil de politesse & de reconnaissance.

### XIII.

Cependant seroit-il juste de régler absolument notre goût, quant aux spectacles en Musique, sur l'opinion & l'exemple des étrangers, eux qui dans tout le reste sont accoutumés à prendre

le goût François pour le modele du leur? Quelque général que soit leur suffrage en faveur de l'Opéra Italien, s'ensuit-il que nous ferions bien de les imiter? La forme de cet Opéra, il faut en convenir, le rend uniforme & ennuyeux; celle du nôtre est sans comparaison plus variée & plus agréable. Nous avons, ce me semble, mieux connu qu'aucun autre peuple le vrai caractere de chaque Théâtre; chez nous la Comédie est le spectacle de l'esprit, la Tragédie celui de l'ame, l'Opéra celui des sens; voilà tout ce qu'il est & tout ce qu'il peut être. Où la vraisemblance n'est pas, l'intérêt ne sauroit s'y trouver, au moins l'intérêt soutenu; car l'intérêt de la Scene est fondé sur l'illusion, & l'illusion est bannie d'un Théâtre où un coup de baguette transporte en un moment le spectateur d'une extrémité de la terre à l'autre, & où les Acteurs chantent au lieu de parler. Ce n'est pas que la Musique bien faite d'une Scene touchante ne nous arrache quelquefois des larmes, ni que je veuille renouveler l'objection triviale contre les Tragédies en musique, que les *Héros y meurent en chantant*; laissons au vulgaire



ce préjugé ridicule, de croire que la Musique ne soit propre qu'à exprimer la gaieté ; l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est pas moins susceptible d'une expression tendre & douloureuse. Mais si la Musique touchante fait couler nos pleurs, c'est toujours en allant au cœur par les sens ; elle diffère en cela de la Tragédie déclamée, ou pour parler plus juste, de la Tragédie *parlée*, qui va au cœur par la peinture & le développement des passions. L'Opéra est dans le spectacle des sens, & ne sauroit être autre chose. Or si les plaisirs des sens, comme nous l'éprouvons tous les jours, s'éteignent quand ils sont trop continus, s'ils veulent de la variété & de l'interruption pour être goûtés sans fatigue, il s'en suit que dans ce genre de spectacle le plaisir ne peut entrer dans notre ame par trop de sens à la fois ; qu'on ne sauroit, pour ainsi dire, laisser trop de portes ouvertes, y mettre trop de diversité ; & qu'un Opéra qui réunit comme le nôtre les machines, les cœurs, le chant & la danse, est préférable à l'Opéra Italien qui se borne au spectacle & au chant. On prétend,

je le fais, que les Opéras (b) Italiens ont un avantage, en ce qu'ils peuvent être déclamés comme chantés, ce qui n'auroit pas lieu dans les nôtres. Supposé le fait vrai, tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il faut chanter nos Opéras & déclamer (c) nos Tragédies. Mais ce prétendu avantage des Tragédies Italiennes, d'être également propres au chant ou à la déclamation, rend à mes yeux leur mérite bien suspect. C'est n'avoir point de caractère que d'en pouvoir si facilement changer; & je ne fais ce qu'on doit penser d'un genre de pièces, auquel la forme de la représentation est indifférente. J'accorderai pourtant, si l'on veut, que le meilleur Opéra de Quinault déclamé, fera moins de plaisir que le meilleur Opéra de Métastase déclamé de même; j'accorderai encore que la meilleure Tragédie de Racine mise en musique, nous plaira moins que la meilleure

(b) J'écris ainsi *Opéra* au pluriel, malgré la décision contraire, parce qu'il me semble que la dernière syllabe de ce mot est longue au pluriel.

(c) Je me sers ici du mot *déclamer*, tout impropre qu'il est, parce que nous n'en avons point d'autre pour opposer la Tragédie *parlée* à la Tragédie *chantée*.



Tragédie chantée de Metastase ; mais qu'on joue à la suite l'une de l'autre une Tragédie de Racine & une de Metastase, & qu'on exécute de même successivement un Opéra de Metastase, & un Opéra de Quinault *mis en bonne Musique* : & malgré toute l'estime que mérite le Poète Italien, je ne doute pas que l'avantage du parallele ne demeure aux deux Poètes François.

## XIV.

Au reste, quel que doive être le succès de cette épreuve, il sera toujours incontestable que la Tragédie *parlée* est préférable à la Tragédie *chantée* ; la première est une action, dont la vérité ne dépend que de ceux qui l'exécutent, la seconde ne fera jamais qu'un spectacle. Quelque superstitieux admirateur de l'antiquité m'opposera sans doute les Tragédies Grecques : « les anciens, di-  
»ra-t-il, nos modeles & nos maîtres,  
» connoissoient aussi bien que nous la  
» nature, & le mérite de l'imiter telle  
» qu'elle est. Cependant chez eux les  
» pieces de Théâtre étoient chantées ;  
» & ils y trouvoient apparemment plus  
» d'avantages que dans la simple décla-

» mation ». Si on vouloit répondre en fervile adorateur des anciens, qui regarde leur exemple & leur autorité comme un argument sans réplique, on pourroit dire que la question dont il s'agit est fort difficile à décider; qu'elle tient à plusieurs autres qu'on n'a point encore résolues, sur la nature des langues anciennes sur leur prosodie, sur la Musique des Grecs, sur la Mélodie du chant dramatique, sur la forme & la grandeur des anciens Théâtres; nous n'avons en effet sur tous ces objets que des notions fort imparfaites; car les Historiens sont comme les commentateurs, très diffus sur ce qu'on ne leur demande pas, & muets sur ce qu'on voudroit savoir. Mais on accorde que les anciens aient préféré dans leurs Tragédies le chant à la déclamation; & on ne craindra pas de dire, que sur ce point nous avons touché de plus près qu'eux à la nature. Que la Musique des Grecs ait été aussi parfaite qu'on voudra; les siècles d'ignorance qui l'ont détruite, nous ont dédommagé en un sens du plaisir qu'ils nous ont fait perdre, puisqu'ils nous ont forcé de nous rapprocher de la vérité, en substituant  
la



la parole au chant dans nos représentations dramatiques (d). Il semble que le propre des siècles d'ignorance est de représenter la nature plus grossière, mais aussi plus vraie; & celui des siècles de lumière, de la peindre plus délicate, mais plus déguisée. Nous ne prétendons pas pour cela qu'on doive toujours représenter sur le Théâtre la nature exacte & toute nue: mais nous croyons qu'on ne sauroit l'imiter trop fidèlement, tant qu'elle ne tombe point dans la bassesse. Personne ne regrettera dans nos Tragédies les fossoyeurs du Théâtre Anglois; mais peut-être y pourroit-on désirer plus d'action & moins de paroles, moins d'art & plus d'illusion. Il seroit à souhaiter sur tout que nos Acteurs fussent un peu plus ce qu'ils représentent; presque tous ne paroissent, si j'ose m'exprimer ainsi, que des marionnettes dont on ne voit point le

(d) Ce n'est pas la seule obligation que nous avons à ces siècles obscurs, que nous méprisons quelquefois injustement. Nous leur devons la plupart des inventions utiles, le papier, la fayance, le linge, les moulins à vent, la boussole, l'Imprimerie, & plusieurs autres. Des hommes de génie servoient l'humanité par ces découvertes, tandis que les Poètes faisoient de mauvais vers, les Ecrivains de mauvaise prose, & les Philosophes de mauvais raisonnemens.

fil d'archal, mais dont les mouvemens n'en font pas plus naturels & mieux entendus. Je ne dis rien du peu de vérité que nous avons mis dans les accessoires du spectacle, dans la décoration de la scene, dans les circonstances locales, dans l'habillement des personnages. Un de nos grands Artistes, qui ne sera pas soupçonné d'ignorer la belle nature par ceux qui ont vu ses ouvrages, a renoncé aux spectacles que nous appelons *sérieux*, & qu'il n'appelle pas du même nom; la maniere ridicule dont les Dieux & les Héros y sont vêtus (e), dont ils y agissent, dont ils y parlent, dérange toutes les idées qu'il s'en est faites; il n'y retrouve point ces Dieux & ces Héros, auxquels son ciseau fait donner tant de noblesse & tant d'ame; & il est réduit à chercher son délassement dans les spectacles de farce, dont les tableaux burlesques sans prétention, ne laissent dans sa tête aucune trace nuisible. Quelquefois au milieu de la re-

(e) Sur le Théâtre François, & même sur celui de l'Opéra, on commence à se rapprocher davantage de la vérité dans les habillemens. Nous en avons l'obligation à Mademoiselle Clairon, dont les talens sont au-dessus de mes éloges, & qui n'imite pas moins la nature dans son jeu que le *Costume* dans ses habits.



présentation d'une piece de Théâtre, j'imagine qu'un Philosophe, qui n'auroit aucune idée de cette espece de plaisir, soit transporté tout-à-coup au milieu de la salle; alors je n'apperçois plus avec lui que des automates qui parlent & se remuent sur des planches, quelques êtres animés qui ont la bonté de converser avec eux, & des enfans qui ont la simplicité de s'amuser de ce bizarre assemblage; & je vois mon Philosophe, comme Démocrite, regarder un moment le spectacle, & bien plus long-tems les spectateurs. Mais encore une fois, ces défauts si communs dans nos représentations dramatiques, sont ceux de l'exécution, & nullement du genre; ils disparoîtront quand les Auteurs sauront mieux exprimer, & les Acteurs mieux sentir. Au contraire les défauts de l'Opéra sont essentiellement attachés à sa nature; & puisqu'on ne peut les détruire, tout ce qui nous reste à tenter est de les rendre agréables.

## X I V.

Revenons donc à nos drames en Musique. Si nous étions réduits à l'alternative, ou de conserver notre Opéra

tel qu'il est , ou d'y substituer l'Opéra Italien , peut être ferions-nous bien de prendre le premier parti. Notre Opéra nous amuse , nous le croyons du moins , & il est fort douteux que l'Opéra Italien en fît autant. Ainsi nous ôter l'Opéra François pour y substituer l'Opéra Italien , ce seroit vraisemblablement nous mettre dans le cas de ce malade dont parle Horace , qui dans son délire croyoit assister aux spectacles les plus agréables , qui devint malheureux par sa guérison en perdant son erreur , & qui prioit les Médecins de la lui rendre. Mais ne seroit-il pas possible , en conservant le genre de notre Opéra tel qu'il est , d'y faire par rapport à la Musique des changemens qui le rendroient bientôt supérieur à l'Opéra Italien ? Nous deviendrions alors les législateurs de l'Europe pour le Théâtre lyrique , comme nous l'avons été pour le dramatique ; & cette gloire seroit assez flatteuse pour notre vanité. Or il paroît que le seul moyen d'y parvenir , est de substituer , s'il est possible , la Musique Italienne à la Françoisise. Cette proposition demande que nous entrions dans quelques détails , sur le caractère des deux



Musiques, & sur la maniere d'appliquer la Musique Italienne à notre langue.

## X V.

Nous supposons comme un fait qui n'a pas besoin d'être prouvé, la supériorité de la Musique Italienne sur la nôtre. On ne doute de cette vérité qu'en France, il n'y a plus même qu'une partie de la nation qui en doute, & les étrangers s'étonnent qu'elle en doute encore. Qu'on fasse ses délices de la Musique Françoisise, tant qu'on n'en connoitra point d'autre, rien n'est plus naturel & plus permis : mais que parmi ceux qui ont entendu ou plutôt écouté les deux Musiques, il puisse y avoir deux avis sur la préférence, qu'il soit même possible de balancer, c'est ce qui doit paroître bien étrange à toute oreille tant soit peu délicate, & à toute ame tant soit peu sensible. En vain les partisans de la Musique Françoisise, pour couvrir sa nullité & sa foiblesse, affectent de vanter le *beau simple*, qui en fait selon eux le caractère ; de ce que le beau est toujours simple, ils en concluent que le simple est toujours beau ;

S iij

& ils appellent simple ce qui est froid  
& commun, sans force, sans ame, &  
sans idée.

## X V I.

Ce seroit néanmoins être indigne de  
goûter la Musique Italienne, & incapa-  
ble de la sentir, que d'applaudir sans  
discernement & sans choix à tout ce qui  
nous vient en ce genre d'au-delà des  
Monts. Outre la foule de compositeurs  
médiocres qui abonde toujours dans un  
pays où la Musique est fort cultivée,  
comme elle l'est en Italie, le bon goût,  
il faut l'avouer, y dégénere sensible-  
ment. Pergolèse, trop tôt enlevé pour  
le progrès de l'art, a été le Raphaël de  
la Musique Italienne : il lui avoit donné  
un style vrai, noble, & simple, dont  
les Artistes de sa nation s'écartent un  
peu trop aujourd'hui. Le beau siècle de  
cet Art semble être en Italie sur son dé-  
clin, & le siècle de Seneque & de Lu-  
cain commence à lui succéder. Quoi-  
qu'on remarque encore dans la Musique  
Italienne moderne des beautés vraies &  
supérieures, l'art & le desir de surpren-  
dre s'y laisse voir trop souvent au pré-  
judice de la nature & de la vérité. Ce



n'est pas d'aujourd'hui que les Italiens éclairés s'en apperçoivent eux-mêmes, & gémissent de cet abus. Mais il a sa source dans un défaut peut-être incurable; l'amour excessif des Italiens pour la nouveauté en fait de Musique. Le plus admirable Opéra n'est jamais représenté deux fois sur le même Théâtre, & l'on préfère à l'Artaxerce de Vinci, à l'Olympiade de Pergolèse, les mêmes pièces mises en Musique par un compositeur médiocre. Nous sommes tombés dans l'inconvénient contraire; & nos Musiciens les plus célèbres n'osent encore toucher aux Opéras de Lulli, comme nos ancêtres n'osoient s'écarter par respect de la doctrine d'Aristote. Ainsi la passion pour le changement corrompt la Musique au-delà des Alpes, & une timidité superstitieuse en retarde les progrès parmi nous. Le seul genre de Musique qui n'ait rien perdu en Italie, qui peut-être même s'y est perfectionné, c'est le genre burlesque & comique; les libertés qu'il permet, la variété dont il est susceptible, laissent le génie des compositeurs plus à son aise. La Musique des intermedes, quand elle est composée par un

habile Artiste , est rarement médiocre ; souvent admirable ; la Musique des Tragédies est quelquefois admirable , & souvent médiocre.

## X V I I.

Les Italiens ont donc de fort mauvaise Musique , & même en très-grande quantité. Mais juger la Musique Italienne sur ce qu'elle a de foible ou de défectueux , c'est juger notre école de peinture par nos tableaux d'enseigne. Et où en serions-nous , si les Italiens vouloient apprécier la Musique françoise par celle que nous reconnoissons nous-mêmes pour détestable ? C'est d'après ce que les deux Musiques ont de meilleur qu'il faut les comparer : & quand on fera cette comparaison avec un peu de lumieres , de sentiment , & de bonne foi , quand on aura mis la richesse , la chaleur , & la variété des Italiens , à côté de notre monotonie , de notre froideur & de notre indigence , pourra-t-on ne pas penser avec toute l'Europe , que la Musique Italienne est une langue dont nous n'avons pas seulement l'alphabet ? Tout se réduit donc à savoir , si nous devons ou plus



tôt si nous pouvons adopter cette Musique, si notre Opéra pourra s'y prêter, & jusqu'à quel point il en sera susceptible. Mais, dira-t-on, ne seroit-il pas plus court de donner à l'Opéra Italien la forme du nôtre ? Oui, si on pouvoit engager les Italiens à changer leur Opéra, & les François à abandonner leur langue ; & c'est ce qui ne paroît pas facile. J'ai meilleure opinion de la docilité de nos Musiciens ; la plupart semblent assez peu attachés à la Musique ancienne ; cette disposition paroît surtout dans les jeunes Artistes, qui sont ceux dont on doit le plus espérer ; l'impénitence finale est le partage des autres. Déjà même sur le Théâtre de l'Opéra, sur ce Théâtre si attaché à ses anciens usages, on a hazardé des nouveautés ; nous y avons vu un Opéra Gascon. C'est un pas vers des changemens plus nécessaires & plus agréables ; à la vérité le pas est un peu en arriere ; car il ne s'agit point, comme on l'a fait dans cet Opéra, de garder notre Musique & de changer notre langue ; il s'agit de garder notre langue, & de changer, si nous pouvons, notre Musique. Mais enfin cette innovation, quelle qu'elle

S v

soit, prouve que nous osons risquer encore, & que parmi nous la superstition de l'Opéra n'est pas tout-à-fait incurable.

## X V I I I.

Il y a dans notre Musique trois choses à considérer, le récitatif, les airs chantans, & les symphonies; parcourons successivement ces trois objets. On entend quelquefois les partisans de Lulli se récrier d'admiration sur ce que c'est un étranger qui a créé notre récitatif. Il y paroît; on fait à quel point la prosodie y est estropiée, sur-tout dans les finales. On ne dira pas sans doute que ce contre-sens prosodique, (si je puis l'appeller de la sorte) soit un agrément dans notre chant; mais on prétendra peut-être qu'il est inévitable. Il y auroit d'abord un moyen facile d'y remédier; ce seroit de ne faire jamais tomber les chûtes musicales que sur des terminaisons masculines; & là-dessus il seroit aisé au Musicien & au Poëte de s'entendre. Mais nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi il est plus nécessaire de faire sentir les finales dans le chant que dans la conversation & dans la déclai-



mation même. En effet le caractère du chant, & sur-tout du récitatif, étant d'approcher du discours le plus qu'il est possible, pourquoi les chûtes musicales y seroient-elles plus marquées qu'elles ne le sont dans le discours? Aussi ne le sont-elles pas dans le récitatif des Italiens, bien plus analogue à leur langue que le récitatif François ne l'est à la nôtre. Ils paroissent avoir bien mieux étudié que nous la marche & les inflexions de la voix dans la conversation; & il est singulier que dans une langue aussi remplie que la françoise de finales muettes, le récitatif appuie sur ces finales, tandis qu'il fait le contraire dans la langue Italienne, dont les finales sont moins fourdes & les voyelles plus éclatantes. On diroit que c'est un François qui a créé le récitatif Italien, comme c'est un Italien qui a inventé le nôtre.

## X I X.

Cependant il ne faut pas le dissimuler; le récitatif Italien dont nous faisons ici l'apologie, déplaît à la plupart des oreilles françoises. On ne doit pas en être surpris; comme c'est un genre moyen entre le chant & le discours, il

S vj

exige nécessairement dans celui qui l'écoute, l'habitude de l'entendre, jointe à la connoissance de la langue Italienne & de sa prosodie. Ainsi le jugement sévère que nous portons à cet égard pourroit bien être précipité. Une réflexion suffira pour le faire sentir. Outre le récitatif courant des scènes, qui marche presque aussi vite que la déclamation ordinaire, les Italiens en ont un autre qu'ils appellent récitatif *obligé*, c'est-à-dire, accompagné d'instrumens, & qu'ils emploient souvent avec succès dans les morceaux d'expression, & surtout dans les tableaux pathétiques. Ce récitatif *obligé*, quand il est bien fait (& il est rare qu'il ne le soit pas lorsqu'il est traité par un bon maître) produit sur l'oreille la moins sensible une impression qui n'est ni moins vive ni moins agréable que celle des plus beaux airs Italiens. D'excellens juges même ne balancent pas à lui donner la préférence sur les airs, parce que l'expression du sentiment y est moins chargée, plus simple, & par conséquent plus vraie; il semble enfin, tant la vérité & la nature ont des droits sur nous, que ce récitatif *obligé* est entendu quelque-



fois avec plaisir par les ennemis même du récitatif Italien ordinaire. Cependant il n'y a point entre l'un & l'autre de différence réelle, la marche est absolument semblable; seulement le récitatif obligé (dont on fait souvent usage dans les monologues) est coupé, interrompu, & soutenu par l'orchestre qui sert comme d'interlocuteur; & d'ailleurs ce récitatif étant employé pour l'ordinaire à des expressions vives, les inflexions de la douleur, de la joie, du désespoir, de la colere y sont plus sensibles & plus fréquentes que dans le récitatif courant; comme elles le sont davantage dans un discours animé que dans le discours ordinaire.

## X X.

Peut-être objectera-t-on que les momens de repos ménagés par les instrumens dans le récitatif *obligé*, les tableaux & l'expression qu'ils y ajoutent, les inflexions des passions, & pour ainsi dire les tons de l'ame, plus marqués dans ce récitatif, suffisent pour le rendre très-différent du récitatif Italien ordinaire, dont la route uniforme & non interrompue produit une

monotonie insupportable. Nous répondrons d'abord, que notre récitatif même n'est pas plus exempt de monotonie que le récitatif Italien, & qu'il joint à ce défaut une lenteur encore plus fatigante & plus odieuse. Nous répondrons en second lieu, que la monotonie du récitatif est peut-être un mal nécessaire, un inconvénient inévitable attaché à la nature de la Scene lyrique. En effet qu'est-ce qu'un Opéra ? Une piece de Théâtre mise en chant. Or dans une piece de Théâtre tout n'est pas destiné aux grands mouvemens des passions ; l'ame ne peut y être agitée que par intervalles : il faut nécessairement, pour l'exposition du sujet, pour la préparation des Scenes, pour le développement de l'action, des momens de repos où le spectateur ne doit qu'écouter. Je demande maintenant comment ces Scenes d'exposition, ces Scenes de développement, ces Scenes préparatoires doivent être traitées par le Compositeur ? La Musique n'est point une langue ordinaire & naturelle : c'est une langue *de charge*, peu faite par conséquent pour exprimer les choses indifférentes ou les pensées communes ;



elle n'est propre par sa nature qu'à rendre avec énergie les impressions vives, les sentimens profonds, les passions violentes, ou à peindre les objets qui les font naître. Que doit donc faire le Musicien dans les endroits nombreux du Poëme, où il n'y aura ni passions, ni mouvemens à exciter. Fera-t-il simplement réciter & déclamer ces morceaux comme une piece de Théâtre ordinaire? Mais cette déclamation trancheroit trop avec le chant qui suivroit, & l'Opéra ne seroit alors qu'un tour bizarre & monstrueux. La vraisemblance, il est vrai, ne se trouve pas dans un Opéra chanté d'un bout à l'autre; mais elle y est moins blessée que dans un Opéra moitié chanté, moitié parlé; il est plus facile de se prêter à la supposition d'un peuple qui dit tout en musique, qu'à celle d'un peuple dont la langue est mêlée de chant & de discours. Il faut donc que dans un Opéra tout soit chanté. Mais tout ne doit pas y être chanté de la même maniere, comme dans le discours tout n'est pas dit du même ton, avec la même froideur & le même mouvement. Il doit donc y avoir entre les airs & le récitatif une différence très-

marquée par l'étendue & la qualité des sons, par la rapidité du débit, & par le caractère de l'expression. La nature du chant ordinaire, de ce qu'on appelle proprement ainsi, consiste en trois choses; en ce que la marche y est plus lente que dans le discours; en ce que l'on appuie sur les sons comme pour les faire goûter davantage à l'oreille; enfin en ce que les tons de la voix & les intervalles qu'elle parcourt, y varient fréquemment & presque à chaque syllabe. Le premier & le second de ces caractères n'appartiennent point à un bon récitatif; le troisième doit à la vérité s'y trouver, mais d'une manière moins marquée que dans le chant. D'un côté la rapidité du débit rend la succession des intervalles moins sensible dans le récitatif, & de l'autre cette succession doit y être plus fréquente que dans le discours, mais moins que dans le chant ordinaire. Voilà ce que les Italiens ont senti; voilà ce qu'ils pratiquent avec raison, & on ose dire, avec succès. Au contraire un des grands défauts de notre Opéra, c'est que le récitatif n'est pas assez distingué des airs. Aussi les étrangers nous deman-



dent-ils avec surprise quelle différence nous y mettons, ou plutôt pourquoi nous n'y en mettons pas; depuis l'ouverture jusqu'à la toile baissée, ils attendent toujours, disent-ils, que l'Opéra commence.

X X I.

Ce récitatif auquel nous tenons si fort, & dont nous avons même la simplicité de nous glorifier, est aujourd'hui dans nos Opéras d'un ennui plus mortel que jamais. Les Acteurs, pour faire briller leur voix, ne songent qu'à crier & à traîner leurs sons; la vivacité du débit, si nécessaire au récitatif, est absolument ignorée d'eux; peut-être même n'en ont-ils pas l'idée. On assure que du tems de Lulli le récitatif se chantoit beaucoup plus vite, & il en étoit moins fastidieux; Lulli qui étoit homme de goût, & même de génie, quoique peu versé dans son art, parce que l'art de son tems étoit encore au berceau, sentit au moins dans ce premier âge de la Musique, que le récitatif n'étoit pas fait pour être exécuté avec effort & lenteur, comme des airs destinés à exprimer les sentimens de l'ame. Depuis le tems de Lulli, notre récitatif, sans rien

gagner d'ailleurs, a même perdu le débit que cet Artiste lui avoit donné, & qu'il faudroit tâcher de lui rendre. Nous avouerons néanmoins qu'on n'y réussira qu'imparfaitement, en lui conservant le caractère qu'il a reçu de Lulli même, & qu'on s'obstine à retenir. Les cadences, les tenues, les ports de voix que nous y prodiguons, seront toujours un écueil insurmontable au débit ou à l'agrément du récitatif; si la voix appuie sur tous ces ornemens, le récitatif traînera; si elle les précipite, il ressemblera à un chant mutilé. Mais ne seroit-il pas possible, en supprimant toutes ces entraves, de donner au récitatif François une forme plus approchante de la déclamation? Voici quelques réflexions que je hazarde sur ce sujet: je les exposerai dans l'ordre où elles se sont présentées à mon esprit.

## X X I I.

J'assistois à une représentation de la *Serva padrona*, l'un des chefs-d'œuvre de Pergolèse. On fait à quel point les airs de cet Intermede sont estimés en Italie; ils ont même obtenu jusqu'à notre suffrage, & il est difficile en effet



de pousser plus loin dans le chant l'imitation de la nature & la vérité de l'expression. Les airs de la *Serva padrona* sont mêlés à l'ordinaire d'un récitatif, dont on assure que les connoisseurs d'Italie ne font pas moins de cas. Ce récitatif n'avoit d'abord fait sur moi qu'une impression légère, sans m'affecter ni en bien ni en mal : l'ébranlement que les airs chantans avoient produit dans mon oreille, y subsistoit encore après que ces airs étoient finis, entretenoit mon plaisir, & déroboit mon attention au récitatif. Je l'écoutai plus attentivement dans les représentations suivantes, & j'y trouvai une vérité qui m'étonna; il me parut si peu différent du discours, que j'avois besoin d'une forte d'attention pour me convaincre que ce n'étoit pas en effet une scène absolument parlée; je croyois entendre une conversation Italienne. Les inflexions fréquentes, & les changemens de ton que je remarquois dans le dialogue, ne détruisoient point l'illusion; car on fait que la prononciation des Italiens est beaucoup plus chantante & plus musicale que la nôtre. « Voilà, me disois-je, des Acteurs » dont le dialogue est une simple déclai-

» mation ; ils chantent néanmoins ; car  
» ce dialogue , outre qu'il est facile à  
» noter , a de plus un accompagnement  
» qui le nourrit & le soutient. Donnons  
» à ce récitatif moins de rapidité , ajou-  
» tons - y des cadences , des ports de  
» voix , des tenues qui n'y font pas , ce  
» sera du chant ordinaire ». L'examen  
de la *Partition* que je fis bientôt après ,  
justifia ma pensée ; je m'apperçus qu'en  
chantant ce récitatif avec la lenteur &  
les prétendus agrémens du nôtre , il de-  
venoit un récitatif François ; mais sans  
comparaison moins naturel & moins  
agréable que dans son premier état.  
Cette observation me conduisit à une  
autre. « Si le récitatif Italien , disois-je ,  
» peut se chanter à la Françoisise , le ré-  
» citatif François ne pourroit-il pas se  
» chanter à l'Italienne ? Le premier a  
» perdu en se transformant , peut-être  
» le second y gagneroit-il ». J'essayai  
donc ; je pris le premier Opéra qui se  
présenta sous ma main ; je chantai le  
récitatif à l'Italienne , en retranchant  
les cadences , les ports de voix , les  
tenues , & en y mettant la rapidité &  
le débit nécessaires à une bonne décla-  
mation ; & voici ce que je remarquai



avec autant de plaisir que de surprise. Dans les endroits où le récitatif imitoit le mieux le discours, il n'y avoit pas de comparaison entre le plaisir que me faisoit ce récitatif débité à l'Italienne, & le dégoût qu'il me causoit, crié & traîné à la Françoisise. Dans les endroits au contraire, où le Musicien s'étoit écarté des tons de la déclamation, c'est-à-dire, du sentiment & de la nature, rien de plus désagréable & de plus affreux que le récitatif François *italianisé*.

## X X I I I.

De cette observation, que tout Musicien peut aisément faire, nous osons tirer une conséquence qui révoltera peut-être d'abord certains lecteurs, mais qui nous paroît mériter quelque attention de la part de ceux qui s'intéressent au progrès de l'art; c'est que si le récitatif François étoit aussi bien composé qu'il le peut être, on devroit le débiter à l'Italienne. Car il est certain qu'étant chanté de cette manière, il ressemble beaucoup mieux à la déclamation, & plus exactement à proportion qu'il est mieux fait. Nous avons même dans notre récitatif quelques morceaux (à

la vérité en petit nombre) où il seroit facile à l'auditeur de s'y tromper, & de prendre le récitatif ainsi chanté pour un véritable discours. On peut citer pour exemple ces vers de la Scene célèbre du second Acte de Dardanus.

A cet art tout-puissant... n'est-il rien d'impossible ?

Et s'il étoit un cœur, ... trop foible, ... trop sensible, ...

Dans de funestes nœuds... malgré lui retenu,  
Pourriez-vous.....

*D A R D A N U S.*

Vous aimez, ô Ciel ! qu'ai-je entendu !

*I P H I S E.*

Si vous êtes surpris en apprenant ma flâme,  
De quelle horreur ferez-vous prévenu,  
Quand vous saurez l'objet qui regne sur mon  
ame ?

*D A R D A N U S.*

Je tremble.... Je frémis.... Quel est votre vainqueur ? &c.

Nous croyons pouvoir proposer ce morceau à tous nos Artistes François, comme le modele d'un bon récitatif. Il nous semble qu'un excellent Acteur, qui auroit à déclamer tout cet endroit



de la Scene de Dardanus, le rendroit précisément comme il est mis en musique. Pour parler plus exactement, & pour ne rien outrer, (car il peut y avoir plusieurs manieres différentes, toutes également bonnes, d'exprimer le sentiment renfermé dans ces vers) je suppose qu'un Acteur intelligent les débite à l'Italienne, en se conformant à la note, mais en mettant d'ailleurs dans son débit, les inflexions, les fineses, les nuances, les degrés de fort & foible nécessaires pour faire sortir l'expression; & je crois pouvoir assurer que le chant se fera sentir à peine, & qu'on croira simplement entendre une Scene tragique bien rendue. Je vais plus loin, & j'ose prédire que ce morceau, *débité* de la maniere dont je le propose par une excellente Actrice, feroit plus de plaisir que le même morceau, *chanté* à pleine voix par la même Actrice avec toute la perfection dont il est susceptible; les traits du chant proprement dit sont plus marqués, & si on ose parler de la forte, plus grossiers que ceux de la simple déclamation; celle-ci a dans l'expression du sentiment certaines délicatesses, dont la voix poussée avec plus

d'effort ne feroit pas capable. Cette différence entre le chant & la déclamation, paroîtroit sur-tout à l'avantage de la dernière dans les premiers vers qu'on a cités, & s'il étoit un cœur trop foible, trop sensible, &c. où il n'est pas possible de porter plus loin que le compositeur l'a fait, la vérité du sentiment & la ressemblance du chant avec le discours. La voix y monte presque à chaque syllabe par semi-tons, c'est-à-dire par les moindres degrés naturels, comme elle le doit faire quand on vient en tremblant découvrir un sentiment dont on rougit, mais dont on n'est pas le maître; car cette élévation de ton graduelle & insensible est l'effet que doit produire d'un côté la force de la passion qui ne peut plus se contraindre, de l'autre la timidité naturelle qui s'enhardit par degrés. C'est cet endroit de la Scene de Dardanus que nous devons citer & apprendre, & non pas l'air, *arrachez de mon cœur*, peu naturel pour les paroles, & commun pour la Musique.

## X X I V.

Si le récitatif, comme tout le monde  
en



en convient, doit n'être qu'une déclamation notée, on peut en conclure qu'une des loix les plus essentielles à observer dans le récitatif, c'est de n'y pas faire parcourir à la voix un aussi grand espace que dans le chant, & d'en régler l'étendue sur celle des tons de la voix dans la déclamation ordinaire. Le seul cas où l'on puisse se permettre de sortir des limites naturelles à la voix, c'est dans certains momens de passion, où la voix, même en déclamant, franchiroit ces limites; encore ces momens doivent être rares, & même ne se rencontrer guere que dans le récitatif *obligé*, qui par son objet, son accompagnement, & son caractère, doit approcher un peu plus du chant. Lulli, dont nous regardons le récitatif comme un modele de perfection, est souvent tombé dans le défaut d'y faire parcourir un trop grand espace à la voix. On peut s'en convaincre en chantant son récitatif à l'Italienne; car on s'apercevra bientôt que ce récitatif sort en mille endroits de l'étendue que la voix peut parcourir dans la déclamation la plus animée.

## X X V.

Je ne prétends pas au reste décider absolument (quelque porté que je sois à le croire) que notre récitatif réussît sur le Théâtre de l'Opéra, étant débité comme je le propose, à l'Italienne & avec rapidité; mais je puis assurer au moins que cette maniere de le rendre n'a point déplu à d'excellens juges devant lesquels j'en ai hazardé l'essai; tous unanimement l'ont préférée à la langueur insipide & insupportable du récitatif de nos Opéras; & je crois que la différence les eût encore frappés davantage, si l'exécution eût été moins imparfaite, & le récitatif mieux composé. C'est à l'expérience à nous apprendre si cette maniere de chanter doit être admise sur la scène lyrique. Mais il paroît au moins incontestable, qu'on doit rejeter tout récitatif, qui étant débité de la sorte hors du théâtre, choquera grossièrement nos oreilles; c'est une preuve certaine que l'Artiste s'est grossièrement écarté des tons de la nature, qu'il doit avoir toujours présens. Ainsi un Musicien veut-il s'assurer s'il a réussi dans son récitatif? qu'il



l'essaye en le débitant à l'Italienne, & s'il lui déplait en cet état, qu'il jette son récitatif au feu. On peut observer que les deux vers du monologue d'Armide, que M. Rousseau trouve les moins mal déclamés,

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui !  
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui,  
sont en effet ceux qui étant récités à l'Italienne, auroient moins l'apparence de chant.

## X X V I.

Ce monologue d'Armide, vanté par nos Peres comme un chef-d'œuvre, jouissoit paisiblement de sa réputation, lorsque le Citoyen de Geneve a osé l'attaquer. Sa critique est restée sans réponse. En vain le célèbre M. Rameau, pour l'honneur de notre ancienne Musique (qui devoit néanmoins lui être plus indifférent qu'à personne) a essayé de venger Lulli des coups que M. Rousseau lui a portés ;

*Si Pergama dextrâ*

*Defendi possent, etiam hâc defensa fuissent.*

Mais en changeant, comme il l'a fait, la basse de Lulli en divers endroits, pour

répondre aux plus fortes objections de M. Rousseau , en supposant dans cette basse mille choses *sous-entendues* auxquelles Lulli n'a jamais pensé , il n'a fait que montrer combien les objections étoient solides. D'ailleurs , en se bornant à quelques changemens dans la basse de Lulli , croit-on avoir ranimé & réchauffé ce monologue , où le Poète est si grand & le Musicien si foible , où le cœur d'Armide fait tant de chemin , tandis que Lulli tourne froidement autour de la même modulation , sans s'écarter des routes les plus communes & les plus élémentaires ? Nous nous en rapportons au témoignage de son illustre défenseur. Eût-il fait ainsi chanter Armide ? Eût-il donné à sa basse cette marche *terre à terre* , si traînante , si écolière & si triviale ? Lulli , répondra-t-on , n'en pouvoit faire davantage , dans l'état d'imperfection & de foiblesse où la Musique étoit alors. Cela peut être , mais il ne s'agit pas de juger le monologue d'Armide sur l'impossibilité qu'il pouvoit y avoir , il y a cent ans , d'en faire un meilleur : il s'agit de juger ce monologue en lui-même ; & peu nous importe qu'il ait été admirable pour nos



pères , s'il est devenu insipide pour nous. Excusons les fautes de Lulli; mais avouons - les. Cet Artiste a donné à notre Musique tout l'effor dont elle étoit capable en commençant à naître: il transporta à l'Opéra François la Musique Italienne telle qu'elle étoit de son tems; il ne faut pour s'en convaincre, que jeter les yeux sur les anciens Opéras d'Italie, & les comparer aux siens. Les innovations qu'il osa faire dans notre Musique causerent une révolution; on commença par s'élever contre lui, & on finit par avoir du plaisir & par se taire. Mais il avouoit lui-même en mourant, qu'il voyoit bien au-delà du point où il avoit porté son art; c'étoit un avis qu'il donnoit, sans le vouloir, à ses admirateurs. Ces froids enthousiastes (car une Musique sans chaleur ne peut en avoir d'autres) nous assurent quelquefois que les belles scènes des Opéras de Lulli sont si parfaitement mises en Musique, qu'un homme d'esprit & de goût qui ne sauroit point les paroles, les devineroit en entendant chanter la note. Si cette expérience est faite de bonne foi, & qu'elle réussisse, le Florentin mérite des autels; mais

l'expérience ne sera pas même tentée.

X X V I I.

Qu'il nous soit permis de considérer un moment ici l'étrange effet de l'injustice & de la prévention des hommes. Lulli de son vivant étoit sur le trône, & Quinault dans le mépris; cependant quelle distance de l'un à l'autre, en égard au degré de perfection où chacun d'eux a porté son art? Le plus grand éloge d'un Poète, dit très-bien M. de Voltaire, est qu'on retienne ses vers; & l'on fait des Scenes entieres de Quinault par cœur. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, que d'élevation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble & de détails dans ses poèmes lyriques! combien de tableaux a-t-il donné à faire à Lulli, que cet Artiste a manqués totalement, ou peut-être même n'a pas sentis (f)? Mais Quinault étoit créateur d'un genre, & d'un genre où tout le monde se croit juge; c'en étoit assez pour déchaîner contre lui les prétendus gens de goût, & les échos de leurs décisions. Les

(f) On peut en voir des preuves dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION.



beaux esprits qui étoient pour lors à la mode, ennemis d'autant plus redoutables qu'ils avoient eux-mêmes beaucoup de talent & de mérite, étoient parvenus à rendre ridicule aux yeux d'une Cour dont ils étoient l'oracle, l'Auteur de la *Mère Coquette*, de *Thésée*, d'*Atys*, & d'*Armide*. La génération suivante, il est vrai, n'en a pas jugé comme eux; & le fameux satyrique du dernier siècle seroit aujourd'hui bien étonné de voir ce Quinault qu'il outrageoit, mis par la postérité sur la même ligne que lui, & peut-être au-dessus. Mais qu'importe cet honneur aux manes du persécuté? Tel a été le triste sort d'une multitude d'hommes célèbres; on les insulte, on les déchire, on les tourmente de leur vivant; on leur rend justice quand ils ne sont plus en état d'en jouir; rarement même entrevoient-ils, à travers les nuages que l'envie répand autour d'eux, la justice tardive & inutile que la postérité leur prépare; la satyre est pour leur personne, & la gloire est pour leur ombre.

## X X V I I I.

Si le récitatif de nos Opéras nous

T iv

ennuie, les airs chantans ne nous offrent guere dequoi nous dédommager. Nous avons déjà observé qu'en général ils different trop peu du récitatif : cette ressemblance se remarque sur-tout dans les Scenes ; elle est un peu moindre entre le récitatif des Scenes, & quelques airs placés dans les divertissemens, où nos Musiciens modernes ont osé quelquefois se donner carrière. Mais ces airs ont un défaut encore plus grand que les airs des Scenes ; c'est que la Musique, ou plutôt les notes, y sont prodiguées pour l'ordinaire sur des paroles vuides de sens, & incapables de rien inspirer à l'Artiste ; c'est toujours *l'amour qui vole, qui regne, ou qui triomphe*, le Musicien qui fait des roulades, l'Acteur qui les exécute comme il peut, & l'Auditoire qui applaudit en bâillant : ainsi le peu de Musique vocale que nous avons tombe presque uniquement sur des paroles qui ne valent pas même la peine d'être chantées. Ces airs ne méritent donc point par eux-mêmes qu'on songe à les perfectionner, mais plutôt à les proscrire ; car la Musique manque son but, quand elle déploie ses richesses en pure perte, & sur des syllabes.



Ce que nous allons dire a donc moins pour objet les airs chantans qui se trouvent dans nos Opéras , que ceux qui devroient y être & faire l'ame de nos Scenes lyriques. Les Italiens ont un grand nombre d'airs de cette espece ; c'est une Princesse qui déplore la perte ou l'infidélité de son amant , un malheureux qui évoque & qui voit l'ombre de son pere , une mere qui croit son fils assassiné par un tyran , & qui se livre tout à la fois à des mouvemens de désespoir & de fureur. Le grand mérite de ces morceaux est d'être liés à la situation , & d'en augmenter l'intérêt. Mais malheureusement les Italiens n'observent pas toujours cette regle , & les airs de leurs scenes sont trop souvent détachés du sujet ; ce sont des maximes , des comparaisons , des images qui refroidissent nécessairement l'action , quelque bien rendues qu'elles puissent être par le Compositeur & par le Poëte. On ne peut s'empêcher , par exemple , de reconnoître ce défaut dans l'air célèbre chanté par Arbace ; *Vo solcando un mar crudele* , tout admirable qu'il est pour la Musique & pour les paroles : il n'est point dans la nature qu'Arbace accusé ,

innocent & prêt à périr, se compare en beaux vers à un Nautonnier égaré, qui a perdu ses voiles, qui voit l'onde se soulever, & le ciel se couvrir de nuages. Arbace fort encore plus de la nature dans ce qu'il ajoute, qu'abandonné de tout le monde, il a pour seule compagne son innocence, qui le conduit elle-même au naufrage.

## X X I X.

La première loi des airs est donc d'intéresser par le sujet, & d'attacher par les paroles. Si on les envisage maintenant du côté de la Musique, il faut y distinguer le chant, l'accompagnement & la mesure. Point de véritable chant sans expression, & c'est en quoi la Musique des Italiens excelle. Il n'est aucun genre de sentiment dont elle ne nous fournisse des modèles inimitables. Tantôt douce & insinuante, tantôt folâtre & gaie, tantôt simple & naïve, tantôt enfin sublime & pathétique, tour à tour elle nous charme, nous enlève & nous déchire. Des hardiesses expressives, des licences heureuses, des routes de modulations détournées & savantes, & néanmoins toujours naturelles, voilà



son caractère & ses richesses. Toutes les oreilles Françoises, pour l'honneur de notre nation, n'y sont pas insensibles. Il est vrai qu'il y en a beaucoup d'incrédules, & ce qui est pis encore, bien des oreilles hypocrites, qui feignent par air un plaisir qu'elles n'ont pas. Un moyen sûr pour les connoître, c'est d'examiner les jugemens qu'elles portent des différens airs Italiens qu'elles entendent; ceux qui leur plaisent pour l'ordinaire davantage, sont ceux qui sont le plus à la Françoisé. Je me souviens que dans l'Intermede du Maître de Musique, l'air de l'*Écho* eut un grand succès auprès de ces prétendus amateurs. C'étoit pourtant un air assez commun, indigne d'être comparé à plusieurs autres du même Intermede, qui avoient glissé sur les oreilles vulgaires. De pareils juges, qui ne goûtent dans la Musique Italienne que ce qu'elle a de plus trivial, ne sont pas faits pour sentir l'expression qui en est l'ame. Mais cette expression n'a pas échappé parmi nous à l'espece d'hommes qui par leur état doivent s'y connoître mieux que les autres, aux Gens de Lettres & aux Artistes. La plupart sont devenus parti-

fans auffi zélés de la Musique Italienne; qu'antagonistes déclarés de la nôtre, & l'Opéra François leur est aujourd'hui infuportable, du moins à presque tous ceux qui me font connus.

## X X X.

Et comment ne le feroit-il pas ? Le chant François a le défaut le plus contraire à l'expression; c'est de se ressembler toujours à lui-même. La douleur & la joie, la fureur & la tendresse y ont le même style (g); toujours la même route de mélodie, la même marche de modulation, & toujours la marche la plus élémentaire, la plus étroite & la moins variée; en forte que celui qui va entendre un air François, peut s'assurer d'avance qu'il l'a déjà entendu cent fois auparavant. Au reste c'est encore moins nos Musiciens qu'il faut accuser de cette indigence, que leurs auditeurs. Chez la plupart des François, la Musique qu'ils appellent *chantante*, n'est autre chose que la Musique commune, dont ils

(g) On peut en voir un exemple frappant dans l'Encyclopédie à l'article EXPRESSION; on y prouve que le chant de Méduse dans *Perfée* iroit aussi-bien sur des paroles d'un caractère tout différent.



ont eu cent fois les oreilles rebattues ; pour eux un mauvais air est celui qu'ils ne peuvent fredonner , & un mauvais Opéra , celui dont ils ne peuvent rien retenir.

## X X X I.

Mais , diront-ils , où trouvez-vous donc l'expression de la Musique Italienne ? Est-ce dans ces répétitions éternelles des mêmes paroles , dans ces roulemens prodigués à contre sens , & prolongés jusqu'à la fatigue , enfin dans ces *points d'orgue* ridicules ? A Dieu ne plaise ; ces faux ornemens , loin de contribuer à l'expression , y nuisent au contraire beaucoup : mais de pareils défauts se corrigent aisément , il n'est besoin pour cela que d'effacer. Au contraire pour rendre nos airs François expressifs , il faut y ajouter la vie qui leur manque , & cela ne se fait pas d'un trait de plume ; la Musique Italienne est défectueuse par ce qu'elle a de trop , la Musique Française par ce qui n'y est pas.

## X X X I I.

Non-seulement les Italiens devroient supprimer dans leurs airs la répétition

si souvent ennuyeuse des mêmes paroles ; ils feroient bien de supprimer aussi la répétition totale de l'air après la reprise. Nous les avons imités dans cette répétition, & nous n'en avons pas mieux fait. Peut-être aussi devroient-ils le plus souvent supprimer la reprise même, où le Musicien pour l'ordinaire se néglige. A l'égard des roulemens, ils sont presque toujours déplacés, surtout quand on fait parler les passions ; & il faut convenir que la Musique Italienne moderne en est ridiculement chargée. Ce que nous disons des roulemens, nous le dirons à plus forte raison des points d'orgue, uniquement propres à faire briller le chanteur aux dépens du goût & de la nature. C'est sacrifier l'expression, c'est-à-dire l'ame de la Musique, à l'amour propre de celui qui l'exécute, amour propre d'ailleurs très mal entendu ; car le sentiment rendu par l'Acteur avec vérité, lui feroit bien plus d'honneur auprès des vrais juges que tous ces tours de force ou de souplesse. On prétend que les points d'orgue pourroient être moins fastidieux, & contribuer même à l'expression, si l'Acteur les savoit faire de



maniere qu'ils fussent comme l'abregé & la récapitulation de l'air qu'il vient de chanter. Mais je n'entends rien à cette récapitulation prétendue ; je ne conçois pas comment elle se peut faire ; ni comment tous ces fredons recherchés, mis à la suite les uns des autres pour terminer un air pathétique, n'effaceront pas l'impression qu'il a faite au lieu de la fortifier ; & je félicite ceux qui en voient là-dessus plus que moi. En général la Musique Italienne moderne est encore plus défectueuse par le mauvais goût de ceux qui l'exécutent, que par les écarts de ceux qui la composent. Ce n'est pas que l'art & l'habileté des chanteurs laissent rien à desirer, c'est au contraire qu'ils n'en font paroître que trop ; c'est qu'ils ajoutent presque à chaque note des ornemens nouveaux à ceux que le compositeur avoit déjà trop accumulés. Ils sont parvenus même à gâter souvent à force de charge les plus excellens airs comiques : pour l'ordinaire le Musicien met dans ces airs le juste degré de plaifanterie qui doit y être ; tout ce qui est au-delà, est bouffonnerie & grimace. Mais en voilà assez sur l'expression du chant considéré en

lui-même, & sur son exécution. Venons à l'accompagnement.

XXIII.

La fureur de nos Musiciens François est d'entasser parties sur parties ; c'est dans le bruit qu'ils font consister l'effet ; la voix est couverte & étouffée par leurs accompagnemens, auxquels elle nuit à son tour. On croit entendre vingt livres différens lus à la fois ; tant notre harmonie à peu d'ensemble. Faut-il s'étonner si les Italiens disent que nous ne savons pas *écrire* la Musique ? L'origine de ce défaut vient de la prévention de nos Artistes en faveur de l'harmonie au préjudice du chant, en quoi ils sont dans une grande erreur. Pour une oreille que l'harmonie affecte, il y en a cent que la mélodie touche par préférence. Ce n'est pas que nous ne reconnoissions tout le mérite d'une harmonie bien entendue. Elle nourrit & soutient agréablement le chant ; alors l'oreille la moins exercée fait naturellement & sans étude une égale attention à toutes les parties ; son plaisir continue d'être un, parce que son attention, quoique portée sur différens objets, est toujours



me. C'est en quoi consiste un des principaux charmes de la bonne Musique Italienne ; & c'est là cette unité de mélodie dont M. Rousseau a si bien établi la nécessité dans sa Lettre sur la Musique Française. C'est avec la même raison qu'il a dit ailleurs ; *les Italiens ne veulent pas qu'on entende rien dans l'accompagnement, dans la basse, qui puisse distraire l'oreille de l'objet principal, & ils sont dans l'opinion que l'attention s'évanouit en se partageant.* Il en conclut très-bien qu'il y a beaucoup de choix à faire dans les sons qui forment l'accompagnement, précisément par cette raison, que l'attention ne doit pas s'y porter. En effet parmi les différens sons que l'accompagnement doit fournir, en supposant la basse bien faite, il faut du choix pour déterminer ceux qui s'incorporent tellement avec le chant, que l'oreille en sente l'effet sans être pour cela distraite du chant, & qu'au contraire l'agrément du chant en augmente. L'harmonie sert donc à fortifier & à faire valoir un dessus bien composé ; ajoutons même, ce qui est très vrai, qu'une basse bien faite contient tout le fond & tout le dessein du chant, que les différentes

parties ne font que développer, & pour ainsi-dire, détailler à l'oreille. Mais en avouant cette vérité, & en convenant même des grands effets de l'harmonie dans certains cas, reconnoissons la mélodie comme devant être presque toujours l'objet principal. Préférer les effets de l'harmonie à ceux de la mélodie, sous ce prétexte que l'une est le fondement de l'autre, c'est à peu près comme si on vouloit soutenir que les fondemens d'une maison sont l'endroit le plus agréable à habiter, parce que tout l'édifice porte dessus.

## X X X I V.

Il se pourroit au reste que les Italiens même n'eussent pas tiré de l'harmonie tout le parti qu'ils auroient dû. Ces grands Artistes font à la vérité un usage assez fréquent de quelques accords peu connus à nos Musiciens; mais est-il bien certain qu'on n'en puisse pas encore employer d'autres? L'oreille est ici le vrai juge, ou plutôt le seul; tout ce qu'elle approuve pourra dans l'occasion être mis en usage avec succès; ce sera ensuite à la théorie à chercher l'origine des nouveaux accords, ou si elle n'y



réussit pas , à ne leur point donner d'autre origine qu'eux-mêmes. Je crains que la plupart des Musiciens, soit François, soit étrangers, les uns prévenus par des systêmes, les autres aveuglés par la routine, n'ayent exclu de l'harmonie plusieurs accords, qui peut-être en certaines circonstances produiroient des effets inattendus. Je m'en rapporte là-dessus à des oreilles plus sensibles, plus exercées, & plus savantes que les miennes. Mais je le répète, je les voudrois sans prévention ; & c'est peut-être ce qui sera le plus difficile à trouver.

## X X X V.

Nous ne dirons qu'un mot de la mesure, qui est d'une nécessité indispensable dans la Musique. Ce n'est pourtant pas par l'exactitude de la mesure que nos Opéras se distinguent ; elle y est à tout moment estropiée ; aussi les Italiens renoncent-ils à accompagner nos airs. La mesure manque à notre Musique par plusieurs raisons, par l'incapacité de la plupart de nos Acteurs ; par la nature de notre chant ; par celle des prétendus agrémens dont nous le

chargeons, & qui ne servent qu'à en troubler la marche; enfin par le peu de soin que nous avons de donner aux mouvemens lents une mesure marquée. Nous avons sur ce dernier genre de mouvemens un préjugé bien étrange. Nous ne saurions nous persuader, grace à la finesse de notre tact en Musique, qu'une mesure vive & rapide puisse exprimer un autre sentiment que la joie; comme si une douleur vive & furieuse parloit lentement. C'est en conséquence de cette persuasion, que les morceaux vifs du *Stabat*, exécutés gaïement au Concert spirituel, ont paru des contre-sens à plusieurs de ceux qui les ont entendus. Nous pensons sur ce point à peu près comme nous faisons il y a très peu de tems sur l'usage des cors de chasse. On fait, pour peu qu'on ait entendu de beaux airs Italiens pathétiques, l'effet admirable que cet instrument y produit; avant ce tems nous n'aurions pas cru qu'il peut être placé ailleurs que dans une fête de Diane.

## X X X V I.

Il nous reste à examiner si l'on peut transporter à la langue Françoisè les



beautés de la Musique Italienne chantante. Les étrangers le nient, mais on peut les récuser pour juges; plusieurs François en doutent, & il faut leur avouer du moins que la langue Italienne sera toujours infiniment plus propre au chant que la nôtre. Mais enfin devons-nous désespérer si légèrement de pouvoir accommoder le chant Italien à notre langue? Il ne s'agit peut-être que d'y accoutumer nos oreilles. Si on peut en venir à bout, c'est par la route qu'on a prise depuis assez peu de tems, en ajustant à d'excellens airs Italiens des paroles Françoises, & en commençant cet essai par le genre comique, qui trouve toujours le spectateur moins sévère contre les innovations qu'on lui présente. Cette petite supercherie a très bien réussi au Théâtre Italien; on ne s'étoit pas precautionné contre le plaisir, & on en a eu; on a cru entendre de la Musique Françoisé, parce qu'on n'entendoit plus les paroles Italiennes. C'est aussi par ce même genre comique qu'il faudra commencer, pour essayer si on le juge à propos le nouveau genre de récitatif que nous avons proposé. *Le Devin du village*, dont le récitatif est très

bien fait & très propre au débit, seroit susceptible, si je ne me trompe, de l'épreuve dont il est question ; & il y a lieu de croire qu'elle y réussiroit. Ainsi, en gagnant du terrain peu à peu, en ne faisant pas tout à coup des innovations trop hardies, en ne hazardant une tentative qu'après une autre, on se mettra à portée de prononcer sans partialité & sans précipitation sur une des trois propositions avancées par M. Rousseau, *que nous ne pouvons avoir de Musique* ; car pour les deux autres elles me paroissent très décidées. Je crois très fermement avec lui, *que nous n'avons point de Musique*, ou du moins que nous en avons trop peu pour nous en glorifier ; mais je ne puis être de son avis dans ce qu'il ajoute, *que si jamais nous en avons une, ce sera tant pis pour nous*, puisque nous n'en aurons, selon lui, que quand nous aurons changé la nôtre. Je dois à cette occasion une sorte d'excuse au Lecteur sur le langage que j'ai employé dans tout le cours de cet écrit. J'ai toujours parlé de la Musique Italienne & de la Françoisise, comme s'il y avoit deux Musiques, & comme si la première n'étoit pas en effet la seule qui



méritât ce nom. C'est uniquement pour me conformer à l'usage que je me suis exprimé d'une autre maniere; & j'avoue qu'au lieu d'employer le terme de *Musique Françoisé*, j'aurois dû dire, *ce que nous appellons de la musique & qui n'en est pas.*

XXXVII.

Nous avons beaucoup moins à réformer dans nos symphonies que dans nos chants. Plusieurs de celles de M. Rameau ne nous laissent rien à desirer. Parmi un grand nombre d'exemples que j'en pourrois rappeler ici, je me bornerai au Ballet des Fleurs dans les Indes galantes, dont les airs de danse si bien dialogués & si pittoresques forment la scene muette la plus expressive. Sur cette partie les Italiens même sont moins riches que nous. Car je compte pour rien la quantité prodigieuse de Sonates que nous avons d'eux. Toute cette Musique purement instrumentale, sans dessein & sans objet, ne parle ni à l'esprit ni à l'ame, & mérite qu'on lui demande avec M. de Fontenelle, *Sonate que me veux-tu?* Les Auteurs qui composent de la Musique instrumentale, ne feront qu'un vain bruit, tant qu'ils n'au-

ront pas dans la tête, (à l'exemple, dit-on, du célèbre Tartini), une action ou une expression à peindre. Quelques Sonates, mais en assez petit nombre, ont cet avantage si desirable, & si nécessaire pour les rendre agréables aux gens de goût. Nous en citerons une qui a pour titre *Didone abbandonata*. C'est un très beau monologue; on y voit se succéder rapidement & d'une manière très-marquée, la douleur, l'espérance, le désespoir, avec des degrés & suivant des nuances différentes; & on pourroit de cette Sonate faire aisément une scène très animée & très pathétique. Mais de pareils morceaux sont rares. Il faut même avouer qu'en général on ne sent toute l'expression de la Musique, que lorsqu'elle est liée à des paroles ou à des danses. La Musique est une langue sans voyelles; c'est à l'action à les y mettre. Il seroit donc à souhaiter qu'il n'y eût dans nos Opéras que des symphonies expressives, c'est-à-dire dont le sens & l'esprit fussent toujours indiqués en détail, ou par la scène, ou par l'action, ou par le spectacle; que les airs de danse toujours liés au sujet, toujours caractérisés, & par conséquent toujours pantomimes,



pantomimes, fussent dessinés par le Musicien, de maniere qu'il fût en état d'en donner pour ainsi dire la traduction d'un bout à l'autre, & que la danse fût exactement conforme à cette traduction; qu'une symphonie qui auroit à peindre quelque grand objet, par exemple, le mélange & la séparation des élémens, fût expliquée & développée au spectateur par une décoration convenable, dont le jeu & les mouvemens répondissent aux mouvemens analogues de la symphonie; en un mot que les yeux, toujours d'accord avec les oreilles, servissent continuellement d'interpretes à la Musique instrumentale.

## XXXVIII.

Il est dans nos Opéras un genre de symphonie sur lequel nous nous arrêtons un moment; ce sont les ouvertures. Celles de Lulli, toutes insipides, & jettées d'ailleurs au même moule, ont été pendant plus de soixante ans le modele invariable de celles qui les ont suivies; durant tout ce tems, il n'y a eu qu'une ouverture à l'Opéra, si même on peut dire qu'il y en eût une. M. Rameau a le premier secoué le joug,

*Tome IV.*

V.

& osé tenter une autre route. Que d'objections ne fit-on pas d'abord contre cette nouveauté ? Ce ne sont pas là des ouvertures , disoit-on ; comme s'il étoit décidé qu'une ouverture dût essentiellement commencer par un morceau grave , toujours composé à la façon de Lulli, de croches & de noires pointées. Enfin nous avons adopté depuis peu le genre d'ouverture des Opéras Italiens ; & s'il m'est permis de le dire , ce n'est pas en cela que nous aurions dû les imiter. Car qu'est-ce qu'une ouverture ? C'est la piece de Musique qui commence un Opéra , & qui doit préparer l'Auditeur à ce qu'il va entendre. Le caractère de cette piece doit donc être différent suivant le genre de situation qu'on va mettre sous les yeux du spectateur. Pourquoi donc faut-il qu'une ouverture soit toujours formée , comme le pratiquent les Italiens , d'un allegro , d'un adagio , & d'un passe-pied ? Le passe-pied surtout , qui n'est par sa nature qu'un air de danse , & de danse vive & legere , est bien déplacé dans ce genre de symphonie. Je ne prétends point cependant , avec quelques Écrivains modernes , qu'une ouverture doive



Être la *préface* & comme l'analyse de l'Opéra qui doit suivre; cette analyse & cette *préface* ne me paroissent pas plus intelligibles ni plus praticables que la prétendue récapitulation des points d'orgue dans les airs Italiens. Mais le caractère naturel & nécessaire d'une ouverture, c'est d'être l'annonce de la première scène, la ritournelle convenable au tableau que cette scène doit présenter. Prenons pour exemple l'Opéra de Thétis. La nuit qui descend sur son char ouvre le prologue, & chante ces vers;

Achevons notre cours paisible,  
Achevons de verser nos tranquilles pavots;  
Mortels, dans votre sort pénible,  
Le plus grand bien est le repos.

Que doit faire l'ouverture? Une symphonie bruyante & variée annoncera d'abord & peindra les différens mouvemens qui agitent les hommes; cette symphonie se calmant peu à peu, & s'adoucissant par degrés, dégénérera enfin, à la levée de la toile, en un sommeil qui servira de prélude & d'accompagnement au chant de la nuit. L'ouverture d'Amadis doit présenter un

V ij

tableau tout opposé. Alquist & Urgand de endormis, brusquement réveillés par un coup de tonnerre, forment la première scène du prologue. L'ouverture doit donc commencer par un sommeil, sur lequel la toile se levera à la première mesure; & ce sommeil devenant toujours plus profond & plus lent, finira tout à coup & sans gradation par une symphonie bruyante.

## XXXIX.

M. Rameau a suivi ce plan dans plusieurs de ses ouvertures, & en a fait des tableaux. L'ouverture de Zaïs peint le débrouillement du cahos, celle de Nais le combat des Titans, celle de Platée l'arrivée de la folie, celle de Pigmalion les coups de ciseau d'un Sculpteur. Desirons pour le progrès de l'Art que ce modele soit imité. Mais il faut pour cela que le Musicien & le Décorateur s'entendent, que l'Orchestre & le Machiniste agissent de concert, & que le spectacle soit toujours le tableau détaillé de la symphonie; sans quoi l'image musicale sera imparfaite & manquée. Il faut de plus (& c'est là l'essentiel) des Musiciens de génie, qui sentent



toute l'énergie & la variété des peintures dont la Musique est capable, & qui soient en état de les exécuter dans toute leur étendue. Nous disons dans toute leur étendue; car en matiere d'expression, rien ne prouve davantage le défaut de génie, que de rester à moitié chemin; c'est une marque qu'on a entrevû le but, & qu'on n'a pas eu la force d'y arriver; un Compositeur qui ne rend son idée qu'à moitié ou foiblement, ressemble à un Écrivain qui n'a pu trouver le mot propre; la Musique est manquée quand elle ne produit pas tout l'effet qu'on a droit d'en attendre, quand l'Auditeur voit au-delà de ce que lui présente l'Artiste. Nous pourrions donner des exemples frappans de ce défaut dans plusieurs morceaux de Musique, qui ont néanmoins de la réputation parmi nous; mais les Auteurs sont vivans, & nous n'écrivons pas pour offenser.

## X L.

Voilà bien des réflexions qu'on trouvera peut-être hazardées, mais qui, bonnes ou mauvaises, ne valent pas à coup sûr un bel air de Musique. L'Ar-

niste qui crée & qui réussit est bien préférable au Philosophe qui raisonne ; aussi ne songe-t-on guere à donner des préceptes, quand on est en état de fournir des modeles. Raphaël n'a point fait de dissertations, mais des tableaux. En Musique nous écrivons, & les Italiens exécutent. Les deux Nations à cet égard font l'image de ces deux Architectes qui se présenterent aux Athéniens pour un monument que la République vouloit faire élever. L'un d'eux parla long-tems & fort éloquemment sur son Art ; l'autre après l'avoir écouté ne prononça que ces mots ; *ce qu'il a dit, je le ferai.*

*Fin du quatrieme Volume.*



---

# T A B L E

De ce qui est contenu dans ce  
quatrieme Volume.

<i>E S S A I sur les Éléments de Philosophie, ou sur les principes des connoissances humaines ,</i>	page 1
<i>I. Tableau de l'esprit humain au milieu du XVIII<sup>e</sup>. siècle ,</i>	ibid.
<i>II. Dessenin de cet ouvrage ,</i>	7
<i>III. Objet &amp; plan général ,</i>	15
<i>IV. Méthode générale qu'on doit suivre dans les Éléments de Philosophie ,</i>	23
<i>V. Logique ,</i>	37
<i>VI. Métaphysique ,</i>	45
<i>VII. Morale ,</i>	77
<i>VIII. Division de la Morale. Morale de l'homme ,</i>	85
<i>IX. Morale des Législateurs ,</i>	101
<i>X. Morale des États ,</i>	122
<i>XI. Morale du Citoyen ,</i>	123
<i>XII. Morale du Philosophe ,</i>	134

XIII. Grammaire,	143
XIV. Mathématiques, <i>Algebre</i> ,	152
XV. Géométrie,	158
XVI. Méchanique,	182
XVII. Astronomie,	220
XVIII. Optique,	250
XIX. Hydrostatique & Hydraulique,	255
XX. Physique générale,	269
XXI. Conclusion,	294
<i>Réflexions sur l'usage &amp; sur l'abus de la Philosophie dans les matieres de goût,</i>	301
<i>De l'abus de la critique en matiere de Re- ligion,</i>	323
<i>De la liberté de la Musique,</i>	383

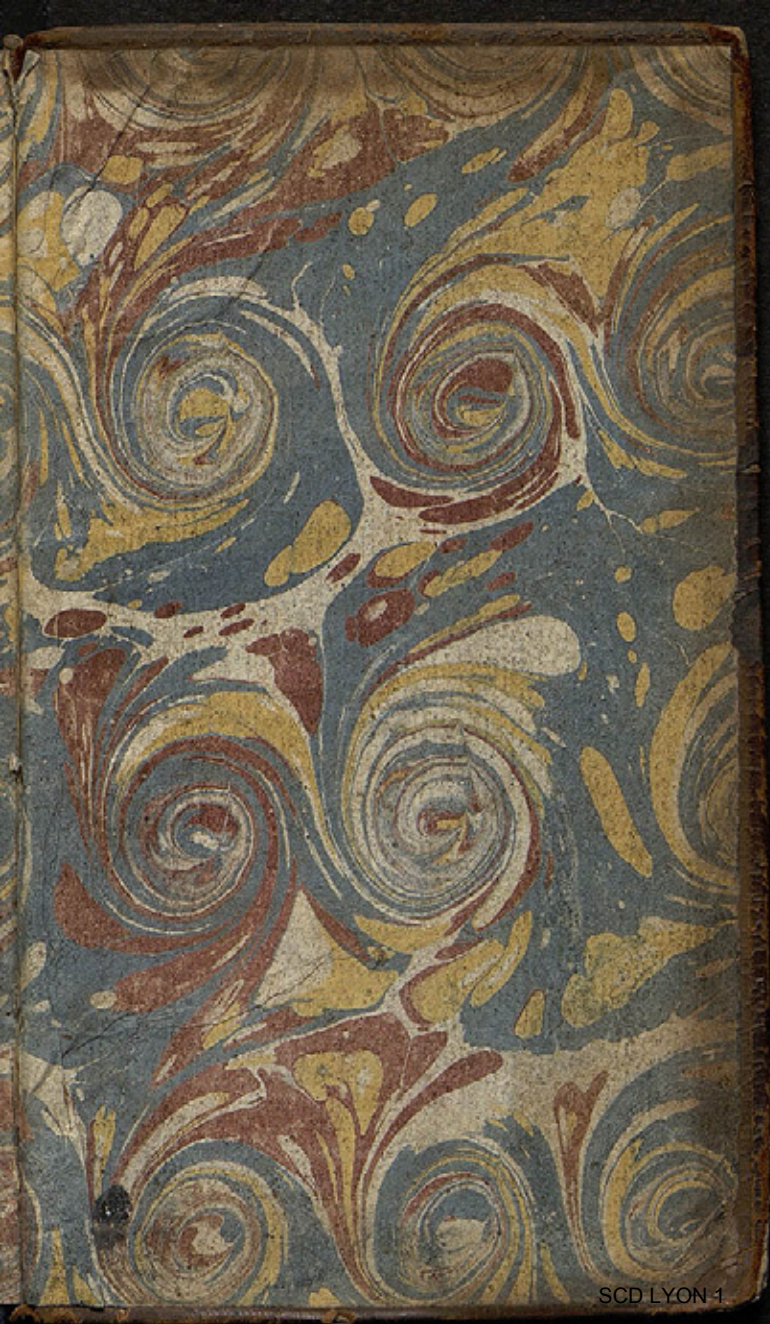
Fin de la Table.



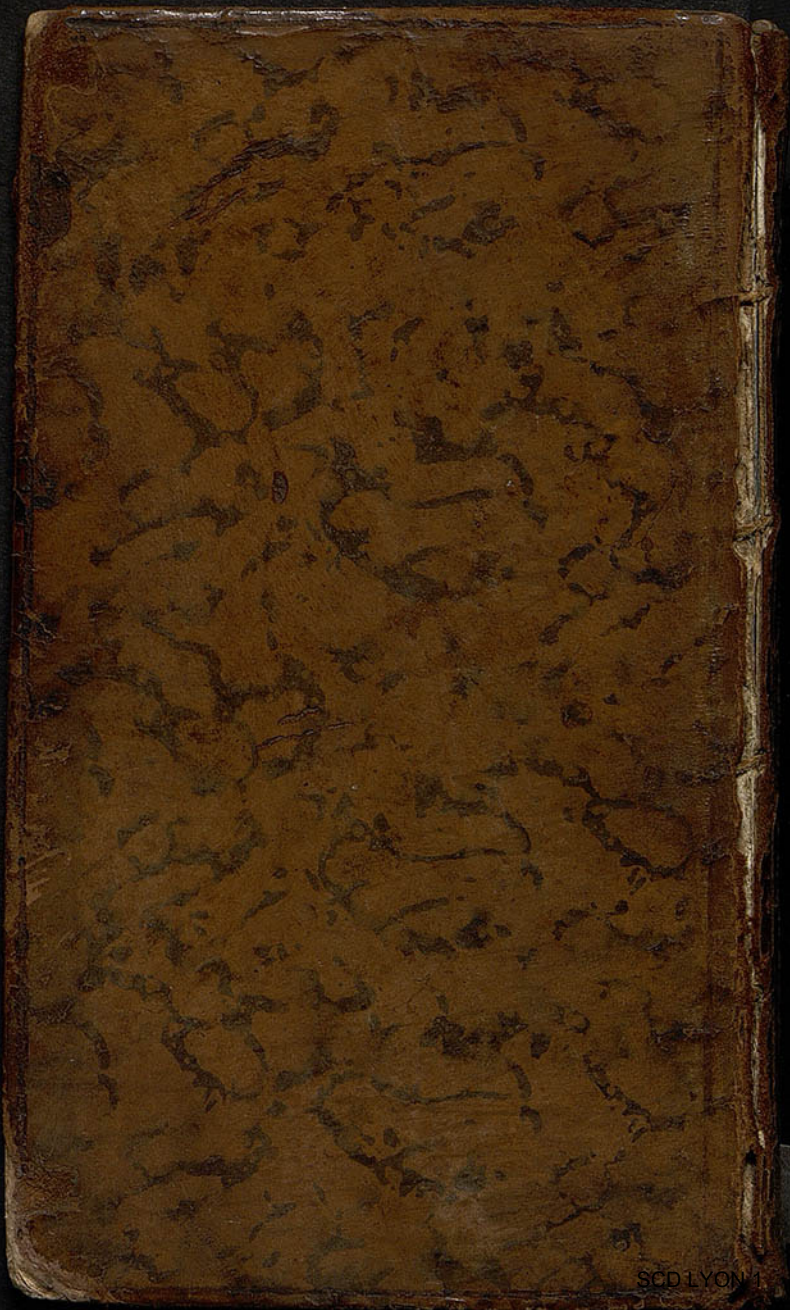








SCD LYON 1



SCD LYON